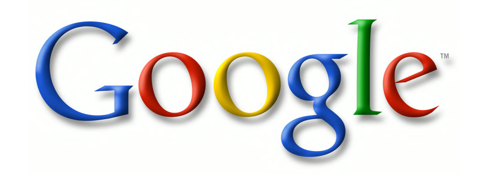
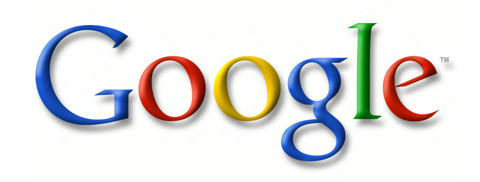
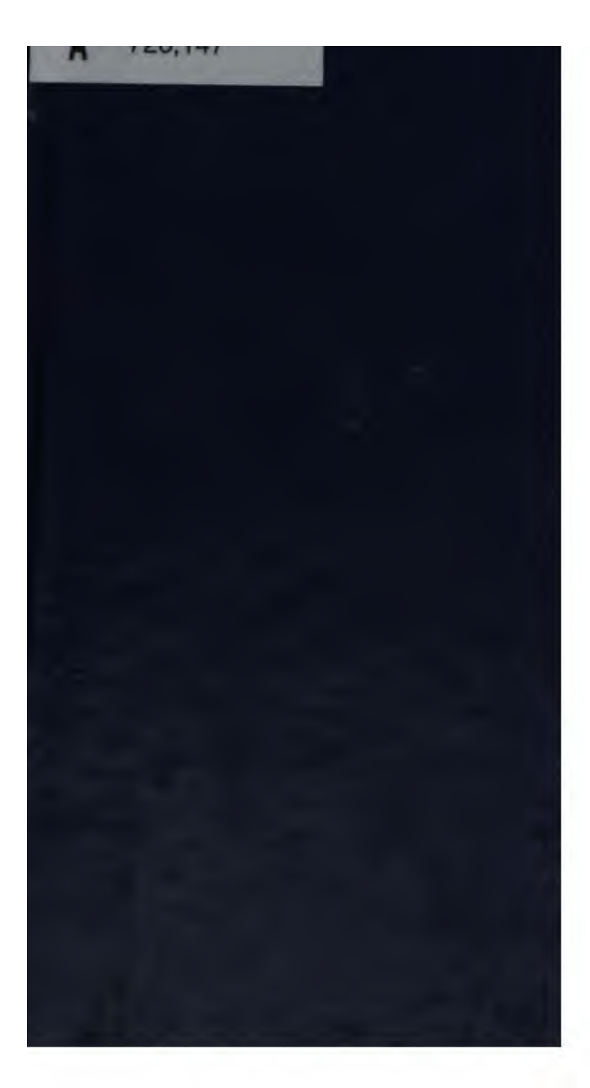

Google





NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

TOME VII.e

NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE,
OU
CHOIX DE POÉSIES
DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. CAPELLE.

ÉPITRES DIDACTIQUES, MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

PARIS,

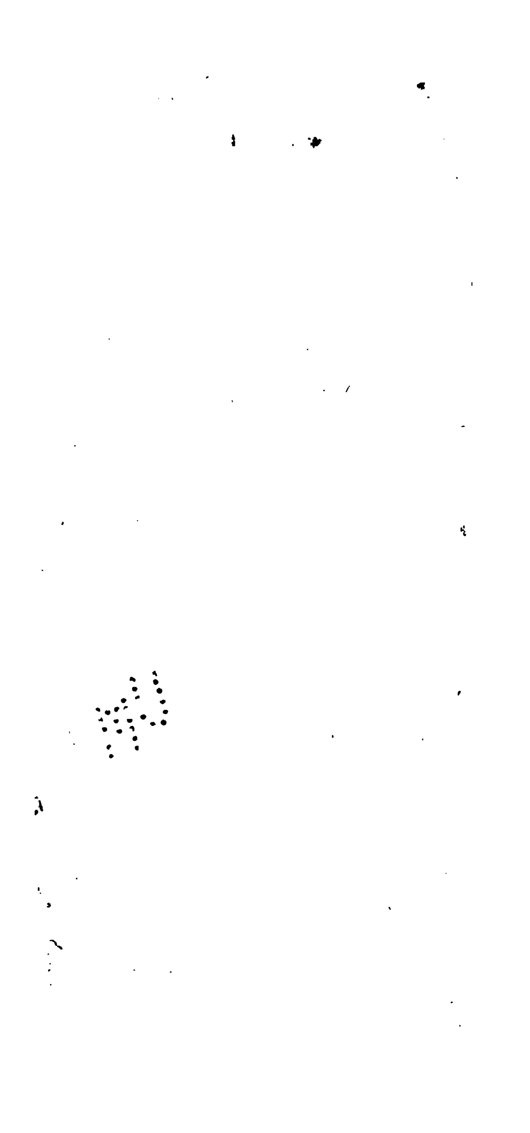
FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

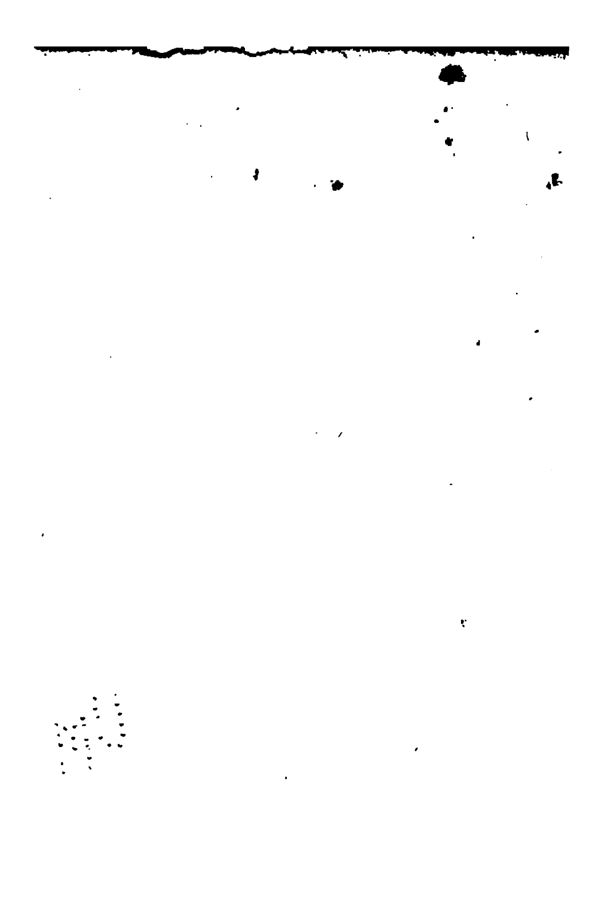
1819.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.




MAREUSE





DE L'ÉPITRE.

La Poésie, audacieuse dans l'ode, riante et délicate dans la chanson, emploie dans l'apologue des couleurs simples et naturelles; dans l'églogue, des couleurs fraîches et moëlleuses; dans la satire, des couleurs vives et tranchantes; dans l'élégie, des couleurs sombres et rembrunies; mais dans l'*Epître*, tour à tour instructive, pathétique, noble, enjouée, elle change de ton selon les sujets. Veut-elle plaire à l'imagination, son coloris est vif, éclatant, animé; peint-elle un sentiment, son style devient tendre, gracieux; quand elle parle à la Raison, elle en prend le langage; et quand elle s'adresse à l'aimable Enjouement, elle en saisit toute la frivolité. On compte plusieurs genres d'*Epîtres*; mais on les réduit à quatre dans notre langue: 1.° l'*Epître didactique*; 2.° l'*Epître morale* ou *philosophique*; 3.° l'*Epître familière* ou *galante*; 4.° l'*Epître légère* ou *badine*.

L'*Epître didactique* n'est ordinaireme composée que de vers de douze syllabes, rimes suivies. Chez les anciens, on ne ci guère en ce genre que l'*Art poétique* d'H race, lequel n'est autre chose qu'une *Epît* adressée aux Pisons. C'est dans cette *Epît* que Boileau a recueilli les fondemens de l'*A poétique français*, le plus beau monument sa gloire.

L'*Epître aux Poëtes*, par Marmontel, celle de La Harpe *au comte de Schowaloj* sont aussi des *Epîtres didactiques* moins éte dues et moins classiques sans doute que l'*A poétique*, mais dans lesquelles on rencont parfois des préceptes que le législateur Parnasse n'aurait point désavoués. On l trouvera dans ce volume.

L'*Epître philosophique* et *morale* approcl quelquefois de la satire, parce qu'elle do renfermer une critique de mœurs ou d'o vrages d'esprit; telles sont les *Epîtres* q Boileau a données à l'imitation d'Horace, dans lesquelles il se propose toujours la r

forme des abus qui se glissent dans la société ou dans la république des lettres. Ce genre d'*Epître* est susceptible cependant d'un peu d'élévation, d'un travail plus appliqué, d'une finesse plus délicate, de tours plus relevés et plus ingénieux, et, en même-temps, d'une exactitude moins scrupuleuse que la satire; car on peut y avancer quelquefois des points de morale, des idées de littérature qui pourraient être contestés, ou même qui auraient un air de paradoxe; ce que l'on ne doit point se permetttre dans la satire. L'*Epître morale* demande moins d'âpreté, moins d'invectives, et, si nous osons le dire, moins de mauvaise humeur que n'en comporte la satire. Dans celle-ci, le poëte fait le personnage d'un législateur austère, d'un sévère censeur, qui, pour rendre odieux le vice et faire indirectement aimer la vertu, emploie les peintures les plus fortes, les figures les plus vives et les traits les plus piquans; dans l'autre, il parle en philosophe qui sait apprécier toute chose; qui remarque les défauts, plutôt qu'il ne

cherche à les corriger; qui tend plus directement à faire aimer la vertu qu'à détruire le vice, et qui s'étudie moins à rendre un défaut ridicule par des railleries amères, qu'à en faire sentir la discordance par la suite de ses raisonnemens, ou par un badinage ingénieux.

Il était réservé à l'un des poëtes du grand siècle, qui s'était si heureusement emparé des excellens préceptes, de la concision forte et rapide d'Horace, de faire également passer dans notre langue, non pas le fond, mais la forme des *Epîtres* de ce grand poëte latin. Boileau possède surtout l'art d'embellir ce qu'il touche, et de s'approprier les beautés qu'il imite. Il célèbre Louis XIV comme Horace célébrait Auguste; mais il sait présenter ses éloges avec plus d'adresse. Il suffit de citer ces vers si connus, et où la louange est offerte d'une manière si délicate :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
. . . .
Et dans ce temps guerrier, si fécond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.

Il semble que, depuis Boileau et Voltaire, on ait pris à tâche de donner presque toujours à l'*Epître morale* le ton du poëme, et de lui défendre le mélange du genre noble et du genre familier. On doit sans doute éviter les disparates choquans ; mais s'interdire le changement de ton, c'est priver l'*Epître* de deux grands avantages, la variété et le mouvement. En outre, il est impossible que cette continuelle tension de style ne devienne à la longue monotone et fatigante, tandis que les contrastes, loin d'affaiblir les morceaux d'un style élevé, ne servent qu'à les rehausser, et à leur donner plus d'éclat.

La troisième espèce d'*Epîtres* est celle qui roule sur les événemens les plus communs de la vie, et qui tend à instruire d'un fait, ou à entretenir un commerce de société entre des personnes éloignées. On peut y traiter toute espèce de sujets : elle est du genre philosophique, noble et familier ; son style peut être gracieux, enjoué, galant, et peindre tour à tour l'amitié, la tendresse, les plaisirs et la

solitude ; mais ce genre demande, en g
du naturel, et plus de délicatesse dans l
timens que de finesse dans les pensé
peut y introduire un peu de langueur,
qu'elle ne tombe pas dans le sombre, a
que ces *Epîtres* ne doivent peindre ni
tesse ni les vives douleurs : ces sentime
lens, que le chagrin ou le désespoir
sont du ressort de l'élégie ou de l'héroï

Si vous voulez faire entrer quelque
dans votre *Epître*, tirez-la plutôt de la
que de la mythologie; car il ne s'a
tant ici de parler à l'imagination, qu
faire sentir au cœur ; et le merveilleu
fiction poétique dont l'une est charm
fait souvent sur l'autre qu'une légère i
sion.

L'*Epître légère* ou *badine*, qui com
quatrième genre, est tantôt une lettre
semée de traits brillans ou délicats,
une série de portraits piquans, ou u
sifflage adroit des travers de la société.

L'art consiste à bien nuancer les diff

couleurs, à éviter également la fadeur et l'âcreté, à se servir quelquefois avec souplesse du tour épigrammatique pour louer, et du ton louangeur pour censurer. Voltaire avait en partage la qualité du style qui convient à ce genre d'écrire : il joignait à l'esprit de saillie une facilité prodigieuse et un vernis d'urbanité qui le placent au premier rang dans la poésie légère. Son *Epître* connue sous le titre des *Vous* et des *Tu*, est un modèle d'esprit et de finesse.

Gresset, avec moins de brillant, mais peut-être plus d'abandon et de charme que Voltaire, fait reconnaître dans ses *Epîtres légères* l'auteur de *Vert-Vert* et du *Lutrin vivant*. *La Chartreuse* et *les Ombres*, que nous avons placées dans le tome VIII, se distinguent par le naturel du style et la vérité des peintures. Gresset possède surtout la rondeur des périodes poétiques, l'heureux balancement des rimes; ses vers semblent se dérouler doucement, et laissent à l'oreille une satisfaction complète.

Nous ne devons pas oublier les *Epîtres* ingénieuses de Barthe ; elles se distinguent par un cachet d'originalité. Barthe est un des auteurs qui se sont exercés dans ce genre avec le plus de succès.

L'*Epître légère* ou *badine* est souvent en vers de huit, quelquefois de dix, et rarement de douze syllabes ; nous en avons cependant des exemples. On se sert aussi des vers libres ; mais de ces différentes mesures, celle de huit syllabes paraît la plus analogue à ces sortes de sujets, qui peuvent comporter du sérieux, mais toujours comme accessoire, et jamais comme principal.

Il y a encore des *Epîtres* mêlées de prose ; elles ont ordinairement le caractère des *Epîtres badines*, et de celles qui roulent sur les événemens communs de la vie. Les bornes prescrites pour cet ouvrage ne nous ont pas permis de leur donner une place convenable.

ÉPITRES DIDACTIQUES.

LES

CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POETES.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides.
Je viens jouir, je viens charmer le temps:
Ce temps si court a des langueurs mortelles
Quand l'âme oisive en compte les instans:
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut être, et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée:
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter:
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,

Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croirait, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant souper,
Qu'on est heureux ? on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé ;
Et dans la foule, à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.
  Livres chéris, ah ! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous !
Vous élevez, vous enchantez mon âme,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime ;
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton,
Et votre chute annonce un vol sublime.
  De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osait franchir la barrière des cieux ;
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenait point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée ;
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers,
Telle est la loi que vous avez dictée.

Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse
Du censeur même étonne les esprits.
  Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton :
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César, et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton :
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.
  Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile! et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers,
Et sur ses pas j'y vois descendre Enée.
Si Calipso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers....
Didon! que dis-je? est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace

D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah! si du moins tu l'avais imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art, des groupes, des contrastes!
Art dont le Tasse a lui seul hérité....
J'entends Boileau qui s'écrie : « O blasphême!
» Louer le Tasse!... » Oui, le Tasse lui-même...
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce poëme, objet de ses mépris?
Je sais, Virgile, admirer tes écrits....
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon, surtout, n'eut jamais de rivale.
Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que d'un pinceau plus fier, plus animé
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connaît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans des plaisirs qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu qui vient l'en dégager!

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau du plus grand des humains,
Dans cette Rome en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome.
Ce grand dessein demandait un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud si tendre, si vaillant.
Un faible Amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant surtout quand il est malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'Amour est-il moins fier, moins généreux?
Des passions, élémens de nos âmes,
La plus active est celle de l'Amour;
Mille couleurs en nuancent les flammes:
L'Amour se change en colombe, en vautour;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein,
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le dieu, le prêtre et la victime.
Tel est l'Amour dans nos cœurs, dans nos vers;
Lui seul anime, embellit l'univers.
La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide:
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,
Et qui de fleurs a semé ton couchant.

Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corinne enseigna l'art du chant,
Enfant gâté des Muses et des Grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous ses rivaux, vous dont il suit les traces,
Tendre Tibulle, et toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verse
En soupirant, détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux;
C'est votre maître, il vous surpasse tous:
L'Amour l'inspire, il en fait un Apelle.
A Champmeslé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau :
Ce n'est souvent que le même modèle;
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.
Eh quoi ! l'Amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la scène est avilie,
Et du théâtre il fallait le bannir.
Ah ! malheureux dont la mélancolie
Veut que l'Amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais; c'est assez vous punir :

Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane et si fière et si tendre,
Qui, respirant la vengeance et l'amour,
Menace, tremble, ose et craint tour à tour;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, et tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont pour vous que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher, sont de faibles ressorts:
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime;
Vous demandez des spectacles plus forts.
Voyez Phocas cherchant d'un œil avide
Quel est le cœur que sa main doit percer;
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser
Un mouvement, un air qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur!
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,

Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes !
Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Mélopée et ton masque tragique ;
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature ;
L'action naît de l'âme des acteurs :
Les passions sont les dieux du théâtre.
O Rodogune ! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt ? Au sein de Cléopâtre.
Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir ? L'âme de Léontine.
Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges :
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.
Fable autrefois en tableaux si fertile,

Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux :
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préside l'Amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atis et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault,
L'Illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs.
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Eh! qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie!
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie!
Si le Français par Racine embelli,
Doit à ses vers sa grâce, sa noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.
Que n'avait-il ton injuste censeur,
Que n'avait-il un rayon de ta flamme!
Son fiel amer valaït-il la douceur
D'un sentiment émané de ton âme?

Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile :
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
À pas tardifs trace un sillon fertile ;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile
Par la filière, en glissant, façonné.

Que ne peut point une étude constante!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie ; on dirait qu'il invente :
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme
Le sentiment est le seul don de l'âme
Que le travail n'a jamais imité.

J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons ; ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible.
Mais je ne vois jamais Boileau sensible ;
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,

Le vers heureux, le tour rapide et fort
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa Muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs:
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le Zéphir fait toute la culture,
Et que l'Aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage.
Mais laissons-lui sa noble liberté :
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.
La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le Génie au ciel la fit éclore,
Chacun des Arts l'enrichit d'un présent:
Elle reçut des mains de la Peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature.
De l'Eloquence elle eut les traits vainqueurs
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs :
A l'Harmonie elle dut sa mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La Raison même à la jeune immortelle

Voulut servir de compagne fidèle;
Mais, quelquefois invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.
Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare.
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre il faut que je consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle
Pour s'élever et planer dans les cieux?
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle:
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeu
Voyez Horace; et si dans son délire
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art, variant ses accords,
D'un monde à l'autre il s'élève, il s'abaisse
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse
La raison même approuve ses transports.
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,

A mes regards eût exposé la scène,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant avec lui je crois vivre;
A Tivoli je m'empresse à le suivre:
La Liberté, l'Enjoûment, la Raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la Vieillesse y joue avec les Grâces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux voilà nos entretiens.
Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La Vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant....
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;

Quel dieu remit ses crayons dans ta main?
Dans tes écrits quelle sève féconde !
Quelle chaleur ! quelle âme tu répands !
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rirons toujours à nos dépens.
Le jaloux rit du sot qui lui ressemble ;
Le médecin se moque de Purgon ;
L'avare pleure, et sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon ;
Le seul tartufe a peu ri, ce me semble.
  Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sottenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain :
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain ;
De mes esprits le feu se renouvelle ;
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité!
Tous ces travers, qui m'excitaient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant :
Moi-même enfin je me trouve plaisant,
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux :
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité,
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide,
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

MARMONTEL.

A M. LE COMTE
DE SCHOWALOF

SUR LES EFFETS DE LA NATURE CHAM
ET SUR LA POÉSIE DESCRIPTIVE

Sur les bords enchantés de la Saône tranqu
Près de cette opulente ville (1)
Qui, soumettant le luxe à ses inventions,
Échange contre l'or de trente nations
De ses brillans tissus la richesse fragile,
La Liberté, compagne attirante et facile,
Mère de tous les biens dont mon cœur est jal
Me présente un champêtre asile,
Dont l'enclos est riant, dont l'air est pur e
Fait pour fixer mes vœux s'il n'était loin de
Il faut avoir le droit de dire avec Horace :
« Je bornais à ce champ (2) mes vœux et mon b

(1) Lyon.
(2) *Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus.*

Dans la bouche d'un possesseur,
Ces mots sans doute ont quelque grâce.
e ne possède rien, mais je jouis de tout;
Ion champ n'est nulle part, mes plaisirs sont par-tout.
)ans ses aspects divers j'observe la nature;
'admire ses trésors et leur variété,
Sa négligence et sa parure,
Sa pompe et sa simplicité:
ue d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
éfléchit de ses bords la fertile beauté,
t baigne de ses eaux, lentement fugitives,
'ous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
ue ce ciel est serein! quel calme dans les champs!
ue ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
puissante nature! ô grande enchanteresse!
out ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse:
'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
ourbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
t le saule incliné sur la rive penchante,
alançant mollement sa tête blanchissante;
e pavot effeuillé par le souffle des vents,
t ce pâle rideau de peupliers mouvans,
es sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
ans ce nid suspendu cette jeune famille.
Assis auprès de ce ruisseau
ui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
sens naître dans moi la vague rêverie

Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière:
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rusti
Rappelant les troupeaux à cette forme antiqu
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra dem
Au signal du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons (1).

D'où vient que ces tableaux d'Horace et de Vi
Qu'en vers harmonieux a rajeunis Delille,
Ont toujours un attrait si puissant et si doux
C'est qu'ils peignent les biens que le ciel fit p
Dans nos vastes cités, nos passions factices
Ont émoussé le goût de ces pures délices,
Mais n'en ont pas éteint le secret sentimen
Le cœur à ces objets revole à tout momen
Il se plaît au récit d'un bonheur qu'il regr
Il s'attendrit; il voit dans les vers du poé

(1) *Videre fessos vomerem inversum boves*
Collo trahentes languido.

Tout ce qu'a perdu l'homme égaré dans ses vœux,
Et comme à peu de frais nous pouvions être heureux.
Troublé des soins cruels où lui-même il s'engage,
De la paix qu'il n'a plus il aime encor l'image.

L'histoire vous en offre un exemple frappant :
Ce conquérant fameux, tant de fois triomphant,
Qui d'un jour de disgrâce a marqué nos annales,
Bajazet, allait voir entre des mains rivales
Passer sa gloire et ses destins.
Un autre fléau des humains,
Tamerlan, menaçait les trônes de l'Asie;
Sous ses coups Ortogule avait perdu la vie,
Ortogule, le fils du superbe ottoman,
Héros, l'amour d'un père et l'orgueil d'un sultan.
Bajazet de sa chute en conçut le présage :
Muet, il dévorait dans sa secrète rage
Des pleurs cruels, amers, arrachés au malheur,
Qui roulaient dans ses yeux sans soulager son cœur.
Il devançait déjà dans les champs de Carie
Ses bataillons trop lents au gré de sa furie;
Des campagnes d'Ancyre il suivait le chemin;
Près de lui quelques chefs, tremblans en sa présence,
De ses sombres douleurs respectaient le silence :
Tout-à-coup d'un coteau voisin
Il entend les accens de la flûte champêtre :
Il s'arrête un moment; il écoute, et soudain
Il s'approche : un berger assis au pied d'un hêtre,

Bornant à son troupeau ses soins et ses plai
Égayait en chantant ses innocens loisirs,
Sans songer si l'Asie allait changer de maît
Le monarque immobile observait le pasteu
Hélas! l'infortuné contemplait le bonheur.
« Poursuis tes chants, dit-il; rien ne doit t'en
» Mais d'un triste refrain qu'ils soient interr
» Et que ta voix répète à l'écho solitaire:
» Malheureux Bajazet! ton fils, ton fils n'e
Il s'éloigne, et reprend sa morne rêverie.
Mais la chanson du pâtre, assis dans la prai
Apprivoisa du moins sa farouche douleur,
Et la plainte un moment put sortir de son c

Des champêtres aspects l'impression secrète
Se fait sentir surtout à l'âme du poëte:
Enfant de la nature, élevé sous ses lois,
Il suit ses mouvemens, il répond à sa voix;
Il prend dans ses accords le ton qu'elle lui
S'il la voit s'obscurcir d'une sombre couleu
Il attriste ses chants du deuil qui l'environne
Et d'atours plus rians quand elle se couron
Il chante l'hymne du bonheur.
O poëtes amans qu'inspire la tendresse,
Voulez-vous nous remplir de votre douce iv
Cherchez pour votre muse un asile enchanté
Allez dans ces détours, dédale de feuillage
Fait pour égarer la beauté,

Sous ce berceau qui semble épaissir son ombrage
Pour mieux servir la Volupté.
Mais d'un trait plus profond si votre âme blessée
D'une tendre douleur occupe sa pensée,
Enfoncez-vous au sein de ces vastes forêts,
Dans ces bois dont le Temps consacra la vieillesse,
De la solitaire tristesse
Témoins religieux et confidens muets:
Avancez sous ces voûtes sombres,
Que charge un noir amas d'impénétrables ombres;
Osez, loin du monde et du bruit,
Percer leur profondeur immense;
Habitez ce séjour de l'éternel silence:
Vous croirez parcourir l'empire de la nuit;
Ces grands bois parleront à votre âme inspirée;
Vos vers seront empreints de leur horreur sacrée.
C'est là, c'est dans l'obscurité
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la Mélancolie,
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle:
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidèle,
Ne se plaît que dans l'ombre; et dans les lieux déserts
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Tout entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié:
Son regard triste et doux implore la pitié;

Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide désir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.

Ah! de ses jeunes ans se retraçant l'histoire,
Qui n'a pas quelquefois éprouvé la douceur
De rappeler à sa mémoire
Et ses premiers penchans et sa première erreur?
La Raison, il est vrai, voit d'un coup d'œil plus sage
Ces illusions d'un autre âge,
De cet âge où, sans guide aux passions livré,
Sur la scène du monde un jeune homme égaré,
A travers les écueils marchant sans défiance,
Laisse errer au hasard sa naïve imprudence :
Il prodigue son âme à qui veut la tromper;
Il caresse la main qui cherche à le frapper,
Et, ne sachant encor ni soupçonner ni craindre,
Il adore à genoux les vertus qu'on sait feindre.
L'univers lui paraît le temple du bonheur;
Tout s'embellit pour lui; le charme est dans son cœur.
Alors, il m'en souvient, Zélis fut inconstante,
Et je redemandais, dans mes chagrins cruels,
Et le bonheur et mon amante,
Et ces liens brisés que je crus éternels.
A l'hiver renaissant l'automne faisait place;
Dans les champs dépouillés je portais ma disgrâce.
Les vents injurieux, ravageant leurs attraits,

ie,

ie.

ix

comme eux,

heureux.

pistes,

tes,

bouton,

ion. »

ence

ondance.

son injure,

pe et ses atours,

mières amours. »

le poëte.

des beaux jours,

secrète.

novice en vers,

bjets div

vrai

our

uer

clore

mpuis

t pour

mois

Où semblent s'élever les barrières du monde.
Le Fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ses détours ma course vagabonde.
Je l'aperçois enfin sur un roc appuyé :
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et dans le lit étroit qui resserre son onde
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant ; la cascade rapide
Qui jaillit en argent fluide
Forme mille torrens qui, d'écueil en écueil,
De son cours agrandi viennent enfler l'orgueil.
Alors avec fracas il traîne des ruines,
Il emporte les bois minés dans leurs racines,
Et, soulevant ses flots, où d'énormes glaçons
Tombent en bondissant de la cime des monts,
Il recourbe, il déchire, il creuse son rivage :
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallon
De son vaste courroux il couvre les campagnes
Et va précipiter dans le sein de Thétis
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des montagnes.

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit ces beautés naturelle
Et de cet art qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillans modèles,
Des muses et des champs amans vrais et fidèle

Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson, le rival de Virgile,
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux,
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
« C'est peu de crayonner; il faut, il faut, comme eux,
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon. »
Des poëtes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
Long-temps on vit ce peuple, encor novice en vers,
Pour loi prenant sa fantaisie,
Prodiguer au hasard, sur mille objets divers,
Les couleurs de la poésie.
Imitateurs de leur manie,
De se passer d'esprit trouvant le vrai moyen,
Nos apprentis rimeurs ont pris pour du génie
L'art de dessiner tout sans imaginer rien.

ientôt de toutes parts on vit éclore en France
es codes que dicta la jalouse impuissance.
e faux goût, orateur éloquent pour les sots,
Mit à la mode de grands mots

Que crut entendre l'iguorance ;
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*
Et, dans cette école insensée,
Où prêchaient des docteurs nouveaux,
Avec mépris fut rabaissée
La raison éloquente, et la noble pensée,
La touchante simplicité,
Des sentimens du cœur l'aimable vérité ;
Et le sublime même, à cette cour burlesque ;
Fut réputé commun, s'il n'était pittoresque.
Ses absurdes dédains paraissaient rejeter
Et le don d'émouvoir, et celui d'inventer :
Le titre de poëte et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Que dis-je ? en ses excès le délire exalté
Porta plus loin l'audace et la perversité :
Racine et Despréaux ont vu leur gloire *usée*,
Et par des écoliers leur langue méprisée.
Voltaire (1) *au seul hasard a dû quelques beaux vers*
Ses succès soixante ans ont trompé l'univers.
Il n'existe en effet qu'une seule science ;
C'est des mots discordans la bizarre alliance,
Des tropes entassés le chaos monstrueux.
L'ignoble barbarisme, aujourd'hui fastueux ;

---

(1) Toutes les assertions que l'on rapporte ici en ridicule, ont avancées le plus sérieusement du monde.

Est le trait de la force et le fruit de l'étude,
Et sait donner au vers une noble *attitude*.
Veut-on que notre mètre, en sa marche arrêté,
De la mesure antique ait la variété,
Substituez alors, la ressource est aisée,
Au rhythme poétique une prose brisée.
Enfin sachez frapper le dernier coup de l'art:
Que de tous ses rayons Phébus vous illumine,
Et, faute d'égaler la langue de Racine,
Osez ressusciter le jargon de Ronsard.

La raison cependant, tranquille et raffermie,
Vit passer le torrent de cette épidémie,
Tous ces sophismes vains, enfans d'un sot orgueil,
Qui des talens bornés est la marque et l'écueil,
Se sont avec le temps dissipés en fumée.
De prétendus chefs-d'œuvre ont subi ce retour,
Et, s'ils ont un moment séduit la Renommée,
Prônés avant d'éclore, ils sont morts en un jour.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais
De ces maîtres d'erreur la ridicule audace,
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la description, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs:
Par-tout la poésie en ses naissans ouvrages

Des champêtres objets ébaucha les images ;
Par-tout la flûte des pasteurs
A célébré les champs, les amours et les fleurs
Le berger fut amant, et l'amant fut poëte ;
Des plaisirs qu'il goûtait sa voix fut l'interprèt
Le sauvage lui-même, aux plus lointains climat
Trace dans sa chanson grossière et monotone
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène en son refrain barbare
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays, dont il est seul charmé
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groënland le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplet modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer Boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eau

Je ne rapproche point de ces brutes esquisses
Les ouvrages de l'art qui des peuples polis
Ont fait l'honneur et les délices,
Monumens achevés, par le goût embellis :

Mais n'est-il point encore une plus haute gloire?
Le *paysage* est-il à côté de l'*histoire*?
Berghem et le Lorrain, justement célébrés,
Aux Corège, aux Sueurs sont-ils donc comparés?
Le génie en sa main puissante
N'aura-t-il donc plus qu'un crayon?
N'a-t-il plus sur le front la flamme étincelante
Dont l'Eternel lui-même alluma le rayon?
N'a-t-il pas l'œil perçant qui pénètre l'abîme,
L'aile qui dans les cieux porte son vol sublime,
Le magique miroir où des mondes divers
Se reproduit l'image à son gré répétée,
Et le flambeau de Prométhée
Dont il anime l'univers?

Et pourquoi voyons-nous l'auguste Melpomène
Au sommet d'Hélicon s'asseoir en souveraine?
Ah! c'est que tous les dons partagés à ses sœurs,
Accumulés sur elle, en ont plus de douceurs;
Que son art, rapprochant tous les arts qu'on adore,
A réuni leurs droits pour les étendre encore.
Elle seule a tout fait : souvent dans ses tableaux
Elle a de Calliope égalé les pinceaux,
Du burin de l'histoire approfondi l'empreinte,
Embelli d'Erato les accens et la plainte,
A la morale, aux lois donné plus de pouvoir,
Plus de charme aux vertus, plus de force au devoir.
A la société, par les arts épurée,

La noble tragédie ainsi fut consacrée :
Elle en est à jamais le plus cher ornement :
Le génie éleva son plus beau monument
Quand il sut aux humains, qu'à sa voix il rass
Offrir en un plaisir tous les plaisirs ensemble

Sans atteindre si haut du moins il faut savoir
Emprunter quelquefois ce secret d'émouvoir,
En connaître le prix, les effets et l'usage.
Virgile a peint les champs ; mais cet esprit si
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art
Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard ?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage ;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
Ce style si parfait, prodige de ses veilles,
Et ce charme qu'il prête aux travaux des abeil
Et la pompe des vers, sont encor peu pour lui
L'imagination, son guide, son appui,
Vient par-tout sur ses pas prodiguer les mervei
Elle attire à sa voix les monstres des déserts ;
A l'amant d'Euridice elle ouvre les enfers ;
Peint Cerbère muet et sa rage étouffée,
Et l'Erèbe implacable attendri par Orphée.
Homère au premier rang serait-il donc assis,
S'il n'eût fait qu'étaler dans ses brillans récits
Les combats des héros, leurs sanglantes bless

Et la course des chars, et le choc des armures?
Il sait avec plus d'art varier ses portraits,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappans! Assis sur le rivage,
Achille aux immortels se plaint de son outrage.
La fille de Priam, dans ses tristes adieux,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux dieux;
Et l'enfant, à l'aspect d'une aigrette guerrière,
Se rejette d'effroi daus le sein de sa mère.
Hector fixe sur lui des regards attendris,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes,
Et mêle un doux sourire a de plus douces larmes.
Qu'alors il paraît grand le peintre des héros
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux!
Et vous opposerez, peintres de paysages,
A ces vivans portraits vos muettes images!
Ah! le premier des arts est celui d'émouvoir;
Mais, pour en exercer l'invincible pouvoir,
Il faut, il faut une âme et brûlante et profonde,
De tous les sentimens source toujours féconde,
Ce feu pur émané de la divinité,
Le plus beau de ses dons, la sensibilité.
Oui, pour saisir ce trait dont l'atteinte est si sûre,
Ce trait qui dans les cœurs va chercher la nature,
Il faut l'avoir reçu dans son cœur enflammé.
Puisqu'il a peint Didon, Virgile avait aimé.
Racine de l'amour avait connu l'ivresse;

Il apprit en aimant à peindre la tendresse :
Formant de Champmeslé l'organe séducteur,
Il instruisait l'actrice ; elle inspirait l'auteur.
Voltaire à ce penchant ouvrit son âme arde
Si la gloire en tout temps fut sa première am
Son printemps s'écoula sous le joug des amo
Dans le trouble et l'orage il passa ses beaux j
En ces esprits heureux, séparés du vulgaire,
Toujours les grandes passions
Laissent des traits de feu dont le talent s'écla
Le génie est nourri de ces émotions.
Des chagrins et des maux il se fait des riches
Il trouve encor la gloire en traçant ses faibles
Il s'instruit par les pleurs et par les souvenirs
Et souvent ses tourmens préparent nos plaisi

Tu portais dans ton sein la sombre tragédie,
Acteur (1) à nos plaisirs enlevé pour jamais,
O sublime Lekain, dont les rares succès
Décelaient de ton art l'étude approfondie !
Melpomène est assise auprès de ton cercueil :
Pour qui la chérissait ta perte est un long de
Des passions en nous tu fis passer la flamme
Mais leurs feux dévoraient ton âme ;

---

(1) On venait de perdre alors l'inimitable Lekain ; e
saisit cette occasion de rendre hommage au talent et à l'a

Ces troubles, ces combats, tous ces tourmens divers,
Que ton jeu retraçait, tu les avais soufferts.
Et des flots irrités qui nous peindra la rage?
Le nocher qui, long-temps éprouvé sur les mers,
A combattu la mort, dans la nuit de l'orage,
Sous les coups des autans, sous le feu des éclairs?
Entendez ce mortel: qu'il parle, qu'il retrace
Et l'abîme qui gronde, et la mer qui menace,
La nature imposante en ces grands mouvemens,
Sa voix, sa voix terrible éclatant sur nos têtes,
Et le combat des élémens,
Et la majesté des tempêtes.

Vous qui, de mes chagrins tendre consolateur,
Des yeux de l'amitié les cherchiez dans mon cœur,
Cher comte, vous savez s'il connut les orages
Et du sort et des passions.
C'est le temps qui seul fait les sages:
Qui mieux que vos conseils et mes réflexions
A tempéré l'ardeur de cette âme agitée,
Par tant de mouvemens tour à tour emportée?
Enfin, d'un si long trouble elle peut respirer!
A des penchans plus doux elle aime à se livrer!
Je goûte cette paix que j'ai long-temps perdue,
Et cette liberté que je me suis rendue; (1)

(1) L'auteur venait alors de renoncer au travail du Mercure.

Et je ne permets plus qu'au sein de mes loisirs
Les méchans et les sots corrompent mes plaisirs.
Je vois, sans surprise et sans peine,
Ces scandales des arts que chaque âge ramène,
D'une plainte inutile éternel entretien;
Tous ces faux amateurs qui n'aiment qu'à détruire
Qui, jugeant tout sans rien produire,
De l'empire du goût se croyant le soutien,
Veulent le gouverner sans y posséder rien.
Le dieu qu'on y révère y marqua votre place,
Vous qui, poëte comme Horace,
Philosophe comme Ninon,
Pensez avec sagesse, écrivez avec grâce,
Et possédez le double ton
Et de la cour et du Parnasse.
Les jeux de votre muse ont orné vos beaux jours
Les travaux de la mienne ont tourmenté ma vie.
Mais je les poursuivrai si vous m'aimez toujours:
Un ami tel que vous console de l'envie.

LA HARPE

A MA MUSE.

Volage Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour à tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs,
Si, dans ce jour de loisible mollesse,
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du brillant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs.
Parais sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui règle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur, guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidèle,
Et la Vertu, dans le char des Amours.

C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu ? quelle brillante fète
Peut t'inspirer ces transports inconnus ?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivaient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente ;
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé.
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens ;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accens,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrai-je obtenir ?
Que ferais-tu, capricieuse idole ?

Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes sœurs tu paîrais mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçus leurs plus chers favoris?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amans endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace et de gloire :
Je lis les noms des poëtes fameux ;
Où sont les noms des poëtes heureux?
Enfans des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au faible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout, et par-tout étranger!

De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou reveiller la cendre des Latins?

Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide ou du Tasse
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives;
Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses Grâces fugitives?
Oui, chaque jour la muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
  Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs.
Vingt ans d'ennui pour quelques jours de gloire
Et j'envîrais tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et, défendu par ma propre faiblesse,
Je n'aurais pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage:
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
  Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidèle à l'aimable Paresse,

Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime,
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs:
De mille objets la nouveauté t'invite;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers:
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les Plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe et le clairon de Mars;
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie

A chaque instant redouble ta manie ;
Et tu voudrais, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix :
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses désirs inconstans ;
Il vole au bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé ;
Du moins avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé
Vas consulter la sage Déshoulière,
Et vois les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serais à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrais-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas ;
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage,
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère

Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignait son cœur,
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité:
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son âme aux yeux de l'Amitié,
L'Amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire et la jeune Eucharis,
(Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite
Des froids pédans, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite),

Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante Fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuira la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que, quand on rime, on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiome,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant s'ennuîront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage.
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public, distingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais, connais-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printemps de ce juge peu stable
On peut se voir et l'idole et la fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphirs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Éole en courroux :

Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveraient un éternel printemps,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constans?
Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'innocent Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes;
Les Vents légers soutiennent ses autels:
Là rarement la Raison, la Justice
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux:
Jouets constans d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux.
Mais, sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir, dans des songes amis,

Tout l'univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment la Faveur inconstante,
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les Aquilons les emportent soudain;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom;
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux:
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printemps.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne vas point, Muse, outrer le sentiment;

Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant :
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie ;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens, mes vœux ne seront pas
D'être enlevé, dans un char de lumière,
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ces mystères
Aux Camoëns, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux désirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venaient puiser, au sein de la nature,
Ces vers aisés, enfans de leurs plaisirs,
Et, sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendaient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnaître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poëtes des Grâces,
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les paisibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait décrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point, dans de lugubres veille
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles.
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le Printemps fuit; d'une main toujours pro
La Parque file, et dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instans,
Dont le Plaisir vient nous demander compte
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours;

Et badinons seulement sur la lyre
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais, quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Écoute, Muse, et connais à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline
De ces sentiers préviens-tu les hasards?
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connais ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchait sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestait les passages;
C'était l'Olympe et le temple des sages:
Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils alliaient, par de doux assemblages,
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers:
Connaissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêlaient aucun fiel dangereux,
Aucun poison à la pure ambroisie;
Et les Zéphirs de ces brillans coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares

N'avaient jamais réveillé les échos,
Quand, évoqués par le Crime et l'Envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours et les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la Décence, aux Grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frelon, sur des plantes immondes,

Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la Débauche ou la Haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

Oh! du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste
Fait pour chanter, sur des tons gracieux,
Les conquérans, les belles et les dieux,
Chez une foule, au Parnasse étrangère,
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'âme du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devraient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!

Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscène:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais, de tout temps un peu trop prompte à rire,

Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacherait au char de la satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur, flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ces mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plai
Et réunir par un heureux lien
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire;
Mes yeux jamais n'en furent éblouis:
Ce n'est point là que ma raison l'admire;
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire,
Ne serait point au nombre de mes dieux
Si, de l'opprobre organe impitoyable,

Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui, sur le noir rivage,
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux,
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre satire étend son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la louange au ton faible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le dieu du goût, au vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets

Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé ;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre :
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidèle
Devant tes yeux conserve ce modèle :
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux (1)
Long-temps la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats :
Mais, conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux, lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,

(1) Fontenelle.

Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens,
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade, ou de quelque bergère,
Réveille enfin sa tendresse et son chant.
Prends le burin, et grave ces maximes,
Muse; à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène,
Et, qu'éloigné du trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon.
Mais s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai, quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sous l'empire des vers
Ces jours brillans nés sous le doux auspice
Des Richelieus, des Séguiers, des Colberts;
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,

Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Eh quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons point les astres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au mont sacré de nouveaux habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens;
Ainsi bientôt nos rivages, moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteraient de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la Paix,
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la Sagesse et de la Volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté!

GRESSET

SUR LA FACILITÉ.

A M.[me] ***.

Fuyez les longs travaux et les pénibles soins ;
Nos talens sans efforts sont nos premiers besoins.
Si du charme des vers nous ressentons l'empire,
La nature seconde un penchant qu'elle inspire.
Mes sens, émus par elle, ont entendu sa voix ;
Mes goûts sont son instinct, et ses dons sont mes lois :
C'est la source qui coule ; un sol doux et facile
Prête au cours d'une eau pure, une pente docile.
Qu'un autre dans son antre, agité, furieux,
Exhale, en écumant, le langage des dieux :
Je suis tranquille et libre ; et, soit que je poursuive
Du rêve des beaux vers la rime fugitive,
Comme un oisif enfant, pour charmer son ennui,
Suit l'oiseau qui voltige, et s'arrête avec lui ;
Soit que mon âme, au loin dans l'espace élancée,
Contemple des soleils la marche balancée,
Et recherche ces lois, ces secrets mouvemens,
Cette force cachée au sein des élémens,
Que dérobe à nos yeux, trompant notre espérance,
Des globes suspendus la brillante apparence ;
Je n'ai jamais senti ces tourmens, ces transports
Qui d'une âme en travail ébranlent les ressorts ;

Des songes de Platon la morale me flatte,
Sans que j'aie hérité du démon de Socrate;
Et toute étude enfin n'est pour moi qu'un plaisir,
Un doux emploi du temps qui ressemble au loisir.
De chaque objet gravé ma pensée est l'empreinte;
Je la reçois sans trouble, et la rends sans contrain
J'écris: mes sentimens ont dicté mes discours;
Nulle gêne et nul art n'en interrompt le cours.
Dans les épanchemens mon âme est toujours prête
Et l'ouvrage finit où le plaisir s'arrête;
Et quand sur mon papier, semblable au champ de Ma
Je vois sans ordre entre eux mes bataillons épars,
Le plus léger coup d'œil qui désigne leur place,
De leurs divisions a circonscrit la trace.
Dites quel est l'instant d'un travail médité,
Quand ma plume, qui coule avec rapidité,
Laisse tomber sans soin les traits qu'elle distille;
Ou quand de tous ces traits l'arrangement facile,
Toujours prêt à céder au coup d'œil d'un moment,
Du besoin de penser m'épargne le tourment?
Et vous, dont chaque jour l'aimable causerie
Epuise en s'amusant un discours qui varie;
Qui sur tous les objets, rians ou sérieux,
Promenez à loisir vos regards curieux;
Souvent, dans nos progrès, par nous-mêmes guidées
Vous suivez sans effort les sublimes idées;
Et votre esprit, facile et prompt à concevoir,
Semble d'un autre sexe emprunter le savoir;

C'est le plaisir aussi qui fait ma seule étude;
La société même orne ma solitude.
Ce sont et les Romains et les Grecs que j'y voi,
Et je cause avec eux comme vous avec moi.
Dans ces doux entretiens auxquels je m'abandonne,
J'ai puisé tous les goûts que la raison me donne;
Aussi je n'ai plus rien de ce vain préjugé
Qui tient aux temps, aux lieux, notre esprit engagé.
Ornemens de Paris, et de Rome et d'Athènes,
Mes amis sont Racine, Ovide et Démosthènes;
Ainsi la vérité me vient de toute part;
Comme une hôtesse aimée, elle arrive au hasard.
Je ne demande point quels climats la vit naître;
Sans cocarde ou ruban je sais la reconnaître.
Son voile transparent à mon œil enchanté,
Orne d'un jour plus doux sa céleste beauté;
Charme de tous les sens, plaisir de tous les hommes,
Si nous savions nous-mêmes être ce que nous sommes.
A quel point, altérant le regard de ses yeux,
Chaque homme a su se faire un art laborieux
De créer sans objet des images factices,
Et de dénaturer les vertus et les vices.
Je n'ai point ces talens, heureux d'être en effet,
En dépit des humains, ce que le ciel m'a fait;
Dédaignant sans orgueil et la mode et l'usage,
Je pense avec moi-même et parle en mon langage,
Et cette expression qui suit le sentiment,
Donne au langage encor la grâce et l'ornement;

Et l'on a pris parfois pour l'effort du génie,
D'un tour simple et naïf la sensible harmonie.
Quand l'amour-propre a su lui-même se dompter,
Il ne nous reste plus d'obstacle à surmonter.
La nature agit seule : elle a sa récompense;
On pense comme on sent, on écrit comme on pens
Tout est facile et doux : on n'a plus d'embarras
Des succès passagers et des travaux ingrats.
Je cherche moins la gloire, et j'échappe à l'envie;
Et, dans le doux rêver du sommeil de la vie,
Chaque pensée, errante au gré de mon désir,
Caresse un sentiment et devient un plaisir.

Le cardinal DE BOISGELIN.

A QUELQUES POËTES.

« LES vers sont la langue des dieux,
» Dites-vous; toujours libre et fière,
» Loin de l'idiome vulgaire,
» Elle s'élance dans les cieux ».
Eh bien! soit; comme vous sans doute
Là-haut l'on parle, et l'on écoute.
Mais sur la terre descendus,
Les dieux, quand leur esprit est sage,

Désenflent pour nous leur langage,
Et veulent bien être entendus.
Toujours dans la plage homérique
On voit l'Olympe, ainsi qu'Argos,
Ennemi franc et très-épique
Des murs troyens et du pathos :
Jupiter, dont la voix suprême
D'un mot ébranle l'univers,
Dans Virgile adoucit ses vers ;
Eole, Mars, Alecton même,
Y sont purs, élégans et clairs.
Daignez n'être pas plus sublimes ;
Comme eux humanisez vos rimes ;
A leurs prêtres échevelés
Laissez le style des miracles,
Et l'obscurité des oracles
Sur le trépied menteur hurlés :
L'énigme, permise aux prophètes,
Ne l'est pas encore aux poëtes.

Le génie a d'antiques droits,
D'accord ; mais la langue a des lois.
Vous accusez son indigence,
Sa faiblesse ; et, malgré ses torts,
Des peuples la reconnaissance
Adopte et répand ses trésors.
Par vos témérités nouvelles
Prétendez-vous de nos modèles
Vieillir les vers et les leçons ?

Qu'à leurs pieds tout orgueil fléchisse;
Devant eux calmez les frissons
De votre fièvre créatrice :
De grâce, messieurs, moins d'effets,
Moins de fracas, moins de merveilles,
Et, par pitié pour les oreilles,
Parlez français à des Français!
Trop divin, si votre délire
Ne peut ainsi s'humilier;
Si cette plume et ce papier,
Que vous appelez votre lyre,
Brûlans et célestes pour vous,
Sont bizarres et froids pour nous,
Partez, abandonnez la terre;
Dans vos poétiques ballons,
Sur l'aile de vos aquilons
Volez par-delà le tonnerre,
Et restez-y; car ici-bas
L'excès du grand est ridicule;
Et l'homme, sans trop de scrupule,
Siffle les dieux qu'il n'entend pas.
Racine, ce roi du Parnasse,
Est toujours vrai dans son audace,
Et dans sa force toujours pur.
Anathême au poëte obscur!
S'il est bouffi, double anathême!
Que sont les sulfureux éclairs
Pour la raison, juge suprême

De notre prose et de nos vers?
Ses arrêts, que le Goût proclame,
D'abord faiblement écoutés,
Par le Temps sont exécutés :
Elle annulle et flétrit du blâme
L'hymen brusque et forcé de mots,
Dont l'éclat, cher à l'ignorance,
Aux yeux du bon-sens, qu'il offense,
N'est qu'un jour importun et faux,
Une pénible extravagance,
Un vain effort de l'impuissance,
Et le crime des vers nouveaux.

PARNY.

L'INVENTION POÉTIQUE. (1)

ÉPITRE AUX JEUNES POETES.

Loin le fils de Japet et sa fable vantée!
Le talent créateur fut le seul Prométhée :
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.

---

(1) Cette pièce fut couronnée en 1805 par l'Académie d'Agen.

L'Olympe suspendit ses voûtes poétiques,
Ouvrit aux immortels l'azur de ses portiques;
Et la riante Hébé de la céleste cour
Enivra les banquets de nectar et d'amour.
Féconde invention ! à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre, et Vénus sa ceinture;
Et l'Amour, dont ta main a tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.
De prestiges charmans la terre se décore:
Au trône des jardins siégent Pomone et Flore;
La dryade et le faune habitent les forêts,
Et la blonde Cérès jaunit l'or des guérets.
Sous la sensible écorce une nymphe repose;
C'est le sang de Vénus qui teignit cette rose;
Ce murmure léger qu'apporte le Zéphir,
D'une tendre naïade est peut-être un soupir.

De ces illusions qu'enfanta le poëte,
Le poëte à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur, même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.

Homère, lève-toi! poëte audacieux,
Plus fier que tes héros, et plus grand que tes dieux
Victorieux du Temps et de l'obscur Zoïle,
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.
La Mort a dévoré tous ces chefs valeureux;
Ils ont vécu par toi, tu dois vivre par eux...

Qu'importe ses défauts, Aristarque sévère?
Respecte son sommeil, c'est le sommeil d'Homère.
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux,
Toi, du chantre d'Hector émule harmonieux!
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente.
Mais comme en s'élevant de toute sa hauteur,
Un vieil athlète efface un jeune et beau lutteur,
Homère t'a vaincu: du dieu de l'harmonie
Il n'a point reçu l'art; son art est le génie.
Le génie! à sa voix l'inventeur s'enhardit.
Son sujet sous ses yeux se déploie et grandit:
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un point brille; il s'étend... et bientôt sa clarté
Des champs aériens emplit l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme.
Du goût à ses regards le flambeau n'a pas lui,
Mais comme ses défauts ses beautés sont à lui.
Arioste à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace:
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
Le chantre de Sion vole d'une aile agile
D'Homère au Camoëns, d'Arioste à Virgile;
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.

Peintre d'Adamastor! honneur sacré du Tage!
Parmi tant de rivaux sois fier de ton partage :
La noble Invention vint broyer tes couleurs,
Et pour la rendre, Inès y mêla quelques pleurs.
A votre vers heureux, et plein de Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie;
D'une autre invention connaissez le secret;
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Une plume exercée habilement rassemble
Des termes qui, surpris et charmés d'être ensembl
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, échauffent le discours.
Fouillez des vieux auteurs la poudreuse richesse :
Plus d'un mot suranné retrouvant sa jeunesse,
Dans le moderne style avec grâce introduit,
Peut de la périphrase épargner le circuit.
Mais de mots nouveaux-nés moins prodigue qu'av
Pour paraître hardi ne soyez point bizarre.
L'abus des beautés même enfante la langueur.
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.
N'imitez point l'auteur dont la muse frivole
Nous décrit longuement un insecte qui vole,
Choisit un petit cadre, esquisse à petits traits,
Et, sans verve et sans goût, laissant dans ses port

L'aigle pour le pinçon, le cèdre pour l'hysope,
Semble voir la nature avec un microscope.
En vain ce froid rimeur met tout Linnée en vers;
Ses éternels printemps sont d'éternels hivers;
Et tous ses lieux communs, pleins d'un ennui sonore,
Autant que son époux, ont fait vieillir l'Aurore.

Pour qui n'invente rien, point de postérité;
En imitant toujours on n'est point imité.
Ami des vers! choisis d'autres cieux, d'autres rives;
Cherche au fond du désert des scènes primitives;
Trouve, loin de Paris et loin de tes rivaux,
De nouvelles couleurs, et des sujets nouveaux;
Rends sa brûlante audace à ta verve glacée;
Sur le mont solitaire élève ta pensée;
Médite les tombeaux, et que ton souvenir
Puise dans le passé des vers pour l'avenir.
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour la muse héroïque?
Le Temps a-t-il brisé le tragique poignard?
Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?
Eh quoi! de Despréaux votre âme abâtardie
Laisse encor sommeiller la cendre refroidie!
Que les crimes hideux, que les vices pervers
Allument dans vos mains la foudre des beaux vers.
Au jour des grands exploits vos lyres sont muettes!
Le siècle des héros est celui des poëtes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,

De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairé
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues:
Sur l'océan des arts embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautoniers;
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port, les dangers du naufrage.

MILLEVOYE.

A LEGOUVÉ,

SUR L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

Oui, Legouvé, s'il veut, par des succès constans,
Désespérer l'Envie et triompher du Temps,
Il faut qu'un sage auteur reçoive sans murmure
Les utiles conseils d'une austère censure.
Eh! qui peut, s'enivrant d'un espoir trop flatteur,
Du Pinde, sans trembler, mesurer la hauteur?
D'un laurier immortel sa cime en vain se pare;
Y prétendre est commun, et le cueillir est rare.
Tel on voit, loin du but où mène un long chemin,
Pour diriger son œil et son pas incertain,
Le voyageur prudent interroger un guide;
Tel, pour régler l'essor de son esprit timide,
Le modeste écrivain, poëte ou prosateur,
Doit parmi ses rivaux se choisir un censeur.
Au jeune auteur surtout ce choix est nécessaire :
D'un salutaire avis que sans cesse il s'éclaire.
L'Orgueil, à ses flatteurs toujours prompt à s'unir,
A ses moindres essais promet un avenir :

S'il écoute l'Orgueil et ses promesses vaines,
C'est Ulysse attentif à la voix des sirènes.
Même de nos succès sachons nous défier ;
Un revers, tôt ou tard, peut nous humilier.
Pour nous en garantir, le secret infaillible
C'est que, de nos écarts, un censeur inflexible
Nous paraisse toujours présent à nos travaux.
Racine en écrivant pensait à Despréaux.
Si d'un ami sévère il n'eût pas craint l'oreille,
On ne l'eût jamais vu, de merveille en merveille,
Du sensible Euripide effaçant le renom,
A la postérité confiant un grand nom,
Aux pleurs d'Iphigénie intéresser la scène,
Et de Corneille éteint consoler Melpomène.
Prêts à subir l'arrêt que le Goût a dicté,
N'offrons rien au public sans avoir consulté.
Je sais que de nos jours, si féconds en miracles,
Se jouant des dangers, se riant des obstacles,
Et de la liberté défendant le trésor,
Achille a triomphé sans l'avis de Nestor:
Mais si l'art des combats nous offre un phénomène ;
Nul n'étonne aujourd'hui la poétique arène
Où, d'heure en heure éclos, de jeunes écrivains
Viennent autour de nous bourdonner par essaims.
Non que je veuille ici d'une main téméraire
Arrêter le génie entrant dans la carrière.
N'ai-je pas eu besoin qu'un regard caressant
Accueillît autrefois mon Apollon naissant ?

L'aiglon, impatient de planer sur la nue,
Ne peut des cieux d'abord parcourir l'étendue;
J'en conviens: mais je crains pour nos jeunes auteurs
Le dangereux encens de leurs adulateurs.
Eux-mêmes je les vois, épris de la louange,
Tout en se la prêtant, en faire un doux échange,
D'une facile main se passer l'encensoir,
Et sur le Pinde entre eux s'inviter à s'asseoir.
Aussi, rêvant la gloire en leur commune extase,
Loin de polir un vers, d'arrondir une phrase,
Ils pensent aux succès avoir assez de droits,
Et de la Renommée occuper les cent voix.
A Contat, me dit l'un, j'ai lu ma comédie,
Et j'aurai dans huit jours écrit ma tragédie.
Êtes-vous pour Virgile, ou le Tasse, ou Milton?
Me dit l'autre. Ma lyre est montée à leur ton.
Si j'en crois celui-ci, son opéra comique
Va de Grétry bientôt rajeunir la musique.
Celui-là me raconte, et bien confidemment,
Qu'hier dans un souper on l'a trouvé charmant.
Eh! tant mieux si notre âge, en grands hommes fertile,
A produit un Sophocle, un Térence, un Virgile,
Dis-je à mon tour, frappé de leurs brillans récits.
Mais voyez-vous Delille, ou Lebrun, ou Ducis?
Les voyez-vous souvent?—On ne peut vous comprendre.
A quoi bon... — Un seul mot me fera mieux entendre.
C'est qu'en lisant vos vers leur rigide amitié
Pourrait vous alléger au moins de la moitié.

Ayons plus d'un censeur, plus d'un nous est utile :
Tel juge bien le fond, qui juge mal le style;
Et tel sur chaque mot va nous inquiéter,
Qui d'un fond vicieux saura se contenter.
Les vers même et la prose ont chacun leur langage :
N'allons pas au hasard demander un suffrage ;
Un poëte en entrant dans le sacré vallon
Vainement sur des vers eût consulté Buffon.

On compose aisément, on corrige avec peine:
Souvent un long travail épuise notre veine.
Faudra-t-il sans relâche, avides de jouir,
Aux conseils les meilleurs nous presser d'obéir?
Le temps, comme on l'a dit, ne fait rien à l'affaire:
Sachons nous commander un repos nécessaire,
Et les mots qui semblaient vouloir nous éviter,
D'eux-même à notre esprit viendront se présenter.
A tort l'on penserait par de nombreux ouvrages
De la postérité conquérir les hommages :
Saint-Aulaire, cité pour un seul madrigal,
De Chaulieu plus fécond marche presque l'égal.
Gardons-nous d'imiter cet auteur mercenaire,
Redouté du lecteur non moins que du libraire,
Qui, nouveau Scudéry, moderne Pellegrin,
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,
Harcelant le papier, et tourmentant la plume,
Entasse vers sur vers, volume sur volume,
Et chez lui nous étale, en piles amassés,
De tous les magasins tous ses livres chassés.

J'ai dit que si l'on veut, franchissant la barrière,
Des lettres essayer la pénible carrière,
Il faudra s'entourer de sévères amis.
Craignons pourtant, craignons, aveuglément soumis,
De prêter une oreille aux avis trop docile:
Critiquer est aisé, juger est difficile.
Je ris lorsque je vois tant d'Aristarques nains
Qui, rendant contre nous leurs arrêts clandestins,
Usurpent de censeurs le hardi privilége,
Professeurs qui devraient retourner au collége.
Je ris également du ton plat et grossier
D'un libelliste obscur faisant son vil métier.
Legouvé, qu'à Pradon celui-ci te compare;
Je ne veux pas de toi que le dépit s'empare:
L'épigramme en ce cas, fût-elle de saison,
Se fâcher contre un sot, c'est lui donner raison.
Mais tandis qu'aux leçons dont mes vers se hérissent,
Des lecteurs satisfaits par moment applaudissent,
Despréaux, dit quelqu'un, en style plus précis
A donné de son temps de semblables avis.
Je ne le nîrai point: sans doute ce grand homme,
Rival des morts fameux et d'Athène et de Rome,
Au Parnasse attentif dictant ses dures lois,
D'un sévère censeur nous a prescrit le choix.
Mais s'il sut mieux que moi cadencer son langage
Sur lui je puis du moins avoir un avantage:
Décriant la beauté dans ses vers peu galans,
Il craignit de l'offrir comme juge aux talens.

Sexe qu'il méconnut, je te rendrai justice;
Il faut te consulter. Veux-tu le sacrifice
D'un mot qui te déplaît? Prompt à se retirer,
Que ce mot à tes yeux n'ose plus se montrer.
Les femmes ont surtout un tact sûr et rapide;
Toujours à leurs arrêts c'est le goût qui préside.
Le goût! don précieux que l'esprit peut sentir,
Et que le vers jamais n'a su bien définir.
Tu m'en offres l'image, aimable sensitive,
Lorsque te recueillant dans ta feuille craintive,
Et dérobant ton sein à mon œil abusé,
Tu fuis soudain le doigt qui sur toi s'est posé.

Heureux donc l'écrivain qui peut sur un ouvrage
Des femmes obtenir l'ingénieux suffrage!
Mais plus heureux celui, par l'amour enflammé,
Qui trouve son censeur dans un objet aimé!
Sur ce théâtre auguste où Corneille et Racine
Seront encor debout même après sa ruine,
A-t-il, en s'illustrant d'un triomphe nouveau,
Arraché sa mémoire à la nuit du tombeau?
Ah! que j'aime à le voir, plein d'une tendre ivresse,
Déposer son laurier aux pieds de sa maîtresse!
« Objet toujours plus cher à mon cœur enchanté,
» Lui dit-il, d'un succès si je me sens flatté,
» C'est qu'en le désirant je t'en faisais hommage,
» C'est que tu l'as prévu, c'est qu'il est ton ouvrage.
» Tes accens dans mon âme ont souvent retenti;
» Tout ce qu'ont dit mes vers par toi je l'ai senti.

» Si j'ai su d'une amante exprimer les alarmes,
» C'est qu'un soir dans tes yeux j'avais surpris des larmes;
» J'ai peint de son bonheur un amant enivré :
» Tel j'étais quand ton cœur à ma foi s'est livré.
» Mon succès est le tien, je te dois ma couronne;
» Pour en doubler le prix, que ta main me la donne! »
Ainsi, je m'en souviens, aux jours de mon printemps,
Jours envolés trop tôt sur les ailes du Temps,
J'eus une amie : hélas! mon inexpérience
De ses faibles essais lui faisait confidence.
Eh! que chantais-je alors? Nos craintes, nos désirs,
Nos tourmens prolongés, nos rapides plaisirs :
Son nom résonnait seul sur ma lyre fidèle;
Je ne rêvais qu'amour, c'était ne rêver qu'elle;
Content lorsqu'un baiser de sa bouche obtenu
Etait le prix d'un vers par son cœur retenu!
Je la retrouve encor dans les cercles futiles
Où nous mène au hasard l'oisiveté des villes;
Je l'aborde, lui parle, et nos cœurs sont glacés.
Cruel ressouvenir de mes plaisirs passés!
Les dieux près de l'Amour ont placé l'Espérance :
Pourquoi donc ont-ils craint d'y placer la Constance?
Pourquoi de son bonheur interrompant le cours,
Lorsqu'on aime une fois, ne pas aimer toujours?
O toi, dont l'amitié du moins me dédommage
Des momens qu'en sa course emporte le bel âge,
Cher Legouvé, certain de me persuader,
A rentrer dans les rangs tu sus me décider.

La gloire en vain de toi m'entretenait sans cess
Satisfait du repos où dormait ma paresse,
Ayant suivi de loin et Térence et Chaulieu,
Aux Muses j'avais dit un éternel adieu.
Eh! quel succès, hélas! vaut le prix qu'il nous c
N'importe, tu le veux, je reprendrai la route
Dont long-temps, sans regret, je m'étais écarté
Mais rappelle-toi bien que sur toi j'ai compté:
Jamais pour mes défauts de molle complaisance
Je veux qu'on me reprenne, et non pas qu'on m'enc
Heureux, par tes conseils en marchant affermi,
Même dans mon censeur, d'embrasser un ami!

VIGÉ

SUR LES SPECTACLES.

Oui, la France a vaincu, dans ses jeux dramatiques,
Des Grecs et des Romains les merveilles antiques.
Qu'on ne vous vante plus les sons exagérés
De leurs acteurs fameux sous un masque enterrés:
Que des siècles passés nos pédans idolâtres,
Laissant tout leur fatras, viennent à nos théâtres!
Esope et Roscius charmèrent les Romains;
Dans les farces de Plaute on leur battit des mains;
Je le crois: mais Lekain de nos jours développe
Plus d'art que Roscius, plus de talens qu'Esope;
Son nom seul au spectacle entraîne tout Paris.
La scène s'ouvre.... il entre; et les cœurs attendris
Eprouvent tour à tour ces mouvemens tragiques,
Ces palpitations, ces fureurs énergiques,
Ces transports, ces combats dont il est déchiré.
Qu'un beau vers dans sa bouche est sûr d'être admiré!
Qu'il rend avec fierté les accens du génie!
Mais Dumesnil paraît: mère d'Iphigénie,
Amante d'Hippolyte, épouse de Ninus,
Quels sons jusqu'à mon cœur tout à coup sont venus!
Qu'entends-je? n'est-ce plus une vaine chimère?
Non, non; c'est une épouse, une amante, une mère:

Elle est tout; d'un coup d'œil elle donne à la fois
De l'éloquence au geste et de l'âme à la voix :
Ses larmes ont coulé; je pleurais avec elle.
  Avec moins d'appareil une scène nouvelle
Va purger mon esprit de ses sombres humeurs.
Thalie offre en riant le miroir de nos mœurs :
Pour nous plaire elle prit les traits de Dangeville;
Du manteau de Crispin elle affubla Préville,
Et mille fois un fat sur la scène immolé
Rit des travers d'un fat imités par Molé.
  Mais tandis qu'admirant un double phénomène,
Tour à tour j'écoutais Thalie et Melpomène,
Que faisait en un coin ce rêveur triste et lourd?
J'approche; il ne voit rien : je l'appelle ; il est sourd.
On croirait qu'avec soin il recueille en lui-même
D'un spectacle si beau l'enchantement suprême,
Ou qu'en homme de sens, jugeant les beaux esprits,
Des auteurs comparés il balance le prix.
« Monsieur apparemment, lui criai-je à voix haute,
» Discute les talens de Molière et de Plaute,
» Ou d'Eschyle à Voltaire il porte son regard
» Sur les fastes du goût et les progrès de l'art? »
  Mon savant à ces mots sort de sa rêverie,
M'envisage, et se tait : « Mais, monsieur, je vous prie,
» De quelque grand objet vous étiez occupé ?
» Je crois, me répond-il, ne m'être pas trompé;
» Cette ellipse au parquet laisse par trop de marge;
» Je trouve que la salle est plus longue que large.

» --Monsieur est géomètre?--Et s'en pique.--Fort bien ;
» Mais les vers!—Serviteur: les vers ne prouvent rien.»
Ah! fuis, barbare, fuis! va parmi tes Euclides
Porter le docte ennui de tes calculs arides;
Fuis! lorsque Philomèle, aux sons doux et plaintifs,
Charme de ses regrets les déserts attentifs,
Est-ce au bœuf qui rumine à lui mugir des règles?
La rampante tortue a-t-elle dit aux aigles :
« Arrêtez; je prétends que vous vous égarez ;
» Vos élans sont trop vifs et trop peu mesurés? »
Va pâlir sur un X ou sur un logarithme ;
Mais respecte des vers l'harmonie et le rhythme,
Respecte un charme heureux que tu ne connais pas:
Fuis, te dis-je! Pour moi, loin de suivre tes pas,
Je saurai m'enivrer, sans trouble et sans obstacle,
De l'utile plaisir qu'on savoure au spectacle ;
Je me rappellerai ces accens séducteurs,
Ces gestes, ces regards des sublimes acteurs,
Ce désordre terrible et cette mélodie
De la majestueuse et noble tragédie,
Ma mémoire en est pleine: elle rend tour à tour
Les cris de la douleur, les soupirs de l'amour;
Ces sons vrais et touchans viennent par habitude
Sur mes lèvres bientôt se placer sans étude :
J'ai des Abdéritains contracté le travers ;
Et quiconque viendra, je lui dirai des vers.
« Eh quoi! toujours des vers! crie un enthousiaste.
» Ouvrez aux grands talens une lice plus vaste.

» Voulez-vous donc sans cesse écouter les refra
» Sans cesse rebattus en vers alexandrins?
» Aimez-vous ces héros dont la fureur postiche
» Attend pour se tuer la fin d'un hémistiche?
» L'héroïne, en mesure expirant à son tour,
» Garde des mêmes sons l'uniforme retour.
» Tout devient lieu commun : les soupirs et les l
» A coup sûr en chemin rencontrent les alarm
» Et dès qu'au premier vers un crime est odieu
» On sait qu'au vers suivant c'est le crime des
» Répondez : est-ce ainsi que parle la nature?
» Des Romains et des Grecs l'éternelle peintur
» Et ce héros toujours si loin du spectateur,
» Et ces tyrans toujours aussi plats que l'acteu
» Et ces fades amours des princesses dolentes,
» Et tous ces longs recueils de maximes galante
» Sur la scène livrée à de froids beaux esprits,
» Trop long-temps du génie ont remporté le pr
» Et puis les vieux amans des vieilles comédies
» Les perfides Agnès, les Martons étourdies,
» Le tuteur imbécille, et le valet rusé,
» Trop long-temps ont offert un ridicule usé.
» Tombez, murs odieux, impuissante barrière
» Qui des genres divers séparez la carrière!
» Il faut que désormais au brodequin léger
» Le cothurne imposant ne soit plus étranger;
» Il faut que l'on s'éclaire, il faut que l'on supp
» Les règles d'Aristote et le joug de la rime.

» Esclave révoltée au fond de sa prison,
» La rime, pour donner des fers à la raison,
» Appelle à son secours sa suite extravagante,
» L'épithète sans but, l'hyperbole arrogante,
» Des grands mots entassés l'appareil fastueux,
» Et de l'inversion l'embarras tortueux.
» Le goût timide et lent, dans sa marche uniforme,
» De ces abus sacrés éloignait la réforme :
» Mais, ô sublime audace! ô fameux changement!
» O d'un siècle penseur éternel monument!
» L'antique Melpomène, à la rime vouée,
» Voit la prose aujourd'hui triomphante, avouée,
» Dans des drames, brillans de son seul vermillon,
» Faire pâlir Corneille, effacer Crébillon;
» Et le faible intérêt d'Athalie ou d'Alzire
» Cède aux grands mouvemens qu'au théâtre on désire.
» Ce n'est que de nos jours que de belles horreurs,
» De vigoureux forfaits, de sublimes fureurs,
» Et des atrocités grandes et pathétiques,
» De la scène ont chassé des squelettes étiques;
» Ce n'est que de nos jours qu'on a su découvrir
» Le secret d'égayer ensemble et d'attendrir;
» D'habiller les acteurs dans des modes exactes;
» D'inventer des moyens pour remplir les entr'actes;
» De ponctuer... bien mieux que l'on ne ponctuait,
» Et d'écrire, en un mot, jusques au jeu muet.
» Voilà notre génie, et voilà notre gloire! »
Ah! vous avez, monsieur, trop d'esprit pour le croire.

Mettez dans vos discours un peu moins de chaleur,
Et de vos argumens discutons la valeur.
Le désespoir d'atteindre à l'essor des Corneilles
Fait souvent de leur art blasphémer les merveilles.
Cet art seul toutefois pouvait, par ses douceurs,
De vos drames sanglans corriger les noirceurs.
Et n'imaginez pas que mon orgueil ravale
Du langage des dieux la modeste rivale :
La prose a ses couleurs ; leur éclat éblouit ;
Mais au flambeau des vers son feu s'évanouit.
Les vers laissent dans l'âme une trace profonde ;
Sur les sons mesurés Mnémosine se fonde :
Ils vont de bouche en bouche à la postérité :
La Poésie est sœur de l'Immortalité.
Si donc vous prétendez que vos funestes drames
Evitent du public les justes épigrammes,
Pour vos maîtres montrez un peu plus de respect ;
N'éclairez leurs défauts que d'un œil circonspect ;
N'allez pas d'une main, sans scrupule égarée,
Frapper des morts fameux la statue adorée,
Ni surtout comparer à leurs tableaux exquis
De vos pâles crayons les funèbres croquis.
Et pourquoi du théâtre avez-vous la manie ?
N'est-il que cette lice où brille le génie ?
Vous pourriez aspirer au rang le plus flatteur,
Soit que dans une chaire, éloquent orateur,
Vous vinssiez faire au siècle une sainte querelle,
Bercé par la Mollesse en déclamant contre elle ;

Soit qu'amant de la Gloire, et d'un beau zèle épris,
Portant de nos Césars le manteau rouge ou gris,
Vous vendissiez vos jours aux discordes des princes;
Soit que non moins ardent au deuil de nos provinces,
Destructeur en fourrure et paisible assassin,
Vous prissiez le bonnet d'un grave médecin;
Soit que pour batailler, sans dépeupler la terre,
Au barreau seulement vous eussiez fait la guerre,
Déployant au palais, dans vos nobles fureurs,
Tout l'art d'un Cicéron fait chez des procureurs,
A votre ambition vingt carrières ouvertes
Vous offraient les lauriers dont elles sont couvertes....
Vainement je vous prêche; et, tout en m'écoutant,
Un drame occupe encor votre esprit trop constant:
Mais quoi! vous ne pouvez d'un coloris magique
Embellir les horreurs de la scène tragique!
Vous ne pouvez tirer Molière du tombeau!
Eh bien! votre partage est encore assez beau:
Donnez un but moral aux romans incroyables
Dont vous dialoguez les scènes effroyables.
Je suis juste, et souvent de mes dégoûts vainqueur,
La Chaussée a trouvé le chemin de mon cœur.
Je prête à Mélanide une oreille attentive;
Et du rire et des pleurs souffrant l'alternative,
Je pense qu'en effet, bouffons ou sérieux,
Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.
A ce prix, j'y consens, qu'une muse décente
Vous fournisse une fable heureuse, intéressante;

Que le vice par vous soit du moins combattu,
Et tenez sur la scène école de vertu...
« De vertu! sur la scène!... ah! quelle horreur impie!»
S'écrie une dévote, une douce harpie,
Qui croit que le théâtre appartient au démon,
Et que nulle vertu ne s'apprend qu'au sermon.
« Quoi, monsieur! vous voulez qu'aux regards de ma fille
» J'offre ceux d'Orosmane, où la passion brille;
» Que Zaïre en ses sens répande ce poison,
» Ce philtre dont l'Amour enivre la Raison;
» Qu'en cette âme paisible, à la vertu nourrie;
» J'allume ainsi l'instinct de la coquetterie,
» Et que j'expose enfin ses attraits ingénus
» Aux dangers que Gresset lui-même a reconnus! »
De Gresset, je le sais, la muse pénitente,
Honteuse de sa gloire, et par zèle inconstante,
Abjura le théâtre et pleura ses succès :
Il oubliait ces vers qu'on n'oublîra jamais,
Ces vers où, du bon goût révélant les oracles,
Lui-même nous a dit : *Allez à nos spectales :*
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.
Non que je veuille ici, déclamateur pervers,
Sacrifiant les mœurs à l'amour des beaux vers,
Du théâtre en tout point excuser la licence :
Plus d'une comédie alarme l'innocence;

L'hymen, saint par nos lois, par nos mœurs profané,
Aux affronts des trétaux est trop abandonné.
Melpomène, aux romans immolant trop l'histoire,
Des héros quelquefois effémine la gloire.
Le vice à l'Opéra prend d'aimables couleurs,
Et la corruption s'y cache sous des fleurs:
Mais qu'un pareil abus est facile à détruire!
Que Thalie et ses sœurs pourraient mieux nous instruire,
Si de leurs jeux brillans on avait retranché
Ce dont un bon esprit doit être effarouché!
Nos chefs-d'œuvre ont peu de ces taches légères.
Les muses, parmi nous, au cynisme étrangères,
Ont rarement de Londre imité les excès:
Tout ce qui n'est pas pur n'est pas du goût français.
Mais ce n'est point assez: des magistrats suprêmes
Au théâtre des Grecs daignaient veiller eux-mêmes;
Les arts étaient par eux guidés et soutenus.
Eh! qu'ont-ils dans Paris? L'intendant des Menus.
De la chambre du roi se disant gentilhomme,
Un fat croit remplacer les édiles de Rome;
Des coulisses un an il est le souverain.
Cependant les auteurs sont en proie à Marin (1).
Est-ce avec ce mépris et cette indifférence
Qu'on doit traiter un art dont s'honore la France?
Que dis-je? un art si noble a trouvé des jaloux.
Un affreux préjugé le détruit parmi nous.

---

(1) Censeur royal à l'époque où cette épître parut.

Sur la scène un acteur est l'écho du génie ;
Tout Paris l'applaudit ; Rome l'excommunie,
Et même après leur mort une aveugle fureur
Persécute Molière, outrage Lecouvreur.
Ah ! quand s'éteindront-ils ces préjugés funestes ?
Quand, de la barbarie extirpant tous les restes,
Pourrons-nous voir nos lois, par un essor nouveau,
De la raison publique atteindre le niveau ?
Que la France, en tous points émule de l'Attique,
Fasse un jour du théâtre un ressort politique ;
Que les arts à leur but soient enfin ramenés ;
Apollon n'aura plus de traits empoisonnés,
Et la scène, en un mot, cessant d'être avilie,
Sera digne des chants d'Esther et d'Athalie.

Mais, dit-on, des dévots le courroux ombrageux
N'a pas seul condamné le théâtre et ses jeux ;
L'éloquent Genevois, ce sage qu'on révère,
Plus que les dévots même, en ce point fut sévère :
Contre un juge pareil qui pourrait décider ?

Le poids d'un si grand nom doit peu m'intimider.
Rousseau ne voulait pas que sa patrie austère
Pût se désennuyer aux pièces de Voltaire ;
Et ses républicains, afin de s'en passer,
Devaient tirer au blanc, s'enivrer ou danser.
Chaque peuple a son goût, son spectacle et ses fêtes :
Les Romains dans le cirque aimaient à voir des bêtes ;
Londre admire ses coqs, et Madrid ses taureaux ;
Le théâtre à Paris a des jeux plus moraux.

Oui, les Athéniens ont été nos modèles;
Soyons sans honte ici leurs disciples fidèles.
Euripide et Sophocle, et Ménandre autrefois,
De cet art enchanteur ont inventé les lois.
Rome ne put aux Grecs opposer que Térence.
Nous fûmes plus heureux: nous vîmes naître en France
Et Corneille et Racine, et Molière et Regnard;
Voltaire eut après eux la palme de son art;
Et la langue du Cid, celle du Misanthrope
Sur la scène devint la langue de l'Europe.
Par-tout on en convient; un plaisir plus réglé
Ne saurait être offert au public assemblé.
Le théâtre est des mœurs l'école aimable et sûre:
C'est là que nos travers reçoivent leur censure;
C'est là que des héros revivent les grands cœurs;
C'est là que l'on se plaît à répandre des pleurs,
Doux tribut qu'on accorde à l'humanité sainte.
O temple des beaux arts! ô respectable enceinte,
Où tous les citoyens, dans un noble loisir,
Vont trouver la morale en cherchant le plaisir!
Tu peux des préjugés affronter l'anathême;
D'un misanthrope amer tu démens le systême;
Dans ton sein la raison, si rebutante ailleurs,
Divertit les humains pour les rendre meilleurs.
Le cœur, par des sermons difficile à conduire,
Est aisément gagné quand on sait le séduire.
Plaire pour corriger est un art innocent:
Quels prodiges sont nés de ce charme puissant!

Montesquieu nous l'atteste, et son exemple illustre
Au pouvoir de Thalie ajoute un nouveau lustre.
Il était jeune encore quand *Esope à la Cour*
Fit briller à ses yeux l'honneur dans son vrai jour.
Il aima la vertu, qu'il voyait applaudie.
Son sort fut décidé par une comédie (1);
Et cet art, que Rousseau du monde aurait exclus,
Valut peut-être au monde un grand homme de plus.
Mais que fais-je? est-ce à moi de réfuter un sage?
J'oubliais que ce soir le *Devin du Village*
D'une fête brillante appelle le concours:
Legros doit y chanter; voilà l'heure, j'y cours.

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

---

(1) Montesquieu nous apprend, dans ses Réflexions posthumes, que la première idée de vivre en honnête homme lui fut fortement inspirée par le plaisir qu'il eut à voir représenter la pièce d'ESOPE A LA COUR (comédie de Boursault, qu'on donne aujourd'hui rarement, et que cette anecdote devrait faire revivre).

ÉPITRES
MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

AU PEUPLE.

Toi qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse ;
Toi qui, né sans aïeux et vivant sans mollesse,
Portes seul dans l'état le fardeau de la loi,
Et sers par tes travaux ta patrie et ton roi,
D'utiles citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage,
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris :
D'autres flattent les grands ; c'est à toi que j'écris.
  A l'aspect de ces grands, dont l'éclat m'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la Fortune,
Accuser ta misère, envier leur splendeur :
Apprends à t'estimer, et connais ta grandeur.
  C'est toi qui, des états soutenant la puissance,
Répands sur ces grands corps la gloire et l'abondance
En tous lieux, en tout temps, soit qu'un monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux ;
Soit que le citoyen, libre et digne de l'être,
Vive soumis aux lois, sans esclave et sans maître ;

Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égau
Tes bras, tes mouvemens, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout les germes de la vie,
Par tes travaux actifs animent l'univers.
Cent rois aux nations n'ont donné que des fers.
Le conquérant détruit; tu conserves le monde;
Il ravage la terre, et tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissans végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil : oserait-on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour ta gloire
Ta bêche et ta charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clés d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronn
Monumens des grandeurs, semés autour des trône
De ces champs fortunés que ta main rend fertile
Pour t'admirer encor je passe dans les villes :
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là dans tout son éclat brille le genre humain;
Là tous les arts unis, et ceux que nos misères
A l'humaine faiblesse ont rendus nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer les besoins des plaisirs,
Aux règles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
C'est art est le premier; il nourrit les mortels:
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

Ces arts sont ton ouvrage, et, reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
Dompté sous tes marteaux le fer devient docile;
Tu façonnes le bois, et tu pétris l'argile;
Par tes savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soie et l'or sont tissus en habits;
La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
Brille aux besoins publics noblement consacrée;
Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
Pour les palais des rois ou les temples des dieux.
Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie;
Le monde entier jouit de ta noble industrie:
Par les nœuds du commerce embrassant l'univers,
Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers:
Si les princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre;
Tes corps sont les remparts des états désolés;
C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.
Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
Dort, inutile au monde, au sein de la mollesse!
D'un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes;
En vain les préjugés ont osé l'avilir:
Peuple, pour ton pays tu sais vivre et mourir.
Il est, il est encore un plus rare avantage,
La tranquille innocence est ton heureux partage:

Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors, et le peuple a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature:
Les noms de fils, d'époux seraient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croirait s'humilier.
C'est vous qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
Ingrats ! et la nature a toujours sa noblesse.
Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré,
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.
Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre est né sensible, il s'attendrit sur eux;
Il soulage leurs maux, il ressent leurs alarmes;
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.
Il n'a point cette grâce et les dehors flatteurs,
Des marquis de nos jours avantages trompeurs,
Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage;
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu:
Ce masque est la décence, et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces courtisans polis, que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité:
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.
Oh ! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature !

Sous des dehors grossiers son cœur est généreux :
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.
Que de coupables mains, s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes!
Peuple, tu ne sais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre, et changer les états:
En des complots fameux, instrument et victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui poussa tes vaisseaux
Dans la nuit de l'orage, égarés sur les eaux.
Les tigres, les lions, ardens à se détruire,
Pour régner dans les bois, désolent leur empire.
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.
Je te rends grâce, ô ciel dont la bonté propice
M'écarte de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point en naissant reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage;
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux; j'ai la grandeur de l'âme.
Croit-on que le bonheur habite le palais,
Soit traîné dans un char, ou porté sous les dais?
Ces biens, ces dignités et ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.

Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans;
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse:
C'est la main du Plaisir qui creuse leur tombeau;
Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit, le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble et les fatigue.
Pour eux l'Ambition a des feux dévorans;
La Haine a des poignards, l'Envie a des serpens:
Sous l'or et sous la pourpre ils sont chargés d'entraves;
On les adore en dieux; ils souffrent en esclaves.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur;
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas! sans la santé que m'importe un royaume?
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume.
Tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
S'aiguise par la peine, et vit par le désir:
Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le ciel, et charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure:
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature!

Qui vécut sans remords doit mourir sans tourment :
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible ;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits ;
Tout périt, les héros, les ministres, les rois ;
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges.
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre ou traîné le rateau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême ;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.
Peuple ; d'un œil serein envisage ton sort ;
N'accuse point la vie, et méprise la mort :
La vie est un éclair, la mort est un asile :
Ton sort est d'être heureux, ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas ; la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

THOMAS, *de l'Académie Française.*

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître (1),
Lieux où le jour pour moi commença de paraître,
Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau!
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques,
Arbres témoins vivans de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie!
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!

(1) Cette épître a été commencée auprès du Pont-Saint-Esprit en Languedoc, patrie de l'auteur. François-Joachim-Pierre de Bernis, naquit dans les Cévennes en 1715, et mourut à Rome le 1.er novembre 1794. Il fut ambassadeur, ministre, cardinal et membre de l'Académie Française.

Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et, ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés;
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées,
Tandis que vers le nord des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre, et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus, et mon âme attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix!
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venaient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asiles des vertus,
Où sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oubliaient la cour, et bravaient son tumulte!
Chaque objet frappe, éveille et satisfait mes sens:
Je reconnais les dieux aux plaisirs que je sens!
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire;
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire;
Et l'on ne voit qu'ici dans tout son appareil,
Lever, luire, monter et tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance!
Quels lieux sont préférés aux lieux de sa naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre et l'azur,

Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne et les présens de Flore.
Un Lapon vanterait les glaces, les frimas
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats :
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grâce et sans beauté
Virgile abandonnait les fêtes de Capone
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue;
Et les rois indigens d'Ithaque et de Scyros
Préféraient leurs rochers aux marbres de Paros.
En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre, et le péril des mers;
Des plus heureux climats, des bords les plus barbar
Rappelés sourdement par la voix de nos lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés
Qu'au fond du Potosi les dieux avaient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiqu
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre et les eau
Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même
Utile à l'univers quand il n'est point extrême,
Cet amour, trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré

Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos aïeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui, trop resserré dans la sphère où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds:
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure:
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chère à vos appas:
Aimerait-on autrui si l'on ne s'aimait pas?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble et ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au dieu du plaisir bien plus qu'à la beauté.
L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle et l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui, trop long-temps captif, s'irrite et nous consume!
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.

Ainsi vit-on jadis dans Rome et dans Athènes
Le peuple heureux et libre, ou courbé sous les chaînes
Selon que l'amour-propre, obéissant aux lois,
De la patrie en pleurs reconnaissait la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous;
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières,
Ces remparts tortueux, et ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères!
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers,
Et gémir sur les bords de nos tombeaux ouverts!

O mœurs du siècle d'or! ô chimères aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connaîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?

Le cardinal DE BERNIS.

A M. LAURENT,

A L'OCCASION D'UN BRAS ARTIFICIEL QU'IL FIT POUR UN SOLDAT INVALIDE.

Archimède nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature, imite ses ressorts;
Qui sers l'humanité, ton maître et ta patrie;
Ma muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres, sans moi, souilleront leur encens:
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talens.
Les talens, de nos biens sont la source féconde:
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asile des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant, dont nos mœurs sont l'image?
Oui, j'aime à voir Pigal, par sa savante main,
Donner des sens au marbre et la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées,
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
Voltaire, tour à tour sublime et gracieux,
Peut chanter les héros, les belles ou les dieux.

Je souris à Lani, qui, bergère ou déesse,
Fait briller dans ses pas la grâce ou la nobles
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs
Peins les plaisirs des cieux, ou l'horreur des
Mais serai-je insensible à ces talens utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquil
Qui pour nous, en tous lieux, multipliant leu
Consacrent leur génie à servir nos besoins?
Non, ces arts bienfaiteurs sont respectés de
Et moins ils sont brillans, plus on leur doit d'h

Sans doute ils te sont dus, mortel industri
Oui, tu gagnes mon cœur en étonnant mes y
Cet art qui, suppléant la force par l'adresse
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse,
Asservit à ses lois et l'espace et le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde et les ven
Cet art a signalé l'aurore de ta vie;
Ton âme l'embrassa par l'instinct du génie.
Déjà tes faibles mains, que lassait le repos,
Préludaient, en jouant, à tes hardis travaux
Un astre impérieux nous fait ce que nous so
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands h
Tel Buffon, dans le sein d'un germe à pein
Déjà distingue un tronc, des fruits et des ra

Quels prodiges depuis ont rempli ta carri
Je te suis dans les champs de la Flandre guer
Tristes champs! où Cérès voit naître ses moi
Du sang dont le dieu Mars engraisse les sill

Là ton art, sur l'Escaut, pour défendre nos villes (1),
Posait des murs de fer et des remparts mobiles,
Lançait sur l'ennemi des torrens déchaînés (2),
Ou portait nos soldats sur les flots étonnés (3).
Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles (4).
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles.
C'est par eux qu'un Dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, et nous vend ses trésors.
C'est ainsi que ses mains, avares et fécondes,
Ont caché sous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir et vivre les états,
Et le bronze et l'airain tonnans dans les combats;
L'acier qui fait tomber les sapins et les chênes,
Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,
Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.
L'Amérique long-temps, de ce métal utile,
Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.
Tu parais, l'onde fuit, la terre ouvre son sein,
Et ne rend ses tributs qu'à ta puissante main.
Heureux qui sait briller par d'utiles prodiges !
D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,

---

(1) Machines de poterne.
(2) Ecluses.
(3) Ponts portatifs.
(4) Dessèchemens des mines.

Osent prostituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos besoins ont destiné les dieux.
Pour leurs concitoyens que produit leur adresse ?
Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.
Oui, dans eux le génie est un enfant badin ;
Mais dans toi c'est un dieu propice au genre humain.

Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes ;
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel ! heureux dans ton malheur,
Par ses rares talens, plus encor par son cœur !
Je crois voir le moment où, des traits de la foudre,
Tes bras aux champs de Mars furent réduits en poudre.
Je crois te voir encor meurtri, défiguré,
Traînant le reste affreux de ton corps déchiré ;
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie :
La Pitié, qui lui parle, enflamme son génie.
O prodige ! ton bras reparaît sous sa main :
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse,
Il s'étend et se plie, il s'élève et s'abaisse.
Tes doigts tracent déjà le nom que tu chéris :
La nature est vaincue, et l'art même est surpris.

Que ne peut point de l'art l'activité féconde ?
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le roi,
Mortel ; sans le travail, rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête, et non pas de naissance ;

tu n'es distingué parmi les animaux
ie par ton noble orgueil, ton génie et tes maux.
ɔis l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
iit trembler les forêts dans sa course pesante.
ès de ce mont vivant que sont tes faibles bras ?
iis sa force n'est rien : il ne la connaît pas.
ı peux bien plus que lui; connaissant ta faiblesse,
ı sens ton indigence ; et voilà ta richesse.
jà l'art t'a soumis l'air, la terre et les mers;
jà je vois éclore un nouvel univers.
s jours sont plus sereins; tes champs sont plus fertiles;
n corps devient moins faible, et tes sens plus agiles.
verre aide ta vue ; il découvre à tes yeux (1)
s mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux.
'aide du levier, du poids et de la roue,
s plus pesans fardeaux ton adresse se joue ;
s forêts, à ta voix, descendent sur les eaux;
s rivages creusés embrassent tes vaisseaux (2);
ciel règle leur cours, écrit sur ses étoiles.
fougueux Aquilon est captif dans leurs voiles.
st par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
joins deux continens l'un par l'autre agrandis.
, pour unir deux mers, tu perças des montagnes (3),
:usas des souterrains, inondas des campagnes.

---

(1) Microscope, télescope.
(2) Les ports.
(3) Canal du Languedoc.

Plus loin, de l'Océan tu reculas les eaux (1) :
Un empire s'élève où mugissaient des flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles ;
Sur l'abîme des mers tu suspendis des villes (2).
Les monumens du Nil, vainqueur du Temps jaloux (3),
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
Oui, telle est ta faiblesse et ton pouvoir suprême ;
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.
Autour de nous enfin promenons nos regards.
Là, je vois de plus près et j'admire les arts ;
Le Cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent.
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts ;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte ;
Par les eaux (4) ou les vents (5), au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
Ici l'or en habit se file avec la soie (6) :
En des tableaux tissus la laine se déploie (7).

---

(1) Les Hollandais.
(2) Venise.
(3) Pyramides d'Egypte.
(4) Moulins à eau.
(5) Moulins à vent.
(6) Travail de l'or-trait.
(7) Tapisserie des Gobelins.

Là, le sable, dissous par les feux dévorans (1),
Pour les palais des rois brille en murs transparens.
Sur un papier muet la parole est tracée (2);
Par un mobile airain on grave la pensée (3);
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le Temps a pris un corps, et marche sous mes yeux (4).
O prodige de l'art! sous une main hardie,
Le cuivre des ciseaux reçoit l'âme et la vie (5).
L'automate, animant l'ivoire harmonieux (6),
Forme sous des doigts morts des sons mélodieux.
Vois ces doubles canaux, où les eaux rassemblées,
Pour jaillir en torrens, à grand bruit sont foulées.
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans les palais brûlans,
Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faîte (7);
L'onde combat la flamme, et sa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor ces utiles canaux
Dans d'arides déserts ont transporté des eaux.
Privé de ce secours, le superbe Versailles
Etalait vainement l'orgueil de ses murailles :

(1) Glaces.
(2) Ecriture.
(3) Imprimerie.
(4) Horlogerie.
(5) La gravure.
(6) Les figures de Vaucanson.
(7) Les pompes pour les incendies.

Mais que ne peut un roi! Près du riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli,
S'élève une machine où cent tubes ensemble
Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble
Elevés lentement sur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans les vallons,
Raniment la verdure, ou baignent les naïades;
Jaillissent dans les airs, ou tombent en cascades.
Puisse un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir dans sa grandeur plus de simplicité!
Puisse une main avare, avec magnificence,
Réparer, ou créer cette machine immense;
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
Rendre le jeu plus sûr et plus impétueux,
Sans nuire à leur effet borner leur étendue,
Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue!
Mortels, de la Nature industrieux rivaux,
Dans leur majesté simple imitez ses travaux.
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide effort jusqu'aux cieux je m'élance.
Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps dont l'amas compose l'univers.
Autour du dieu des ans, tranquille dans sa sphère,
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière.
Notre globe, qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, et roule autour de soi.
La mer, aux temps marqués, et s'élève et s'abaisse;
La lune croît, décroît, fuit et revient sans cesse:

Autour de leurs soleils que de mondes flottans!
Un seul ressort produit tous ces grands mouvemens.
De la simplicité quel sublime modèle!
Sans elle rien n'est beau ; tout s'embellit par elle.
Laurent, oui, tu connus cette admirable loi :
Tes ouvrages sont grands et simples comme toi.
Achève ; et, déployant ta force tout entière,
De l'art qui t'illustra recule la barrière :
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts ;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords,
Où de tous les plaisirs le Français idolâtre,
Aux talens qu'il honore offre un vaste théâtre ;
D'un bout du monde à l'autre assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant il va te reconnaître.!
Paris s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paraître ;
Et ses murs, si féconds en pompeux monumens,
Attendent de tes mains de nouveaux ornemens.
Là, tandis que, vengeant l'honneur de la patrie,
Le louvre reprendra sa majesté flétrie ;
Tandis que d'un monarque adoré des Français
Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
La Seine, s'élevant de ses grottes profondes,
A ta loi souveraine asservira ses ondes ;
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.
Artiste ingénieux et citoyen fidèle,
Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zèle :

En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival, et surtout l'ennemi des Français,
En vain ce roi fameux par les arts et la guerre,
Qui tour à tour instruit et ravage la terre (1),
Espéraient à prix d'or acheter ton secours;
Tu dois à ton pays ton génie et tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie,
Qui vend à l'étranger son avare industrie!
Et vous, qui des talens voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, et connaissez leur prix.
Eugène, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état, qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor;
Osez les conquérir par d'utiles largesses;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses:
Ils laissent à Plutus le faste et les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille? Un asile et des fleurs.
Ah! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur; aux talens lui seul donne la vie.
Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consolait en roi;
Louis de ses regards récompensait leurs veilles;
Un coup d'œil de Louis enfantait les Corneilles.
Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton destin.

(1) Frédéric, roi de Prusse.

Trop souvent le hasard dispense ce beau titre :
Hélas! si la vertu des rangs était l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
De dernier des humains deviendrait le premier.
Tes talens du hasard ont réparé l'outrage ;
Ton nom n'est dû qu'à toi: ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins:
Ces monumens fameux qu'ont élevés tes mains,
Ces chefs-d'œuvre brillans, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie,
Voilà de ta grandeur les titres glorieux :
Là ta noblesse éclate, et frappe tous les yeux.
Que font de plus ces grands dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence ?
Que laissent, en mourant, à leur postérité
Ces mortels corrompus par la prospérité ?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfans, plus heureux, hériteront de toi
L'exemple des talens, le zèle pour leur roi,
L'amour du bien public, qui t'anime et t'enflamme,
La noblesse du nom et la grandeur de l'âme.

J. DILLE.

A MONSIEUR
DUHAMEL DE DENAINVILLIERS.

Solitaire vallon, où, parmi les roseaux,
L'Essone lentement laisse couler ses eaux,
Enfin je te revois ; et tes rives fleuries
Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries !
Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux désirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible au charme du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
L'Anglais, le seul Anglais, instruit dans l'art de vivre,
Pense et raisonne encore au moment qu'il s'enivre :
Le coude sur la table, appuyé gravement,
L'esprit préoccupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe en silence vidée,
Et, plein de ses vapeurs, il creuse son idée.

Mais nous, peuple frivole, et qui, dans nos plaisirs,
Sommes plus emportés avec moins de désirs;
Qui, le cœur toujours vide et la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur sans l'économiser;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sophas les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens!
Lorsqu'enfin, terminant de si douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles:
Mais d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi?... Non.
J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide;
A travers son éclat j'en ai connu le vide;
Et de Rome échappé je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur:
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphir agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce,
Pousser encore des jets pleins de sève et de force.

Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards :
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le Zéphir,
L'insecte tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux;
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.
Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain vers l'horizon le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre, et déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire;
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, et lentement s'avance.
La nature frémit dans un muet effroi :
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout à coup il murmure : un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre :
La terre au loin mugit sous ses coups répétés,
Et l'éclair étincelle à traits précipités.
Les cieux grondent, les vents sifflent : l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste,

Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent avec fracas cent torrens écumeux.
Les oiseaux, que par-tout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,
A travers les guérets regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble en voyant la tempête
Comme un vautour affreux s'élancer sur ma tête,
Je monte la colline... un abri m'est offert;
C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert.
Duhamel, c'est le tien. Je suis tes avenues:
Ebranlés par le poids de leurs têtes chenues,
Tes ormes sous le choc de deux vents opposés,
Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.
A ce désordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
On dirait que les cieux s'écroulent sur la terre.
Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur:
Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.
J'arrive: un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée;
De ta porte à son aise on peut franchir le seuil.
Cerbère caressant et de facile accueil,
Ton chien, sans m'obliger d'attendre une réponse,
Court au-devant de moi, bondit, jappe et m'annonce.
Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins, par-tout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.

Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé:
Là de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide :
Ici, par la liqueur un tube coloré,
De la température indique le degré :
Là, du haut de tes toits incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre:
Plus loin, la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau :
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle ;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le Temps d'un pas égal et sûr.

C'est là que les saisons, les mois et les années
S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
Eh! quelle heure du jour pourrais-tu regretter?
Par autant de bienfaits on te les voir compter!
L'ami de tes vassaux, et leur juge, et leur père,
De leur humble cabane écartant la misère,
Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
Le Temps fuit; de son vol le passage s'efface;
Tes monumens divers en ont fixé la trace:
L'employer comme toi c'est savoir l'arrêter.
Tu sais que ce tilleul que tu viens de planter
(Ne dût-il rien souffrir des vents et des orages)
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.

Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés,
Attendirent le jour où tu verrais leur germe
Sortir développé du sol qui les renferme :
Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès,
En lustres élevés, décorer tes bosquets ;
Mais le Temps quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
Eh! combien, dont l'ombrage entourait les tombeaux,
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
De nos tristes destins tel est l'ordre suprême ;
Tout périt ici bas, tout... le tombeau lui-même.
Mais le sage, qui pense et calcule le temps,
En sait mettre à profit les rapides instans.
Tandis que les humains, jouets de la Folie,
Laissent évanouir le rêve de la vie,
Le philosophe actif, sans être dissipé,
Utile à son semblable et de l'homme occupé,
Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
Réalise le songe, et sent son existence.
Il a tout observé, tout pesé, tout connu ;
Le terme arrive, il meurt ; mais lui seul a vécu :
Que dis-je ? il ne meurt point, il survit à lui-même ;
Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.
C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
S'imagineront voir ton ombre consolée

Errer dans ces bosquets, sous ces arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
Déjà n'entends-tu pas au sein de tes domaines
Ce peuple qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever (1),
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever?
Là sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ses valets et lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes soins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux besoins.
Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse!
Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'oppresse,
En s'occupant pour toi trouve en toi des secours,
Et d'un pain légitime alimente ses jours.
Ici son bras nerveux ébranle et déracine
Des rocs qu'il fait rouler du haut de la colline:
Là, plus industrieux, sous les coups du marteau,
Il dégrossit le bloc qu'il finit au ciseau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,
Il creuse ici le sol à d'égales distances,
Et dans cette avenue, au retour du bélier,
Tu lui feras planter l'orme et le peuplier:
Lorsqu'enfin vers le soir sa tâche est terminée,
Revenant à pas lents, chargé de sa coignée,

---

(1) M. Denainvilliers a fait rebâtir toutes ses fermes et une partie de son village. Les habitans y sont logés avec la plus grande aisance.

Harassé de travail, noirci des feux du jour,
Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
De ta main bienfaisante il reçoit son salaire :
Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
Offrir, d'un air content, à sa chère moitié
Un pain qui lui manquait, qu'il doit à ta pitié.
Sage Denainvilliers, jouis long-temps encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux grands des flatteurs et de vils protégés;
Où le riche, écrasant la timide indigence,
Au poids de ses trésors pèse son importance,
J'ai connu des mortels (et j'en rougis pour eux)
Dont l'âme se fermait aux cris des malheureux;
Qui, détournant la vue à l'aspect de leurs larmes,
De la douce pitié méconnaissaient les charmes.
Mais, va, je n'ai point vu ces mortels froids et durs,
Dans leur triste bonheur, goûter des plaisirs purs.
Au milieu de l'éclat de leur cour turbulente
Je n'ai point entendu de voix reconnaissante,
Par le cri de l'amour, publier leurs bienfaits :
On les flatte souvent, sans les bénir jamais.
Je les ai vus, trompés par leurs propres systêmes,
Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes :
Blasés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien en jouissant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus sage,
Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage :

Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne... elle achète un plaisir pour le cœur!
Plaignons l'être isolé qui dans lui se renferme!
  Quand tu vois, Duhamel, sous l'orme de ta ferme
La joie un jour de fête assembler le hameau;
Lorsque la cornemuse et son aigre pipeau
Font danser ton fermier, qui lourdement sautille,
Et mène en rond l'essaim de sa jeune famille;
Quand Lise, simple encor, mais fine en son minois,
Sourit à son amant qui lui serre les doigts;
Quand cette troupe aisée et proprement vêtue,
La gaîté sur le front, s'amuse et s'évertue,
Un contentement pur t'intéresse à ses jeux:
La volupté du sage est de voir des heureux.
  Ecoute: de tes murs aux remparts de la ville
La tempête a rendu le retour difficile;
Donne-moi ton souper; quelques fruits, du lait frais;
Rien de plus; l'amitié n'exige point d'apprêts;
Et si le ciel est pur, quand l'aube matinale
Annoncera demain l'amante de Céphale,
Nous irons dans tes champs, au sortir du sommeil,
Admirer la nature, épier son reveil.
Nous verrons dans ta cour le coq fier et superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
Appeler aigrement son sérail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi,
Et, d'un bec amoureux, distribuer entre elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.

Nous entendrons encor, sur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les soupirs de l'amour;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre sur tes guérets par le besoin pressée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aile rapide effleurer les sillons.
Sortis de ta demeure, et, traversant la plaine,
Nous irons de Segrai (1) visiter la fontaine;
Segrai, vallon charmant dans sa rusticité,
Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose;
Segrai, dont le breuvage, et salutaire et frais,
Fait circuler un sang devenu trop épais;
Qui divise à la fois nos humeurs engourdies,
Et de la fièvre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frère, occupé dans nos ports (2),
De l'une et l'autre mer parcourant les deux bords,
Ira de nos vaisseaux déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Assujettir la quille, en affermir les bras,
Etayer des haubans et la vergue et les mâts,

---

(1) Fontaine minérale fort accréditée dans l'Orléanais, et qui a des propriétés à-peu-près semblables à celles des eaux de Passy.

(2) M. Duhamel de Monceau, inspecteur de la marine et des chantiers de construction. Il a donné un Traité sur les Cordages, dont l'économie et le moindre poids facilitent la manœuvre.

Donner à la manœuvre un jeu facile et libre,
Balancer tous les poids dans un juste équilibre,
Et, par un art enfin maître des élémens,
Enchaîner le caprice et la fureur des vents;
Là, dis-je, loin du bruit des mers et des orages,
Préférant une rive à de vastes rivages,
Sur les bords d'un ruisseau paisiblement couché,
Tu pourras m'expliquer par quel détour caché
Du vallon de Segrai la nymphe solitaire
Verse dans un bassin son onde salutaire:
Ton esprit fixera mes esprits incertains.
Je saurai si la terre en ses noirs souterrains
Contient le réservoir de ces eaux inconnues;
Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues,
Par l'éponge des monts goutte à goutte filtré,
Reparaît à nos yeux, et sort plus épuré.
Mais déjà je crois voir le long de la chaussée
Courir vers la fontaine une foule empressée.
Dans la simple parure et l'habit du matin
Vois Cloé, vois Rosine, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un rustique échanson, dont l'œil les considère,
Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas,
Et, d'un air qu'il croit fin, sourit à leurs appas.
La nymphe de l'Essone, en les voyant si belles,
De honte en ses roseaux se cache devant elles.
Eglé les suit à peine; Eglé n'a plus d'attraits;
Une sombre pâleur décolore ses traits.

On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ses jours la brûle et la dévore.
Ainsi sous le midi, dans l'ardeur de l'été,
La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté;
Mais des Zéphirs du soir l'haleine caressante
Relève et raffermit sa tige languissante.
Le destin d'une belle est celui d'une fleur:
Eglé, comme la rose, a perdu sa fraîcheur;
Et je crois que Lisis, que tu vois sur ses traces,
Serait l'heureux Zéphir qui lui rendrait ses grâces.
Cependant le soleil, monté sur l'horizon,
Nous lance un feu plus vif, et luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage;
Segrai n'a point encor d'ombre ni de bocage;
Mais par tes soins un jour au pied de ces coteaux
L'érable et le tilleul étendront leurs rameaux.
Puissé-je dans ces temps conduire ta vieillesse
Vers ce riant asile orné par ta sagesse!
La campagne à mes yeux eut toujours des attraits:
Un charme plus puissant que de vains intérêts,
Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle:
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelque laurier que ma main peut cueillir;
Si d'un faible talent je puis m'enorgueillir;
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa dans mes vers au défaut du génie;
Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,

Aux bois, aux prés, aux champs je dois ces avantages.
C'est là que j'esquissai mes premières images,
Et que, par les objets ému profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
J'observai la nature, et fus son interprète;
De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
Souvent lorsque la nuit déployait dans les airs
Ce voile parsemé de tant d'astres divers;
Quelquefois quand l'Aurore, étincelante et pure,
Des roses du matin colorait la nature;
Ou lorsque le Soleil, plus radieux encor,
Roulait son char de feu sur des nuages d'or,
Parmi ces jets brillans et ces nuages sombres
Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
Souvent du rossignol j'écoutai les chansons;
Il instruisit ma muse attentive à ses sons:
J'appris à soupirer ces notes languissantes,
De la plainte amoureuse expressions touchantes.
Je formai ces accords, plus vivement frappés,
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés;
Et, par ces tons divers, mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau, qui, paisible en son cours,
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.
Chez nos cultivateurs transporté, quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,

Dans les détails touchans de leur cabane obscure,
J'allais étudier les mœurs de la nature:
C'est là que par mon cœur mon esprit éclairé
Eut des sentimens vrais, qu'il peignit à son gré;
C'est là que, près d'un fils, une mère attentive
Calmait dans le berceau son enfance plaintive;
Et tandis qu'à cet autre, endormi sur son sein,
Sa bouche souriait de l'air le plus serein,
Un autre, un autre encor, qui jouait autour d'elle,
Occupait tendrement son âme maternelle;
Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
Des baisers dont l'époux récompensait ses soins.
O cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
Malheureux qui te fuit et n'ose te connaître!
Ah! puissé-je bientôt, libre et débarrassé,
Rejetant le fardeau dont je suis oppressé,
Habiter un asile où l'âme se consulte!
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte:
Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui?
Le mérite oublié, le talent sans appui;
L'aimable poésie, à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée;
Une froide analyse à la place du goût,
La raison qui dessèche et décompose tout;
Des écrivains du jour le style énigmatique;
Du contraste des mots le choc antithétique;
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur;
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur;

La gloire des beaux arts ou souillée ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.
  Il vaut mieux, Duhamel, assis à tes côtés,
De la simple nature admirer les beautés.
Oui, oui, je reverrai ta douce solitude;
J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir avec toi du fruit de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux,
Et, fuyant loin des dieux du globe sublunaire,
Rechercher, consoler cet utile vulgaire,
Qui, pour un prix modique avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu.
Ta longue expérience instruira ma jeunesse :
Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse;
Et mon esprit, charmé de tes propos divers,
Finira l'entretien en te lisant ces vers,
Ces vers où je n'ai point, adulateur servile,
Divinisé d'un grand le colosse imbécille;
Mais où, fuyant la gêne et le ton de l'ennui,
J'ai su louer un sage en causant avec lui.

COLARDEAU.

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
Vous qui, sous ce foyer antique,
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse asiatique
Des alcoves et des lambris :
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou fous :
Que mes ouvrages solitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'espérais que l'affreux Borée
Respecterait nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du dieu qui prévient les chaleurs
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums et ses couleurs ;
Mais les nymphes et leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes,
Souffle de nouveau ses glaçons,

Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude:
Rentrons, et qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous, mes Pénates; vous, mes dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux!
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares,
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence;
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprit pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main, sans espoir, vous encense;

Mes yeux, sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnais tous les travers
De ce rien qu'on nomme *science.*
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre faible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence
M'offre ici des plaisirs divers!
Mes dieux sont les rois que je sers;
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi, qui, dans le sein des mers,
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette faible négligence
Dont tu sais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas;
Sa main, aussi libre que sûre,
Néglige les lois du compas;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblême,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver, dans la pudeur même,

Une piquante nudité,
Et joindre, à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?
 Inspirez-moi, divins Pénates;
Vous-mêmes, guidez nos travaux;
Versez sur ces rimes ingrates
Uu feu vainqueur de mes rivaux,
Et que mes chants toujours nouveaux,
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs;
Que toujours ma muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des Zéphirs,
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours.
Pour remplir ce qu'un dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours.
Soutiens-moi ; prête-moi tes ailes :
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'astre qui parcourt les cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux !

Je lis, j'admire tes ouvrages:
L'esprit de l'Etre créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force et sa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes suffrages,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez, dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs et froids panégyriques.
Sous les yeux de la Vérité,
J'adresse au prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime et l'équité.
Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers français
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie et la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre et la clarté,
Et, par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse, avec rapidité,

S'élèvant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.
Que la Renommée et l'Histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la Gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et, sous les yeux de la Victoire,
Ébranle leur trône incertain.
Tels sont les accens de sa lyre:
Mais quel feu! quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus et le Satyre,
Dans un vin pétillant et frais,
Trempent la pointe de ses traits!
En vain de sa gloire ennemie
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie,
N'est plus cette muse chérie
De Duffé, la Fare et Chaulieu.
Malgré les arrêts de l'Envie,
S'il revenait dans sa patrie,
Il en serait encor le dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:
Les Grâces, qui font leur partage,
Les sauvent des rides du Temps.
Moins la rose compte d'instans,

Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire!
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquaient tes premiers écrits,
Quand ta plume, vive et légère,
Peignait la Joie enfant des Ris,
Le vin saillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythère?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrais la violence
De seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris:
Alors la sublime Eloquence
Te pénétrait de ses chaleurs;
Les Grâces et la Véhémence
Se mariaient dans tes couleurs;
Et, par une heureuse inconstance,
De ton esprit, en abondance,
Sortaient des foudres et des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée,
Qui se répandait sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment;
L'ombre descend, le jour s'efface;
Le char du Soleil, qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'Heure impatiente le suit,
Vole, le presse, et dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence et le concours
Des dieux, enfans de Cythérée,
Les Plaisirs, exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les Amours!
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet asile favorable,
Endorme les Soucis rongeurs!
Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes dieux tutélaires!
Déjà Morphée, au teint vermeil,
Abaisse ses ailes légères,
D'où la mollesse et le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.

Puissé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir, dans tout son appareil,
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du Soleil!
  Vous, dont la main m'est toujours chère ;
Vous, mes amis dès le berceau ;
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venait m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau...
Mes dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire :
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidèle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

Le Cardinal de BERNIS.

AU MARQUIS DE LA FARE.

O toi qui de mon âme es la chère moitié,
Toi qui joins la délicatesse
Des sentimens d'une maîtresse,
A la solidité d'une sûre amitié;
La Fare, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds;
Et, malgré nos cris et nos vœux,
Bientôt nous essuîrons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur et difficile
Qui me va conduire là bas
Rejoindre Catulle et Virgile.

Là, sous des berceaux toujours verts,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers,
Et de ton aimable génie;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La muse qu'ils avaient laissée,
Et comme elle sut sagement,
Par la Paresse autorisée,

Préférer avec agrément,
Au tour brillant de la pensée,
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle, encor maintenant,
En est jaloux dans l'Elysée.

Mais, avant que de mon flambeau
La lumière me soit ravie,
Je veux te crayonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puisse à ce fidèle portrait
La tendre Amitié reconnaître,
Dans un homme fort imparfait,
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être!

Avec quelques vertus j'eus maint et maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire,
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessaient devant moi la raison,
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités et le nom.
Ainsi je pardonne à l'Envie
De s'élever contre un mortel
Qui dans le monde eut la manie
De ne respecter, de sa vie,
Que le mérite personnel.

Quels maux ne m'a point fait cette sage Folie,
Qui mériterait un autel!
Pour réparer ses torts, la prudente nature
En moi, par bonheur, avait mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite, avec usure,
Me dédommage de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.

Malgré tous mes défauts, qui ne m'aurait aimé?
J'étais pour mes amis l'ami le plus fidèle
Que nature eût jamais formé.
Plein, pour leurs intérêts, et d'ardeur et de zèle,
Je n'épargnai jamais péril, peine ni soins;
J'écoutai leurs conseils avecque déférence,
Et je n'eus rien à moi dont ils eussent besoin.

Avec même condescendance
Je partageai leurs goûts, j'entrai dans leurs plaisirs
Et mon aveugle complaisance
Fut toujours au-devant de leurs moindres désirs.
Aucun d'eux n'eut de moi la moindre défiance.
En affaire, en amour également discret,
J'ai de tous mes amis su garder le secret;
Car, fût-ce une chose frivole,
Dès qu'il a fallu la cacher,
La Mort n'aurait pu m'arracher
La moindre indiscrète parole.

Je prêtai, je donnai mon bien :
Mais l'obligation en était fort légère ;
Je ne l'ai de mes jours comptée encor pour rien ;
Et les trésors, qu'on croit chose si nécessaire,
N'ont jamais fait mes passions ;
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mes inventions,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avaient ôté mes dissipations.
Ainsi, rempli de confiance,
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence,
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire et beaucoup d'espérance :
Ajoutez à cela beaucoup de fermeté ;
Et prêt d'affronter la souffrance
De la plus dure extrémité,
Bravant avec insolence
Les rigueurs de l'adversité ;
Aussi prêt à souffrir avecque patience
Les besoins de la pauvreté,
Que de jouir de l'abondance
Dans les bras de la Volupté.
A ma stoïque indifférence,
Qui tient, je l'avoûrai, de la férocité,
Je joignis, tu le sais, quelque talent de plaire.
Libertin et voluptueux,
Vif par tempérament, par raison paresseux,

Plongé dans les plaisirs, mais capable d'affaire :
Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
Je sus d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adresse
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.
Heureux, si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,
J'avais pu résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des héros qu'à Saint-Maur entretenait ma Muse!
Chapelle, par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac et le vin
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.

Dès-lors on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que, sans rime ni raison,
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne serait ridicule;
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès.
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits:
C'est assez que j'en susse faire.

Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui règlent la police et corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maisons,
Et de détruire ainsi cette maudite engeance?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire,
Et je n'eusse jamais rimé.
Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité
Que, toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.

Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois sensible à mon cœur,
Où j'ai bien pu, par imprudence,
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant sans être touché,
Je n'avais de l'amour que la seule apparence;
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légèreté,
Et que dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'inconstance
Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance
Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense
De mes vrais sentimens et de ma loyauté.
J'étais né vertueux; j'eusse été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avais choisi pour modèle;
Mais qui ne deviendrait fripon
Parmi ce peuple d'infidèles,
A qui l'Amour prête ses ailes,

En lui donnant ses agrémens;
Qui même de ses changemens
Sait tirer des grâces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon âme est connu,
Tu sais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable,
Malgré son infidélité,
Chercha, dans la nécessité
D'un changement inévitable,
Des raisons pour rendre excusable,
Parmi tant d'agrémens, tant de légèreté.
L'Amour a des casuistes
D'avis fort différens dans sa religion;
Il a ses Escobars, il a ses jansénistes,
Dont l'austère opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion.
Pour moi, qui fus toujours ami des Jésuites (1),
Raisonnable en mes sentimens,
En faveur d'une longue et sincère tendresse
Je passe à l'humaine faiblesse
Quelquefois les égaremens
D'une douce frénésie.
Mais, sans aller plus loin pousser l'apologie,

(1) Ce vers est sans rime dans toutes les éditions.

Peut-être est-il encore un ascendant vainqueur
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Qui sait si, devenu fidèle,
Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle,
Et, se livrant entier à qui l'a su charmer,
Il ne sert point un dieu qu'il n'ose plus nommer?
Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence.
Parles-en quelquefois, et que la médisance
Devant toi n'ose pas, avec un noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

CHAULIEU.

A L'AMITIÉ.

NOBLE compagne des Disgrâces,
Sœur et rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses grâces
Et ses plaisirs sans leur retour;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères et frivoles,
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour;
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'âme,
Je reprends pour toi le pinceau.
  Mais où t'adresser mon hommage?
Où te trouver, charme vainqueur?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur?
  Au sein des cités répandue,
Cherchant l'opulence et les rangs,
Vas-tu, complaisante assidue,
Languir à la suite des grands?

Te trouverai-je confondue
Dans la foule de tes tyrans?
Mais non; ce n'est que ton fantôme
Qu'on voit errer sous les lambris;
Des ruines et des débris,
L'ombre des bois, un toit de chaume,
De noirs cachots sont ton pourpris.
  Tu fuis le faste et l'imposture;
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au sein de la nature
La paix, l'égalité, les mœurs.
  Sous le foyer qui l'a vu naître
Tu prends plaisir à visiter
Le sage occupé de son être,
Le seul qui sache te connaître,
Le seul qui sache te goûter.
Tu viens dans les belles soirées,
Quand les jeunes amans des fleurs
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie et les couleurs:
Tu viens sans bruit, mais gaie et tendre,
Tu viens avec la liberté
Agréablement le surprendre
Sous le tilleul qu'il a planté;
Et, sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable parasite,
T'asseoir à table à son côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,

Et, préférant les mets rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
A ces festins asiatiques
Où l'on s'ennuie avec les rois.
Dans cette sage et libre orgie,
Quels traits, quel mélange charmant
Et de candeur et d'énergie,
Et de sublime et d'enjoûment!
Quel long et doux épanchement
D'esprit, de cœur, de caractère!
Quel intérêt! quel agrément!
Quel plaisir pur, que rien n'altère!
La nuit n'est pour vous qu'un moment,
Et le soleil vous trouve encore
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des soins du lendemain,
Dans le sein de la confiance,
Disputant d'arts et de science,
Et des erreurs du genre humain.
O joie, ô douceur inconnue
Au vice, à la frivolité,
Viens donc ainsi, nymphe ingénue,
Porter dans mon obscurité
Le jour de la félicité!
Parais sous ce berceau champêtre,
Et, par ta présence, éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être

Exhale l'essaim des soucis.
Fais succéder ta douce flamme
Au feu rapide et destructeur
Qu'allument encor dans mon âme
L'âge et ton frère séducteur.
Sois mon oracle et mon modèle,
L'appui, la compagne fidèle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes solitaires appas,
Que sont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie?...
Qu'est-ce que tout... où tu n'es pas?
Je vois sous la pourpre suprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les dieux du genre humain,
Poser l'orgueil du diadême,
Et la foudre qu'ils ont en main;
Et, s'échappant loin de leur temple,
A l'univers qui les contemple
Dans l'ombre te chercher en vain.
Je les vois désirer d'être hommes,
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.
Sans toi l'homme s'affaisse et tombe
Dans le néant de la langueur :
Arbrisseau faible et sans vigueur,
Il cède aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.

A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux et des fêtes,
Son cœur s'abat et se flétrit,
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'aquilon fleurit
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa faiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.
  Par toi l'homme augmente son être ;
Il se reproduit dans autrui ;
Et sous le dais et sous le hêtre
Tu lui fais moins sentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaisir d'être,
Par la douceur de ton appui :
De ses besoins vive interprète,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse et discrète,
Par la route la plus secrète,
Au fond de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses alarmes ;
Tu taris le cours de ses larmes,
Tu romps l'effort de sa douleur,
Et tu retiens et tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services ;
Tu l'arraches du sein des vices.
Heureuse dans l'art d'émouvoir,

Ta voix, aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.
Quel est ton suprême mérite!
Seul bien qu'il doive souhaiter,
Tu lui restes, quand tout le quitte,
Sans lui laisser rien regretter.

Viens donc, compagne chaste et pure,
Fille du ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur
Habiter avec la nature!
Du fond de mon obscurité
Je t'appelle sans imposture;
J'ignore la cupidité.
Ah! si dans mon indifférence
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projet, sans espérance;
J'aime pour le plaisir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant son être,
Aille, sous ton nom, courtiser
Ces grands, si peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriser
En apprenant à les connaître;
Profanant tes sacrés liens,
Que dans l'ombre son âme vile
En fasse un instrument servile,
Pour n'usurper que de faux biens:

Pour moi de ta beauté suprême
L'esprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même;
Toi seule à mes yeux fais ton prix.
Mais quoi! se peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais trésors,
Au faible espoir d'un bien frivole
Qui de nos mains fuit et s'envole,
Et ne laisse que des remords!
Que sont un sceptre, une couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un seul de tes transports?
Disparaissez, vapeur légère,
Vide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richesse mensongère
Qu'engloutit la nuit du cercueil;
Vain simulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez.... il me suffit d'être homme,
Et d'avoir un fidèle ami.
O tendre moitié de mon être,
Objet divin, sois rassuré,
Ose éprouver, ose connaître
Mon cœur par l'honneur épuré.
Tu le verras, toujours fidèle,
Suivre ton char dans les déserts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et, te trouvant toujours plus belle,

Trouver dans ton sein l'univers.
  Mais aussi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer;
En te cherchant je puis errer ;
Mon cœur, trop facile à séduire,
Par son penchant peut m'égarer.
Je pourrais devenir peut-être
Ami comme on devient amant.
Un amant aime sans connaître :
L'Amour est l'enfant d'un moment.
Qu'au-dessus des folles tendresses
A la Raison je sois soumis:
Le sentiment fait les maîtresses,
Et la Raison fait les amis.
  V[illegible]on temple règle ma marche;
Vei[illegible] préviens toute démarche
Dont je pourrais me repentir,
Et ne laisse sur mon passage
Que cœurs bien faits, dignes du sage,
Nobles et vrais, nés pour sentir.
  Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans;
Ces cœurs équivoques et sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés;

Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paraître protéger,
Dont l'insultante bienveillance
T'avilit sans te soulager;
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer et d'être aimés;
Ces cœurs légers, ces esprits vides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens et glacés tour à tour,
Qui, sans repos, sans consistance,
Te font, livrés à l'inconstance,
Autant d'outrages qu'à l'amour;
Ces cœurs, vers la terre sans cesse,
Par leur propre poids entraînés,
Pétris des mains de la Bassesse,
Par l'or à ton char enchaînés;
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris,
Par un lâche et dernier outrage
Ne retournant dans ton naufrage
Que pour t'en ravir les débris;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infâmes,
Contre leurs bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames;
Et qui, sous ton sacré manteau,

De la rampante Perfidie,
Par les ténèbres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent, en leur fureur tranquille,
D'un air affable et caressant,
Dans tes bras, leur unique asile,
T'assassiner en t'embrassant ;
Ces esprits faux, vains et futiles,
Aussi malfaisans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule
Sur les talens et sur les mœurs ;
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaîment pour un bon mot,
Et, pour prix de tes soins, t'immole
Au vil amusement du sot.

Je veux, me respectant moi-même,
Que mon ami me fasse honneur,
Qu'on m'estime par ce que j'aime :
L'estime est le premier bonheur.
Qu'un double lien nous unisse,
Mais par d'irréprochables nœuds ;
Je n'en veux point dont je rougisse :
Qui peut rougir n'est point heureux.

Mais dans ce calme des prairies
De mes profondes rêveries
Qui rompt le fil intéressant ?...

A L'AMITIÉ.

Noble compagne des Disgrâces,
Sœur et rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses grâces
Et ses plaisirs sans leur retour;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères et frivoles,
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour;
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'âme,
Je reprends pour toi le pinceau.
  Mais où t'adresser mon hommage?
Où te trouver, charme vainqueur?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur?
  Au sein des cités répandue,
Cherchant l'opulence et les rangs,
Vas-tu, complaisante assidue,
Languir à la suite des grands?

Ils parcourent tout l'univers,
Moins pour conquérir les suffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler sur tes autels.

GUYMON DE LA TOUCHE.

AU PRINCE DE BEAUVEAU.

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître!
Là j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans,
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connaître.
C'est là que j'essayai ma pensée et mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocens.
La raison des parens gêne le premier âge;
La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins;
Tous les goûts à la fois, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet et volage
Veut s'égarer en liberté,
Et, sur les ondes emporté,

Craint le pilote, et non l'orage.
D'un joug utile on se dégage;
L'Espérance au front gai vient flatter nos désirs :
J'étais embarrassé du choix de mes plaisirs;
Tout devait être mon partage;
J'entreprenais mille travaux;
e me faisais aimer, j'étais utile au monde,
e suffisais à tout; obstacles et rivaux,
Rien n'arrêtait une âme ardente et vagabonde
Qui prévoyait dans tout quelques succès nouveaux.
I me semble qu'ici le souffle du Zéphire
l'apporte des esprits plus purs et plus nombreux :
Dans ces lieux où je fus heureux
vec plaisir encor quelquefois je respire;
e crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature
our un instant du moins me rend à mon printemps!
e cherche à retenir l'erreur où je me plonge;
'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtait lui prouve le mensonge,
'efforce à retomber dans les bras du sommeil
Pour être encore heureux en songe.
'espérais autrefois : espérer c'est jouir.
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances;
Il m'en fait voir la vanité
Sans me rendre en réalité

Ce qu'il m'enlève en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes désirs:
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyais tous les biens qu'il allait m'apporter:
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter!
J'aimais à le prévoir, je perds à le connaître:
J'espérais l'instant où je suis;
Je crains l'instant où je dois être.
Il est d'autres plaisirs que le Temps a détruits:
Plus jeune, je pensais que ma jeune maîtresse
Etait le seul objet qui pourrait m'enflammer;
Je croyais pouvoir seul obtenir sa tendresse;
Je croyais que nos cœurs s'attendaient pour aimer.
Comme un choix éclairé j'adorais son ivresse;
Ses désirs me flattaient, j'estimais ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorais sa faiblesse;
Je croyais que les cœurs étaient le prix des cœurs.
J'errais dans les jardins d'Armide:
Au miroir de la Vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté,
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet Amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oisiveté
J'ai vu qu'il devait sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,

Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères.
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.
Je voyais les humains comme un peuple de frères;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutais rien.
Je voyais tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyais aux amis sincères:
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides;
J'ai vu prendre pour la bonté
La faiblesse des cœurs timides;
Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides:
J'ai vu que la sincérité
N'était que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhalait en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le vice heureux, de grâces revêtu,

Déplacer avec art le mérite sublime :
    Tout est opprimé s'il n'opprime ;
Tout combat sur la terre, ou tout a combattu :
Le plus fort est tyran, le plus faible est victime.
Aurais-je donç perdu le plaisir d'estimer?
    Et faut-il rougir de mon être?
    Dès qu'on commence à vous connaître,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?
    Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers ;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire et j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi j'irais chercher les plus sombres déserts ;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
    Je m'écrîrais avec Brutus :
    O vertu! n'es-tu qu'un fantôme?

SAINT-LAMBERT.

A MON CURÉ.

Patriarche de mon village,
Pasteur d'innocentes brebis,
Guide éclairé, prêtre doux, ami sage,
Je quitte les pompeux lambris
Pour voler dans mon ermitage.
Loin des méchans et loin des sots,
Je vais, dans mon manoir tranquille,
Goûter des plaisirs purs, ignorés à la ville,
Jouir de l'amitié, me livrer au repos.

Je vois déjà la nature sourire ;
Son front est couronné de fleurs :
Je sens déjà qu'elle m'inspire
Des vers plus doux et de plus douces mœurs.
Ne crois pas que, semblable aux riches imbécilles
Qui traînent dans les champs leur faste et leurs soucis,
J'aille porter dans nos asiles
Le luxe et le ton de Paris.
Suivis de coquettes futiles,
D'artistes et de beaux esprits,
Ils changent bien de domiciles,
Mais il ne changent pas d'ennuis.

Sur la foi d'un rimeur qui, dans sa case obscure,
Entasse les rubis, les perles, les saphirs,
Et croit avoir peint la nature
Lorsque dans ses vers, pleins d'enflure,
Il a fait lourdement voltiger les zéphirs;
Dans sa calèche surdorée
Un financier, de tous les plaisirs las,
S'en va dans sa terre titrée
Chercher les jours de Saturne et de Rhée.

Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas
Ne luisent plus sur la France éplorée:
L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.
Mais dans notre demeure agreste,
Où l'on ne voit ni riches ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs.
J'y sens le charme d'être père,
J'y sens la douceur d'être époux;
Et chacun des jours qui m'éclaire
M'y promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir, la nature nous donne
De vrais plaisirs dans tous les temps.
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printemps.
Si je n'ai plus les feux du premier âge,
Si par des yeux fripons, par un gentil corsage,
Je ne me laisse plus charmer,

Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.

La tendre amitié qui t'enflamme
Te fait jouir de mon bonheur;
Chaque sentiment de mon âme
Est un sentiment pour ton cœur.
Mais tes plaisirs sont aussi mon partage:
De tendres pleurs inondent mon visage
Quand je te vois aider un malheureux.
O bon pasteur! dans la triste chaumière
Tu ne te bornes pas à porter la lumière;
Le pauvre, en te voyant, ne forme plus de vœux;
Tu deviens son ami, son compagnon, son frère;
De lui tes soins écartent la misère;
Il s'attendrit, soupire et renaît sous tes yeux.
Mais déjà tu rougis : la vérité te blesse
Quand elle peint tes sentimens.
Il faut bien me prêter à ta délicatesse:
Parlons, si tu le veux, de nos prés, de nos champs.
Rappelle-toi ces fraîches matinées
Où l'hiver règne encor sur les plantes fanées,
Où l'éclatant soleil fait briller les glaçons;
En vrais amans de la nature
Nous allions, bravant la froidure,
Espérer une feuille, épier des bourgeons.
Chaque instant semblait nous promettre
Pour le lendemain un plaisir :

Peut-être est-il encore un ascendant vainqueur
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Qui sait si, devenu fidèle,
Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle,
Et, se livrant entier à qui l'a su charmer,
Il ne sert point un dieu qu'il n'ose plus nommer?
Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence.
Parles-en quelquefois, et que là médisance
Devant toi n'ose pas, avec un noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

CHAULIEU.

Qu'il soit toujours au monde une patrie
Pour ces mœurs qu'on regrette et qu'on ne connaît plus.

Mais je m'élève trop ; je prends un vol superbe :
La prudence le veut ; cher pasteur, descendons.
Sous nos verts peupliers foulons humblement l'herbe,
Et *revenons à nos moutons.*
Ils sont conduits par des bergères
Douces, innocentes comme eux.
Ah ! permets-leur, sous les yeux de leurs mères,
La danse, la gaîté, les jeux.
Soyons sages, si tu le veux,
Mais ne soyons jamais sévères :
Sous les rustiques toits appelons le plaisir ;
Qu'il vienne au doux son des musettes ;
Pour les hameaux embellissons les fêtes ;
C'est aux hameaux qu'on a droit d'en jouir.
Les habitans de mon village,
La bêche en main, ont orné mon séjour ;
C'est par leurs soins qu'il me plaît davantage.
Je leur dois des soins à mon tour :
Je dois éloigner d'eux la douleur, la misère,
Les consoler, les aimer, les servir.
Ainsi que toi le ciel m'a fait leur père...
A ce nom seul je me sens attendrir.

O mon pasteur ! ma plus douce espérance
Est de couler au sein de l'innocence

Mes paisibles jours avec eux!
D'un dieu juste, mais bon, en les rendant heureux,
Il faut, hélas! mériter la clémence.
Ah! sans doute ce dieu pardonne aux faibles cœurs:
Un jour vient où lui seul leur fait verser des larmes;
Touché de leurs tendres alarmes,
Il ouvre son sein à leurs pleurs.
Unissons, s'il se peut, les vertus et les grâces;
Allions la sagesse et l'innocent plaisir;
Laissons de nous un tendre souvenir;
Qu'à nos bienfaits on connaisse nos traces.
Portons aux faibles des secours;
Formons des nœuds pour l'aimable jeunesse.
Aux autels de l'Hymen, conduits par les Amours,
Les couples fortunés nous béniront sans cesse.
De la folâtre enfance animons tous les jeux;
Embellissons encor les instans du bel âge,
Ouvrons nos cœurs aux vieillards vertueux,
Et le bonheur de tous sera notre partage.

MARNÉSIA.

U MARQUIS DE LA FARE.

SUR LA MORT,

'RÈS LES PRINCIPES DU CHRISTIANISME.

vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
venaient frapper mes oreilles timides
affreux cris du chien de l'empire des morts;
s noires vapeurs, et les brûlans transports
ent de ma raison offusquer la lumière :
lorsque j'ai senti mon âme tout entière,
menant en soi, faire un dernier effort
braver les erreurs que l'on joint à la mort.
aison m'a montré (tant qu'elle a pu paraître)
rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
ces fantômes vains sont enfans de la peur,
ne faible nourrice imprime en notre cœur
que de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
émons et d'enfer elle endort notre enfance.

ce pénible état mon esprit abattu
ait de rappeler sa force et sa vertu,

Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel, interprète effrayante:
Tremble, m'a-t-elle dit; redoute, malheureux,
Redoute un dieu vengeur, un juge rigoureux:
Tes crimes ont déjà lassé sa patience;
Mais ce dieu vient enfin; et tes égaremens,
    Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, sans grâce et sans clémence,
    La rigueur de ses jugemens!
Mon cœur à ce portrait ne connaît pas encore
Le dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit: eh! mon dieu n'est point un dieu cruel;
On ne voit point de sang ruisseler son autel;
C'est un dieu bienfaisant, c'est un dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Eh quoi! disais-je, hélas! au fort de mes misères (1),
Ce dieu dont on nous peint les jugemens sévères,
C'est le dieu d'Israël, c'est le dieu de nos pères,

---

(1) Deux rimes féminines se suivant sans rimes entre elles, sont plus qu'une négligence. Cette faute se trouve dans toutes les éditions.

Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A, pour les secourir, oublié leurs forfaits;
C'est ce dieu qui pour eux renversa la nature,
Et qui, pour leurs soulagemens,
Força même les élémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naissance des temps;
Et c'est ce même dieu, de qui la main puissante
De ma frêle machine ajusta les ressorts,
Et qui, lorsqu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit, et ranime mon corps!
Son souffle m'a tiré du sein de la matière;
C'est lui qui chaque jour me prête sa lumière,
Lui dont, malgré mes maux et l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.
En ce dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop sûr de ses bontés, je vis en assurance
Qu'un dieu, qui, par son choix, au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voilà par quels secours mon âme défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir.

Ami de qui pour moi l'amitié tendre et sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidèle peinture
Des mouvemens de la nature

Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiser cet instant nous convie :
Et j'ai cru que c'était, ami, te faire tort
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avais pu te cacher mes pensers sur la mort.

CHAULIEU.

AU MÊME.

SUR LA MORT,

D'APRÈS LES PRINCIPES DU DÉISME.

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute ;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connaît plus le doute :
Je ne suis libertin ni dévot à demi.

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure

Le remède que la nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piqûre
Nous sentons les émotions.

'un dieu maître de tout j'adore la puissance;
a foudre est en sa main, la terre est à ses pieds :
Les élémens humiliés
'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez !
t toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
etournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?
u frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
'un dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux!

[ais s'il est aux mortels un maître redoutable,
st-il pour ses enfans de père plus aimable?
'est lui qui, se cachant sous cent noms différens,
'insinuant par-tout, anime la nature,
Et dont la bonté sans mesure
ait un cercle de biens de la course des ans;
Lui de qui la féconde haleine,
ous le nom des zéphirs, rappelle le printemps,
essuscite les fleurs, et dans nos bois ramène
e ramage et l'amour de cent oiseaux divers
ui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.
e Mercure tantôt empruntant le symbole,
Il dicte en ses instructions
L'art d'entraîner les nations

Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts;
Pour assurer nos biens et défendre nos villes
Il emprunte celui de Bellone et de Mars;
Et, pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir les guérets,
Il se sert des présens et du nom de Cérès.
Après tant de bienfaits, quoi! j'aurais l'insolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécille amas de femmes, de dévots,
A cet être parfait d'imputer mes défauts;
D'en faire un dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, et même sanguinaire,
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri!
Je forme de cet être une plus noble idée (1);
Sur le front du soleil lui-même il l'a gravée (2).
Immense, tout puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des taureaux?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple :
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,

(1—2) Idée et gravée n'ont jamais rimé. C'est une des négligences fréquentes de cet aimable auteur.

Et ne vais point suivre l'exemple
Des mortels insensés de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneurs à la divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,
Ou, par quelque indigne artifice,
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un dieu, dans sa colère,
Me demande les biens ou le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, La Fare, et mes amours,
Mon âme n'ira point, flottante, épouvantée (1),
Peu sûre de sa destinée (2),

(1—2) Ces deux rimes sont aussi défectueuses que celles indiquées dans la page précédente.

D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours;
Mais, plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon dieu.

CHAULIEU.

A UN HOMME

QUI SE LIVRE A LA PHILOSOPHIE.

O toi qui, jeune encore, as su briser tes chaînes,
Que j'aimerais tes paisibles loisirs!
Nos réduits fastueux, nos fatigans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs et tes fontaines?

Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure,
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mystères de la nature,
Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait! tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau,

Pour en éclairer ta patrie
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre philosophie!
Sans doute cet orgueil est beau;
Mais que ta raison s'en défie :
Sage naissant, redoute les travers
Qui trop souvent accompagnent ce titre.
Tel des humains se croit l'arbitre,
Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'univers.
A travers ces faux jours distingue la sagesse;
Conserves-lui ses véritables traits:
Elle avertit, conseille et plaint notre faiblesse,
Et nous instruit sans nous blesser jamais;
Indulgente, facile autant qu'elle est sublime,
Par degré sa lumière entre au fond de nos cœurs:
Elle ouvre le refuge à côté de l'abîme,
Et sait par des plaisirs remplacer nos erreurs.
Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente.
Le génie est un dieu qui dompte les mortels;
C'est la douceur qui les enchante;
Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
Sème les vérités, fût-ce en un fonds aride,
Et n'en exige aucun retour;
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire est entière et solide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer la récompense;
Privé de tout, jouis par l'espérance :

Va, mérite le prix; c'est plus que l'obtenir.
Mais si la Renommée, aux bornes de ta vie,
Te surprenant au fond de tes bosquets,
Sous les lambris de nos palais
Fait résonner ton nom et vante ton génie,
Sans doute alors et la Haine et l'Envie
De ta cabane assiégeront le seuil;
Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil...
Et voilà le moment de la philosophie!
Il te faudra fuir tes persécuteurs,
T'arracher à ton doux asile,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.

Fuis, mais sur ton exil jette des yeux sereins:
On t'observe, on va te connaître;
N'affiche pas ces superbes chagrins
Que tant de sages font paraître,
Et qui les rabaissent peut-être
Au-dessous des autres humains;
N'affecte pas un air sauvage,
Et que ton front, prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur et sans nuage
Peigne la paix qu'on voudrait te ravir.
Tel cet astre brillant, âme de la nature,
Sera demain ce qu'il est aujourd'hui,
Sans qu'il contracte la souillure

)u globe infortuné qui roulè autour de lui.
'amour du bien, voilà la plus sûre boussole :
'ourne autour de ce point, quels que soient tes succès ;
aisse s'évaporer le murmure frivole
)es sots et des ingrats, qu'on ne fléchit jamais;
:t si ton cœur est pur, que lui seul te console.
)e la gloire surtout crains les trompeurs attraits;
Elle nous égare et s'envole :
'est un feu bienfaisant lorsqu'il est réprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il est en nous, par les dieux allumé,
'our y développer les traits de leur image,
:t pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé :
Mais quand il franchit la barrière,
:e n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
:mbrase les forêts, ravage les moissons,
:t répand sur sa route une affreuse lumière.
Il fut en Perse un mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé :
Rival des chantres d'Ausonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.
Malgré les mages orgueilleux
Il sut, en l'éclairant, consoler la patrie,
Eteignit les bûchers, dompta la barbarie
De la société, resserra tous les nœuds.
En jardins toujours verts, en bosquets d'Idalie
Il transforma les sentiers épineux

De l'aride philosophie;
Célébra les héros, se fit aimer des dieux.
Tous les honneurs illustrèrent sa vie;
Il eut tous les talens, et ne fut point heureux.
Cet inquiet élan, cette ardeur de sa gloire
Empoisonna le plus beau de ses jours;
Rassasié d'encens, il désira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce fantôme brillant que précède le bruit
S'asseyait avec lui sur le bord des fontaines,
Le poursuivait dans le calme des plaines;
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit,
Lui criait à toute heure: Ecris, compose, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille,
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.

Redoute, ami, ce cruel esclavage;
Laisse distraire tes désirs
A ces purs sentimens, les délices du sage:
La gloire, incertaine et volage,
Avec de vrais tourmens, n'a que de faux plaisirs;
Elle endurcit notre âme, et la veut sans partage.
De cette passion le désir effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime et qu'il aime,
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui, sous un pesant diadème,

Vit pour lui seul, et meurt abandonné.
De tes penchans conserve l'équilibre :
Le mortel le plus sage est toujours le plus libre :
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique opposer la satire,
Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines ;
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets pas ta gloire à semer des ruines
Autour du trône où tu prétends monter :
Le sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
Lorsqu'Apollon, dépouillant sa parure,
De l'Olympe exilé vint habiter les champs,
S'occupa-t-il, pour venger son injure,
A brûler de Cérès les fertiles présens,
Et les fruits de l'automne, et les dons du printemps ?
Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
Les bergers, pour l'entendre, oubliaient leurs troupeaux,
Et venaient applaudir à ses accens nouveaux
Dans un lycée agréable et champêtre.
Humain, sensible, généreux,
Il suspendait leurs pénibles ouvrages ;
Il leur apprit l'art d'être sages,
Mais plus encor l'art d'être heureux. . . .

Que ce tableau te serve de modèle;
Sois l'ami des humains; qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton âme infidèle;
Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits;
Et, rival d'Apollon dans ton obscur asile,
Deviens un dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens de tout temps protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude;
Ne l'abandonne point à son inquiétude:
Elle perdrait ses mœurs, perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages:
Un état se maintient souvent par ses abus;
Supportons-les, quoiqu'ils nous soient connus,
Et soyons citoyens avant que d'être sages;
A ces opinions préférons des vertus.
Jeté sur la scène commune,
Sur cet immense et triste amas
De faiblesse, d'erreur, et surtout d'infortune,
Le sage cède aux lois qu'il ne changerait pas.
En chérissant les lois il aime sa patrie,
Même en fût-il persécuté:
Tout ce qui peut toucher l'humanité
Trouve un accès dans son âme attendrie:
Pour couronner ses tranquilles désirs
L'Amitié vient dans sa retraite:
Ses jours sont des momens, son âme est satisfaite;
La nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain la mer mugit, et la foudre étincelle;

Ce ne sont point les vents, les frimas ténébreux...
Le crime seul rend l'univers affreux,
Et la nature est toujours belle
Lorsque nos cœurs sont vertueux.
Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, ami, sur tes pas
La méditer et jouir de moi-même,
Braver l'orgueil farouche, et la grandeur suprême;
Fuir les faibles amis, et les amis ingrats;
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance;
A l'instant qu'elle fuit saisir la volupté;
Vivre enfin dans le calme et dans l'indépendance
Jusqu'à l'instant fatal, par le ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la divinité!....

***

SUR
LA PHILOSOPHIE DE NEWTON. (1)

A MADAME
LA MARQUISE DU CHATELET.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie:
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers dont je fus idolâtre:
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Élève en frémissant une voix imbécille,

(1) Cette épître se trouve en tête des Élémens de Newton, donnés au public par Voltaire en 1738 et 1742.

ntends point leurs cris que la haine a formés,
vois point leurs pas dans la fange imprimés:
arme tout puissant de la philosophie
un esprit sage au-dessus de l'envie;
uille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
ore en effet s'il a des ennemis.
les connais plus. Déjà de la carrière
iste Vérité vient m'ouvrir la barrière;
ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
uvant sans espace et sans règle entassés,
ntômes savans à mes yeux disparaissent:
ır plus pur me luit; les mouvemens renaissent;
ıce, qui de Dieu contient l'immensité,
ouler dans son sein l'univers limité,
ıivers si vaste à notre faible vue,
i n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
parle, et le chaos se dissipe à sa voix:
ın centre commun tout gravit à la fois.
sort si puissant, l'âme de la nature,
enseveli dans une nuit obscure.
mpas de Newton, mesurant l'univers,
enfin le grand voile, et les cieux sont ouverts:
ouvre à mes yeux, par une main savante,
stre des saisons la robe étincelante:
raude, l'azur, le pourpre, le rubis,
'immortel tissu dont brillent ses habits.
ın de ses rayons, dans sa substance pure,
en soi les couleurs dont je peins la nature;

Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez ; du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?
La mer entend sa voix : je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, et roule sur ses bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et revenez sans cesse ;
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du Soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites :
Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme, et que ta pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse (1) ;

---

(1) C'est la période de la pression des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

Embrassez, dans le cours de vos longs mouvemens,
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux! que nôtre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée:
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, les écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marchez après Newton dans cette route obscure,
Du labyrinthe immense où se perd la nature.
Puissé je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité!

Tandis qu'Algarotti (1), sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits,
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle;
Cherchant à l'embellir, je la rendrai moins belle:
Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

VOLTAIRE.

---

(1) Algarotti, jeune vénitien, faisait imprimer alors à Venise un Traité sur la Lumière, dans lequel il expliquait l'attraction.

CONTRE LE CÉLIBAT.

Toi par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes !
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer !
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers ravis sous ces ombrages
D'habiter du Poussin les touchans paysages :
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux ?
La vertu fait surtout le bonheur de leurs feux.
Oui, le ciel, qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'âme ;
Et cette volupté qui se mêle à l'amour
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'âme et les sens former cette alliance !
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des doux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.

Philémon et Baucis tous deux les éprouvèrent;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent:
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé;
Leur toit après leur mort en temple fut changé.
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente,
Leurs vases les plus chers, d'argile, et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage,
Leur table, dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient par honneur les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.

Quoi! me dit un censeur, viens-tu par ce langage
En faveur de l'amour prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs?— Oui, sans doute. Et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais ici la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?
Ecoute: quand les vents de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Ecoute ce qu'alors Nérée, au sein des eaux,
Criait au ravisseur enchanté de sa proie:

« Tu la tiens, insensé! tu pars, mais devant Troie
Vingt peuples et vingt rois pour la redemander
Avec mille vaisseaux sont tout prêts d'aborder.

Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
Achille, Ménélas, et Teucer et Nestor.
La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
Et Vénus dont ta voix t'assura les secours,
D'Ilion assiégé tu défendras les tours?
Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage!
Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
Tu le vois: tel un cerf que la peur vient saisir
A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
L'heure viendra pourtant, les Parques l'ont prédite,
L'heure où, vaincus sans peine, et vainement armés,
Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
Des cruels champs de Mars essuîront la poussière!
Regarde autour de toi Tysiphone et Mégère:
Vois tous les corps épars, tes sinistres amours
Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;
Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène
Pour ta cause égorgés, ou mourant dans leur chaîne;
Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
Qui va de siècle en siècle effrayer l'avenir.

Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère.
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile? et serai-je à tes yeux

Un mortel sans vertu, sans morale? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien donc, par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas aller tout seul bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Evrard n'a pas dans ses desseins
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?
Mais enfin raisonnons: tes cheveux qui blanchissent
De la course du Temps chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et ta vigueur a fui:
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui.
Que deux fois la balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De goutte, de neveux tristement assiégé,
Et dans ta léthargie un beau matin plongé.
Eh! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin;
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires
Les fripons de tout temps sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? Non:

Telle est, telle est ma loi, te répond la nature;
Tu repoussas mes dons, je venge mon injure.
Tu voulus vivre seul, dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
Mais tourne ici les yeux: vois doucement s'éteindre,
Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux;
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans systême,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain;
Il suivit sans effort cette agréable route.
Ce n'est pas la vertu, c'est le vice qui coûte.
Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
Il laisse sans regret sa place à ses enfans.
Pourquoi, pourquoi l'Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le tendre Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végète sur la terre,
Et, stérile habitant, laisse vide après lui
Ce fécond univers dont-il n'a pas joui?

Sans l'Hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image ?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris ; sur ses lèvres charmantes,
De plaisir, de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie ? Un enfant leur est né.
Qu'OEdipe offre à tes yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père ;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi, dans l'instant, tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans : Euridice ! Euridice !
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné ;
Sous son joug enchanteur il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage ;
A sa vertu plus ferme il assure un ôtage ;
Sans lui tout le tourmente, ou la langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat ;
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité ;
Et pour vivre plus libre il perd sa liberté. »

Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais voici qu'il me vient un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.

Je suis libre, dit-il, et la loi juste et sage
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens ; mais pour moi
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
—Fort-bien ; je te comprends : sans peine, sans alarmes
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon ;
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, dans ces momens,
Dessine ce tableau, polit ces diamans ;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles.
Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa prudence,
Tes richesses, tes droits, tes jours en assurance ;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble,
La nature, le ciel et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu ? Rien. Pour prix de leurs bienfaits
Tu choisis tes plaisirs, tu respires en paix.
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles ;
Séparé de sa femme, un malheureux époux,
Des traits du désespoir perce son cœur jaloux ;

Ont, après son trépas, réduit à la misère,
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs
Paîra de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait, (car, possédé de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes)
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime.
Je jouis aujourd'hui; demain que tout s'abîme,
Que le néant sur moi tourne tout après lui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui,
T'assiégeant de dégoûts, de crainte, de tristesse,
Répandront-ils sur toi leur vapeur vengeresse?
Mes vœux sont accomplis; par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté:
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton âme indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et, seul sur cette terre à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher partout la vie:
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,

A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un ris infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la Mort tient ta coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse.
Mais lorsqu'en nous charmant, l'Aurore, de retour,
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Je te suis dans ta chambre; et là, seul en silence,
Maudissant le soleil, détestant l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part... Malheureux! tu n'avais point d'enfans;
Non, tu n'en avais point: on ne voit pas les pères
Se donner le trépas pour finir leurs misères.

Un père infortuné du moins dans ses douleurs
Lève ses yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.

l sous le poids de la triste vieillesse,
ıagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
·esse inquiète a prévu ses besoins.
te sur son cœur: en recevant ses soins
·ncor sa main dans cette main chérie;
ıvec plaisir un regard sur sa vie:
s jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
ans ses enfans les heureux qu'il a faits.
ils est ingrat, si son fils l'abandonne,
fille peut-être il trouve une Antigone:
ɔras qui lui reste il aime à s'appuyer;
nes qu'il répand il les sent essuyer.
ı si le remords, toujours inexorable,
ant à ses genoux, ramène le coupable,
rçois déjà, se laissant entraîner,
nple du ciel, tout prêt à pardonner.
ut-il épuiser la tendresse d'un père?
:vons à l'hymen ce sacré caractère:
de nos enfans formant les jeunes cœurs,
ntons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
vons que leur œil nous suit ou nous contemple:
ge à ses devoirs quand on en doit l'exemple.
hez les Sabins leurs fils respectueux
aient la vertu sur leurs fronts vertueux:
ait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
nqueurs de Carthage obéir à leur mère.
heur se mêlait à cette austérité:
ɜn gardait les mœurs, les mœurs la liberté;

La famille et le chef, sous le chaume ou la briq
Environnaient gaîment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeau
L'Amour n'était pas loin ; mais, quoiqu'un peu s
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux mome
Vénus, ah ! tu rendais pour ces chastes amans
Tes feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure
Et c'était la vertu qui tressait ta ceinture !

DUCI

A ARISTE.

ARISTE, je t'écris dans un de ces instans
Où l'âme languissante, affligée et flétrie,
Repousse avec dégoût la coupe de la vie,
Et demande à quitter des liens trop pesans:
    Du plaisir la flamme agissante
N'est plus pour moi qu'une lueur mourante
    Qui s'exhale en vaines vapeurs:
    Tel un champ que la mort habite
Voit ces feux impuissans qu'un air impur excit
Éclairer des tombeaux les lugubres horreurs.
Que sont ces passions, mobiles de mon être,
  L'ambition, la gloire, l'amitié,
L'amour, à qui mon cœur a tant sacrifié,

De nos songes trompeurs, le moins trompeur peut-être?
Toutes ces brillantes erreurs
A mes regards s'éloignent et périssent,
Comme ces fantômes menteurs
Qui, devant à la nuit leur forme et leurs couleurs,
Devant le jour s'évanouissent.
Le monde disparaît et se perd à mes yeux :
Ainsi le vaisseau qui fend l'onde,
Et court sur la plaine profonde,
S'abandonnant aux vents séditieux,
Voit s'éloigner, blanchir, décroître,
Fuir, s'effacer et disparaître
Les villes, les remparts et les monts sourcilleux.
Je n'envisage plus qu'un effroyable abîme,
Ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,
Où tout vient se précipiter,
Jusques au temps, qui lui sert de victime.
Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir?
Pour contempler les flots, la foudre et la tempête,
Dois-je encor retourner la tête?
Et n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir?
Lorsque je puis rompre mes chaînes,
Lorsqu'un seul instant peut finir
Un cours d'ennuis et d'éternelles peines,
Qui peut, hélas! me retenir?
Tu ne saurais, esclave misérable,
Briser les murs de ta prison!
Tu ne fais que traîner cette triste raison,

Qui, loin de te prêter une main secourable,
D'un flambeau sans clarté t'importune et t'accable !
Quel est donc mon espoir? Ah! courageux Caton,
Ame vraiment romaine et digne de Platon,
Que n'ai-je dans mon sein ton audace hardie,
Ce noble mépris de la mort,
Qui t'affranchit, par un heureux effort,
Et de César et de la vie !
Mais qu'ai-je dit? quand ma mourante voix
Appelle ce sommeil, cette heureuse impuissance
Qui doit endormir ma souffrance,
Et d'un coup m'épargner tant de coups à la fois,
De la religion j'entends la voix tonnante...
Eh bien! fille du ciel, parle, console-moi ;
D'un seul de tes rayons la lueur bienfaisante
De mes pas égarés écartera l'effroi.
« Attends, vase orgueilleux, enfant de la poussière,
» Que l'esprit qui d'un souffle anime la matière,
» Qui te forma, te paîtrit à son gré,
» A son gré décompose une argile grossière,
» Et te rende au limon dont il t'avait tiré ;
» Baisse ta paupière arrogante ;
» Homme, vis, souffre, adore, et ne demande pas
» Pourquoi tant d'ennemis s'attachent à tes pas ;
» Quand il en sera temps, victime obéissante,
» Reçois, sans murmurer, l'arrêt de ton trépas ».
Traînons donc, malheureux, la chaîne qui nous lie,
Sur les bords de la tombe osons nous arrêter,

Et, sans interroger la main qui nous châtie,
Courbé sous le malheur, sachons la respecter.

D'ARNAUD.

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE.

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

OUI, mon cher Ariston, l'homme, dans sa vieillesse,
Porte encore à mes yeux les traits de sa noblesse.
Ce n'est plus, il est vrai, ces tendres agrémens,
Ces roses, ce teint frais qui parent son printemps;
Ce n'est plus ce beau feu, cette ardeur de courage
Qui fermente en son sang au midi de son âge;
Non, le Temps l'a glacé d'un sinistre regard:
De plus sombres couleurs il empreint le vieillard...
Que mon cœur, Ariston, s'attendrit à sa vue!
Sa démarche, son air, cette tête chenue,
Ces rides, ce grand front orné de cheveux blancs,
Tout réveille pour lui mes plus doux sentimens.
A l'aspect de son corps qui se courbe et s'affaisse,
Mais où demeure ferme et résiste sans cesse
Un esprit que cent ans ont à peine abattu,
Je crois voir un vieux temple où siége la Vertu.

Ainsi le temps à tout imprime un caractère,
Un sceau de vétusté que le sage révère.
Des palais, des tombeaux la vieillesse nous plaît;
On aime à contempler une antique forêt,
Les ruines d'un roc et ces tours entr'ouvertes
Que l'arbuste rampant et la mousse ont couvertes :
Au spectacle imposant des restes fastueux
De ces longs aqueducs, de ces cirques fameux,
Eternels monumens de la fière Ausonie,
Où respirent encor sa gloire et son génie,
Le voyageur s'arrête, et d'un regard surpris
Observe avec transport ces illustres débris.
Comment l'homme, vainqueur de la Parque sévère,
Parvenu lentement au bout de sa carrière,
Au milieu des vertus, à travers mille échecs,
Comment n'aurait-il pas des droits à nos respects !
Aussi, cher Ariston, les peuples les plus sages
Ont consacré ces droits par de pieux hommages.
A ce tribut d'honneurs Rome, Sparte, Memphis
Voulaient qu'on reconnût la tendresse d'un fils.
Là tous les citoyens, dès leur première enfance,
Gardaient près des vieillards un modeste silence,
Se levaient devant eux, et, soumis à leur voix,
Apprenaient à chérir la patrie et les lois.
Du suprême pouvoir, dignes dépositaires,
Les vieillards préparaient ses effets salutaires;
Ils réveillaient l'espoir, ils modéraient les vœux,
Ils allumaient la foudre, ou suspendaient ses feux.

De l'asile secret de leurs conseils augustes
Partaient des coups hardis, des décrets toujours justes :
Par leur douce éloquence ils maîtrisaient les cœurs,
Tandis que leur exemple en imposait aux mœurs.
O Rome si long-temps en grands hommes féconde,
Théâtre d'héroïsme, et l'école du monde!
Quand, le fer à la main, sur tes remparts fumans,
Ecrasant sous ses pieds les morts et les mourans,
L'indomptable Gaulois, dégouttant de carnage,
Portait par-tout l'effroi, le meurtre et le ravage,
Quelle scène frappante en ces momens d'horreur,
Rome, n'offris-tu pas au farouche vainqueur!
Trois cents de tes héros sous le poids des années,
A la patrie en pleurs vouant leurs destinées,
L'esprit calme, l'œil sec, en butte aux coups du sort,
Tranquilles sur leur siége, attendaient tous la mort...
Dès que Rome cessa d'honorer la vieillesse,
Rome oublia sa gloire au sein de la mollesse.
Mais, mon cher Ariston, cet amour des vieillards
Qui se nourrit de soins, de respects et d'égards,
Si je le vois s'éteindre, ainsi que l'héroïsme,
Chez ces peuples polis où règnent l'égoïsme
Et des plaisirs du luxe un besoin effréné,
Chez le sauvage brut il n'est pas encor né.
O toi dont le génie éloquent et bizarre
Prétend nous éclairer alors qu'il nous égare,
De préjugés, d'erreurs apôtre tant prôné,
Philosophe chagrin, souverain détrôné,

Oses-tu nous vanter les mœurs de tes sauvages !
Eh bien ! fuis, malheureux ! fuis loin de nos rivages,
Où la société, les sciences, les arts
Ne peuvent qu'offenser tes farouches regards !
Aux forêts, aux déserts cherche une autre patrie ;
Va voir dans l'abandon la vieillesse flétrie,
Incommode fardeau pour des fils inhumains,
Invoquer et subir leurs parricides mains,
Et, témoin des excès d'un peuple sans culture,
Reviens donc célébrer l'enfant de la nature,
Ou, devant nos vieillards, à nos femmes encor
Faire envier les mœurs d'un nouvel âge d'or !
L'enfance est de l'état l'heureuse pépinière ;
L'état a pour rempart la jeunesse guerrière ;
L'âge mûr l'enrichit des trésors de Plutus ;
L'âge de ses Nestors lui donne des vertus.
Ce fluide animé, si rapide en sa course,
Le sang, chez les vieillards moins bouillant dans sa source
Et par de froids canaux coulant avec lenteur,
Des passions en eux amortit la fureur.
O jours sereins et purs ! jours de philosophie !
Dans ce calme des sens l'âme est plus recueillie ;
La raison goûte mieux l'austère vérité,
Et l'homme et sa sagesse ont plus de majesté.
Vois l'heureux d'Aguesseau, libre en sa solitude,
Et tout à la vertu dont il fait son étude ;
Vois-le dans ses vergers, le long de ses forêts,
Méditer à pas lents sous leurs ombrages frais :

Quel air ! quelle grandeur ! soit qu'il trace en silence
De ses vastes jardins la pompeuse ordonnance,
Soit qu'avec ses enfans, sur un banc de gazon,
Il daigne associer les ris à la raison....
Des coutumes, des lois observateurs fidèles,
Les vieillards au sénat parlent, tonnent pour elles.
Rappelant aux Romains les mœurs de ses aïeux,
C'est Caton qui s'élève au rang des demi-dieux ;
C'est le grand l'Hôpital, l'oracle de la France,
Sans altérer la foi prêchant la tolérance,
Combattant de la cour les vices, les complots
Avec les mœurs d'un sage et l'âme d'un héros.
Le printemps de nos jours est fécond en délires.
J'ai vu la politique au timon des empires :
Son visage était grave, et ses regards perçans ;
Elle parlait aux rois; tels étaient ses accens :
« Malheur ! malheur au peuple où l'auguste vieillesse
» Fait enfin retentir la voix de la sagesse,
» Mais où d'un air léger de blonds adolescens,
» Guides présomptueux, phaétons impuissans,
» Ont osé, dans leurs mains faibles, mal assurées,
» Prendre d'un char brûlant les rênes égarées !
» Rois, voulez-vous en paix gouverner les humains ?
» Craignez, craignez ces chefs impétueux et vains :
» Qu'assise à vos côtés, la vieillesse préside;
» Que sa sage lenteur pèse tout et vous guide.
» La jeunesse aux combats doit vaincre, agir pour vous;
» Mais c'est à la vieillesse à diriger les coups ».

Ce n'est pas toutefois qu'un belliqueux génie,
Ramenant parmi nous la paix et l'harmonie,
N'ait, quoique jeune encor, d'un grand peuple abattu
Relevé les autels, l'honneur et la vertu.
Mais combien aux humains ce doux présent est rare !
La terre en jouit peu ; le ciel en est avare ;
Et pour un Scipion, vengeur de son pays,
Que de Catilinas dont les noms sont flétris !

Par ses tendres leçons un vieillard intéresse ;
Il console, il instruit ; sa main avec adresse
Détache de nos yeux le bandeau de l'erreur.
Jeune homme, à ses conseils ne ferme point ton cœur ;
Songe au fils du héros qui régna sur Ithaque :
C'est au sage Mentor à former Télémaque ;
Par lui dans les dangers tu seras affermi :
Des jeunes gens toujours le vieillard fut l'ami.

Aux plaines de Paris, lieux charmans où la Seine
N'obéit qu'à regret au courant qui l'entraîne,
Il est un édifice où le dieu des guerriers
Repose en cheveux blancs à l'ombre des lauriers.
C'est là qu'on voit errer sous de vastes portiques
Ces restes mutilés de phalanges antiques,
Ces vieux et bons soldats, jadis si menaçans,
Tous brûlés de la foudre, et courbés sous les ans.
D'un œil respectueux contemplant leurs blessures,
Avec quel doux plaisir j'entends leurs aventures !
Je les suis dans le temple où se traînent leurs corps,
Dont l'âge et les travaux ont usé les ressorts...

Que j'aimais à les voir sous ces voûtes sublimes,
Humiliant leurs fronts et leurs cœurs magnanimes,
De plus de gloire encor, peut-être environnés,
Tous au pied des autels saintement prosternés!
O spectacle imposant, et pour moi plein de charmes!
J'entendais leurs soupirs, je partageais leurs larmes.
Bons vieillards, dont les vœux et les tendres accens
Montaient vers l'Eternel ainsi qu'un pur encens,
Et semblaient dans ses mains, conjurant le tonnerre,
Rattacher l'un à l'autre et le ciel et la terre!
O vous, jeunes Français, ami des vieux soldats,
Vous qu'on forme près d'eux au grand art des combats,
Vous qui les consultez, dites-nous quelles flammes
Du sein de ces héros s'élancent dans vos âmes?
Enfans de la patrie, illustres nourrissons,
Qui pourrait vous donner de plus fortes leçons?
Vingt lustres de fatigue et de travaux utiles,
Leur pays défendu, leurs champs rendus fertiles,
Des devoirs accomplis, des talens cultivés,
Des enfans vigoureux pour l'état élevés...
Dis, mon cher Ariston, penses-tu qu'une vie,
Pendant quatre-vingts ans si noblement remplie,
N'ose le disputer à ces stériles jours
Perdus dans la mollesse et les folles amours?
Ah! n'outrageons donc plus, fils ingrats et coupables,
Par nos dédains amers, ces ombres vénérables.
Charmons, charmons plutôt leurs ennuis, leurs douleurs;
Sous leurs pas chancelans semons encor des fleurs:

Supportons leurs défauts, étouffons tout murmure;
Jusqu'au bord de la tombe honorons la nature.
Le vieillard est sacré... plus voisin du trépas,
Il est bien plus au ciel qu'à ces tristes climats.

Toi surtout, toi son fils, objet de tant d'alarmes,
Ton berceau tant de fois arrosé de ses larmes,
Tes premiers pas guidés, et par lui soutenus,
Par les siens appelés tes accens ingénus,
Ton sourire naissant, ta première caresse,
Tout lui faisait alors la touchante promesse
Qu'un jour ses cheveux blancs, de tes soins entourés,
Du culte de l'Amour se verraient honorés.
Ta mère!... à ce doux nom déjà se fait entendre
Au fond de ta belle âme une voix non moins tendre,
Ta mère, dont le cœur, de ses devoirs épris,
N'a pas un sentiment qui ne soit pour son fils,
Dans les soins maternels consumant sa jeunesse,
Et pour voir ton hymen appelant la vieillesse;
Ta mère, qui neuf mois t'a porté dans son sein,
Dont le lait t'a nourri, dont tous les jours enfin
Se passaient à former tes tendres habitudes,
Remplis moins de plaisirs que de sollicitudes;
Ta mère... Ah! que son cœur dans ses derniers adieux
Ait encore à bénir et son fils et les dieux!...

Ce sexe, qui nous plaît dans sa brillante aurore,
Se pare à son déclin d'un plus doux charme encore;
Ce n'est plus la saison des volages désirs;
L'amour du bien succède à l'amour des plaisirs;

Pour son cœur nul plaisir que le bien qu'il peut faire;
La grâce l'assaisonne ; et l'art encore de plaire
Embellit la raison , enchante l'amitié.
Le malheur, la souffrance éveillent sa pitié :
L'active charité, féconde en sacrifices,
Fait de les soulager ses plus chères délices.
Voyez-la dans ces jours de douleur et d'effroi,
Où, s'armant contre nous des formes de la loi,
L'anarchique pouvoir levant sa tète altière,
D'un crêpe ensanglanté couvrit la France entière;
Voyez-la, sous le faix des besoins et des ans,
Courir, non pas pour soi, supplier les tyrans,
Attendrir les bourreaux , consoler les victimes,
Et par tant de vertus (1) expier tant de crimes!...
Non, non, pour désarmer le bras de l'Eternel
Jamais rien de si grand n'a paru sous le ciel.
O religion sainte ! appui d'un tel courage,
Je crois à ton triomphe, et bénis ton ouvrage!
Tendre Phœdime, ô vous dont les vertus en deuil
Viennent d'accompagner le funèbre cercueil!

---

(1) Tout ce morceau rappelle le souvenir d'une femme non moins chère à ses amis par ses vertus privées que célèbre par l'héroïsme de son dévouement à la cause des malheureux proscrits. Puisse-t-on reconnaître aisément cette madame de Choiseul que tout Paris honore de ses regrets, et dont la carrière semblait devoir encore se prolonger pour le bonheur de ses proches, de ses amis ; et le soulagement des infortunés!

Mais aussi chaque jour une heureuse industrie
Fertilise, embellit sa clôture chérie;
Et, s'il vient de planter un nouvel arbrisseau,
Au sourire malin de quelque jouvenceau
Je l'entends qui répond dans son simple langage :
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

Fallût-il à Sydon un nouveau souverain,
Sous la bure et le chaume, au fond de son jardin,
Alexandre, guidé par la publique estime,
Irait choisir encor cet autre Abdolonyme.
« Sous ce modeste habit, dirait le conquérant,
» Il cache des vertus dignes d'un plus haut rang;
» Libre des passions dont il fut toujours maître,
» S'il n'est du sang royal, il méritait d'en être ».

Ah ! si les dieux, contens de l'emploi de ses jours,
Ordonnaient à Clotho d'en prolonger le cours,
Le vieillard lui dirait : « Remplis l'ordre suprême;
» Reprends d'autres fuseaux, et file encor de même ».
Mais non; il touche au but; sur lui souffle la Mort,
Et, pareil au fruit mûr, il tombe sans effort.

***

Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage ;
Ah ! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage !
  Parmi tous ces mortels sur ce globe semés,
Les uns portent un cœur de sens inanimés ;
Le feu des passions n'échauffe point leur âme :
D'autres sont embrasés d'une céleste flamme :
Mais trop souvent, hélas ! sa féconde chaleur
Enfante les talens et non pas le bonheur,
Et de l'infortuné, dont elle est le partage,
Elle fait un grand homme, et rarement un sage.
  Le bonheur, ô mortel !.... Ose te détacher
D'un espoir que bientôt il faudrait t'arracher :
Si le songe est flatteur, le réveil est funeste :
Fais le bonheur d'autrui, c'est le seul qui te reste.
  Si ton fils n'a reçu que des sens émoussés,
Qu'il se traîne à pas lents dans les chemins tracés ;
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes seules vertus offre-lui le modèle :
Mais si des passions le germe est dans son sein,
Veille, père éclairé, sur ce dépôt divin ;
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble ;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
Que la jeunesse achète aux dépens de ses mœurs ;
Si ton fils ne te doit son âme tout entière,
Tu lui donnas le jour ; mais tu n'es pas son père.
  Le chef-d'œuvre immortel de la Divinité
Sur la terre au hasard paraît être jeté.

L'homme naît; l'imposture assiége son enfance;
On fatigue, on séduit sa crédule ignorance;
On dégrade son être. Ah! cruels, arrêtez;
C'est une âme immortelle à qui vous insultez.
De l'éducation l'influence suprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Peut créer, à son choix, des vices, des vertus:
C'est du fils de César que Caton fit Brutus.
Règne sur le hasard, affaiblis son empire;
L'homme peut le borner, ou même le détruire;
Que ton fier ascendant soit dompté par tes soins:
Transforme pour ton fils les vertus en besoins.
O toi! fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même, à son trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.
Mais déjà de ton fils la raison vient d'éclore;
Sache épier, saisir l'instant de son aurore,
Où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, et, regardant autour de son berceau,
Etonné de penser, et fier de se connaître,
Ose s'interroger, s'aperçoit de son être,
Dévore les objets autour de lui semés,
Jadis morts à ses yeux, maintenant animés;

Demande à ces objets leurs rapports à lui-même,
Et du monde moral veut saisir le systême.
A de sages leçons consacre ces momens;
De ses vertus alors pose les fondemens;
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites;
Renferme ses regards dans les bornes prescrites;
Qu'il sache tour à tour se concentrer dans lui,
Entendre ses rapports, et vivre dans autrui;
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles;
Il est pour les humains des vérités stériles:
Le ciel est parsemé de globes lumineux;
Mais un seul nous éclaire et suffit à nos yeux.
Prolonge pour ton fils cet heureux temps d'ivresse,
Cet aimable délire où la simple jeunesse,
Ignorant l'artifice et les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'estimer les mortels,
Et goûte ce bonheur si pur, si respectable,
De croire à la vertu pour aimer son semblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur,
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs sentimens reproduire l'image,
Et te plaire à créer, dans ta simplicité,
Un nouvel univers par toi seul habité!
Oui, que mon fils embrasse un fantôme qu'il aime;
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.
Mais voici ce moment utile ou dangereux
Qui, souvent annoncé par un orage affreux,

Des sens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute son existence,
Etablit ses devoirs sur ses rapports divers,
Le fait vivre à lui-même, et naître à l'univers :
Ce sont les passions, dont la fatale ivresse
L'élève quelquefois, et trop souvent l'abaisse ;
Mais, quel que soit sur nous leur ascendant vainqueur,
Leur force ou leur faiblesse est toute en notre cœur.
Indociles coursiers, ils éprouvent leur guide ;
Le faible est entraîné par leur élan rapide :
Le fort sait les dompter, les asservir au frein ;
Pour jamais de leur maître ils connaissent la main.
Les coursiers du Soleil, dans leur vaste carrière,
Répandaient sans danger les feux et la lumière :
Phaëton les conduit ; bondissans, furieux,
Ils consument la terre, ils embrasent les cieux.
Si ton fils des vertus a reçu la semence,
Des passions pour lui ne crains point l'influence ;
De nos égaremens on les accuse en vain ;
Le germe corrupteur dormait dans notre sein :
De sable, de limon cet impur assemblage,
Rebut de l'Océan, soulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il existait déjà dans le gouffre des mers.
Passions, c'est nous seuls, et non vous qu'il faut craindre!
Epurons notre cœur sans vouloir les éteindre.
Parmi tous ces désirs dans notre âme allumés,
Le tyran le plus fier de nos sens enflammés,

C'est ce fougueux instinct fait pour nous reproduire,
Bienfaiteur des mortels, et prêt à les détruire.
Qu'un seul objet, mon fils, t'enchaînant sous sa loi,
Te dérobe à son sexe anéanti pour toi :
Heureux, sans doute heureux, si la beauté qui t'aime,
Remplissant tout ton cœur, te rend cher à toi-même,
Et mêle au tendre amour qu'elle a su t'inspirer,
Ce charme des vertus qui les fait adorer !
Nœuds avoués du ciel, respectable hyménée,
De mon fils à tes lois soumets la destinée.
Que par toi, de son être étendant le lien,
Mon fils, pour être heureux, soit homme et citoyen.
Loin d'ici ces mortels dont la folle prudence
Refuse à leur pays le prix de leur naissance,
Et qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
Morts pour le genre humain, pensent vivre pour eux.
Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs ;
Des monstres ont maudit sa féconde influence ;
D'autres ont de dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Eternel!... Amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits ?
Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,
Aliment des vertus, âme des grands desseins :
C'est ce noble désir d'être utile aux humains,

voir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire :
plus beau des besoins, le besoin de la gloire,
périeux instinct que des dieux bienfaiteurs,
pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
s qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire:
n est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
le faible poursuit, qu'encense le pervers,
, sous différens noms, fléau de l'univers,
ne le conquérant, lui commande les crimes,
te au sage insensé de coupables maximes,
uise le poignard, prépare le poison,
r sauver de l'oubli le fantôme d'un nom:
stige d'un instant, vaine et cruelle idole,
, ce n'est point à toi que le sage s'immole;
jours dans les travaux ne sont point consumés,
r laisser quelques pas sur le sable imprimés :
s servir, éclairer le genre humain qu'il aime,
recherchant sur tout l'estime de soi-même;
mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur;
là quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.
e ce beau désir ton âme est dévorée,
rris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
dis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
feu des passions reçoivent leur chaleur.
! lorsque les glaçons de la froide vieillesse
nnent de notre sang arrêter la vitesse,
sque nous recélons, dans un débile corps,
esprit impuissant, une âme sans ressorts,

Plus de droits sur la gloire et sur la renommée ;
La lice de l'honneur est pour jamais fermée ;
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.
Mon fils, sur les humains que ton âme attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen ; il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois ;
Les lois, raison sublime et morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,
Accord né des besoins, qui, par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.
Entends mes derniers mots, toi dont les soins prudens
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu son doux sourire à sa naissante aurore ;
Son premier sentiment à tes yeux doit éclore ;
Dans ton sein paternel il ira s'épancher ;
Et moi, d'entre tes bras la Mort va m'arracher....
Puisse un jour cet écrit, gage de ma tendresse,
Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieillesse !
Puisses-tu t'écrier, saisi d'un doux transport :
Il fit des vœux pour moi dans les bras de la Mort !
Oui, c'est toi qui, m'offrant une heureuse espérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon existence :
Je t'apprends le secret de vivre et de jouir ;
Ma mort t'enseignera le grand art de mourir.

CHAMPFORT.

A MON FILS.

Nul n'a vu tous ses jours filés d'or et de soie ;
Aux dégoûts, aux chagrins l'univers est en proie :
On passe en un moment de la joie aux douleurs,
Le matin dans les ris, et le soir dans les pleurs.
Tu connais le destin des jumeaux de la fable ?
Ce couple, tour à tour heureux et misérable,
Après avoir foulé l'olympe radieux,
Et goûté le nectar à la table des dieux,
Victime d'une loi rigoureuse et fatale,
Descendait tristement sur la rive infernale :
Emblême ingénieux, dont le sens est trop clair !
Le ciel, c'est le plaisir ; la peine, c'est l'enfer.
Crains d'un lâche repos la fatigue accablante,
Préfère à la mollesse une vie agissante.
A trente ans tu diras, des plaisirs détrompé :
L'homme le plus heureux, c'est le plus occupé.
Tout travaille et se meut dans la nature entière ;
Le plus petit insecte agit dans la poussière.
Vois cette eau qui croupit ; l'air en est empesté.
Admire la fraîcheur et la limpidité
De cette onde qui court, par des routes fleuries,
Féconder nos vergers, embaumer nos prairies.

Le temps est un éclair pour le mortel actif;
Le temps avec lourdeur pèse sur l'homme oisif;
Mais quel que soit l'état où ton penchant t'appelle,
Que la probité soit ta compagne éternelle:
La réputation est aisée à flétrir;
C'est un cristal poli qu'un souffle peut ternir.
Le désir de l'honneur à tel point nous anime,
Qu'on veut être estimé de ceux qu'on mésestime.
On peut tout immoler, tout souffrir à ce prix:
On pardonne à la haine, et jamais au mépris.

Le monde est une mer qu'agitent mille orages:
J'ai connu des écueils par mes propres naufrages;
Pilote maladroit, mais par ma faute instruit,
Je veux te voir au moins en recueillir le fruit.
Tout mon cœur sur les flots suit ta nacelle errante:
Un souffle du Zéphir me glace d'épouvante;
Je crois ouïr gronder l'aquilon furieux:
J'implore en ta faveur et les vents et les dieux.
Va, j'empêcherai bien qu'un calcul parricide,
Que souvent forme un fils barbarement avide,
Te fasse supputer le terme de mes jours:
J'en sais un sûr moyen; c'est de t'aimer toujours!
Ton père à ton amour, à ta reconnaissance
A des droits plus sacrés que ceux de ta naissance;
Et, prévenant sans cesse ou comblant tes souhaits,
Il veut régner sur toi par le droit des bienfaits!
Sans être misanthrope aime la solitude,
Fais-y du cœur humain la difficile étude:

Que la Rochefoucault, la Bruyère, Charron
T'apprennent à sonder cet abîme profond;
Qu'ils soient dans tous les temps tes oracles, tes guides:
Ces amis-là, mon fils, ne sont jamais perfides.
L'homme bien rarement se montre tel qu'il est :
En public il est vu sous le jour qui lui plaît;
Il donne à ses défauts d'élégantes surfaces,
A la difformité l'apparence des grâces.
Dans ses déguisemens l'amour-propre est subtil :
Celui qui n'a qu'un œil se montre de profil.
Au choix de tes amis sois donc lent et sévère;
Examine long-temps; la méprise est amère.
Fuis les excès : l'avare est le bourreau de soi;
Le prodigue est esclave, et l'économe est roi:
Sans soucis, sans terreur il voit le jour renaître;
Lui seul est bienfaisant, et lui seul il peut l'être.
Sous un vil intérêt ne sois point abattu :
L'argent le cède à l'or, et l'or à la vertu.
Souvent de l'équité la borne est un peu juste :
Qui n'est pas généreux est tout près d'être injuste.
D'homme adroit et rusé méprise le renom :
Tout honnête homme est franc; qui dit fin dit fripon.
Que le destin te soit ou propice ou sévère,
De quelque infortuné soulage la misère;
Tu le pourras, mon fils. Si tu naquis sans biens,
Apprends l'art d'être utile avec peu de moyens.
Hélas! ce malheureux qu'on fuit, qu'on appréhende,
Plaignons-le; c'est souvent tout ce qu'il nous demande.

D'une oreille attentive écoute ses revers;
Il aime à raconter les maux qu'il a soufferts.
Si ton cœur ne palpite au récit de ses peines,
Puisse ton sang bientôt se tarir dans tes veines!
Ce souhait est celui d'une ardente amitié :
Il vaut mieux n'être pas, que d'être sans pitié;
Rien ne doit l'étouffer dans une âme sensible.
C'est une vérité peut-être, et bien horrible,
Que l'homme en général naquit fourbe et pervers,
L'intérêt est le dieu qui régit l'univers,
Je le sais ; mais le tien te prescrit l'indulgence,
L'humanité, l'oubli, le pardon de l'offense.
D'un orgueil dangereux ne vas point t'abuser;
Il n'est point d'ennemis qu'on doive mépriser :
Le plus faible souvent suffit pour nous détruire :
Un sot même a toujours assez d'esprit pour nuire.
En consacrant tes jours à de nobles travaux,
Tu peux, sans les heurter, dépasser tes rivaux.
Sois hardi dans tes vœux : ce n'est pas au vulgaire,
C'est aux esprits bien faits qu'il faut tâcher de plaire.
De ceux qui ne sont plus on vante les talens :
On n'aime pas les morts, mais on hait les vivans.
Si le ciel t'a doué d'un rayon de génie,
Un jour tu sentiras l'aiguillon de l'envie :
Au mérite, aux succès toujours son fiel se joint :
Travaille à l'exciter; mais ne l'irrite point.
Si tu veux désarmer sa vengeance funeste,
Oppose à sa furie un air humble et modeste ;

Ainsi que la pudeur de son doux incarnat
Colorant une belle, augmente son éclat,
La modestie ajoute au talent qu'on renomme,
Le pare, l'embellit : c'est la pudeur de l'homme.
La modestie enchante, et l'amour-propre aigrit.
C'est par le cœur qu'on plaît bien plus que par l'esprit.

ROYOU.

SUR
LES AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ.

OUI, Chloé, le malheur à l'homme est nécessaire ;
Par lui, de la raison le flambeau nous éclaire ;
Il réveille en nos cœurs la sensibilité,
Et nous fait mieux goûter la tendre humanité.
Il prête aux vrais amours une flamme nouvelle ;
Lui seul à mes regards rendrait Chloé plus belle ;
Il irrite le feu qui nourrit nos désirs,
Nous conduit au bonheur, et sert à nos plaisirs.
L'Aurore s'embellit de la fuite des ombres ;
Le plus riant matin naît des nuits les plus sombres ;
Qui n'eût point vu les mers lui présenter la mort,
Jouirait moins du calme et des douceurs du port.
Si j'osais des héros t'exposer les images,
Tu verrais l'infortune enflammer leurs courages ;

Tu verrais un Alcide, instruit par le malheur,
Lui devoir ces autels, le prix de sa valeur;
Ulysse par le sort combattu dix années,
Dans ses foyers chéris, fixer ses destinées;
Sous une voûte obscure, aux portes des enfers,
Tu verrais, tout courbé sous le poids des revers,
A la sombre lueur d'une lampe fumante,
Gustave, méditant une vengeance lente,
Tel qu'un dieu menaçant qui vient frapper les rois,
S'élever de la terre, et lui donner des lois.
De combien de talens l'infortune est la mère!
C'est peut-être à ses coups que nous devons Homère;
Ce don seul suffirait pour nous la faire aimer.
Sous les traits du malheur la beauté sait charmer:
Ariane trompée eût été moins touchante,
Si le Soir, qui voulait consoler cette amante,
Et la dédommager de volages ardeurs,
Aux regards de Bacchus ne l'eût montrée en pleurs.
Un prince vertueux que guide une déesse,
Veut d'un jeune héros éprouver la sagesse:
Il bannit de son front l'éclat, la majesté,
S'offre dans l'appareil de l'humble adversité;
Télémaque sensible accueille l'indigence;
Son père dans ses bras avec un cri s'élance:
« O Minerve! mon fils est digne de mon sang;
» Conserve-lui ce cœur tendre et compatissant:
» Il a su respecter et plaindre la misère:
» Mon fils, quel autre hommage aurait flatté ton père!»

Sans doute le malheur inspira la bonté.
A l'utile creuset l'or doit sa pureté.
Ma Chloé, le malheur est le creuset de l'âme;
Elle lui doit sa force et son active flamme,
Cet amour épuré, le germe des vertus.
Les plus infortunés aiment toujours le plus!
Loin de vous accuser, ô dieux! je vous rends grâce
De m'avoir fait connaître et sentir la disgrâce;
Mon cœur, sans cette épreuve, eût pu rester fermé
Au suprême plaisir d'aimer et d'être aimé;
Surpris par les vapeurs d'une coupable ivresse,
J'aurais pu m'endurcir au sein de la richesse.
Non, non, le sentiment, de l'éclat ennemi,
Ne suit point ce bonheur dont on est ébloui;
Son orgueil lui déplaît, son éclat l'importune;
Il est le fils heureux de la triste infortune.

Au même sein conçus et nés le même jour,
Deux êtres habitaient le terrestre séjour,
Bien différens de traits, ainsi que d'apanage:
L'un était le Bonheur, ayant tout en partage,
Et des dieux complaisans épuisant la bonté:
L'autre était le Malheur, enfant déshérité,
Dès le berceau proscrit du ciel inexorable.
Le ciel fut attendri de son sort déplorable.
Par l'immortelle cour, Mercure député,
Accourut près de lui placer l'Humanité,
Le tendre sentiment, présent si plein de charmes,
Et le plaisir touchant de répandre des larmes.

L'Amour vint en pleurant s'unir à l'Amitié :
Ce couple pour jamais au malheur fut lié.
Il connut tes douceurs, flatteuse rêverie ;
Il suivit tes détours, solitude chérie ;
Il aima le silence et l'ombrage des bois,
Dans les lieux écartés fit entendre sa voix ;
C'est pour lui qu'un jour sombre attriste la nature,
Que la source s'échappe et coule avec murmure.
Fuyant la folle joie, épris de son chagrin,
Il se nourrit des pleurs qui tombent dans son sein.
Il donna la naissance à cette enchanteresse,
Qui, trompant nos ennuis, attache à la tristesse ;
Qui nous fait préférer à de vives ardeurs
Le charme attendrissant de ses douces langueurs ;
Elle est de tous ses pas la compagne fidèle,
Et dans l'ombre il se plaît à gémir avec elle ;
Ses maux furent mêlés à ses plaisirs si doux,
Que du Malheur enfin le Bonheur fut jaloux.

D'ARNAUD.

A MES PÉNATES.

PETITS dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,

Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer :
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer,
Si mes mains, pour vous fêtoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh ! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux ;
Non point par la peur des filous,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte ?
Je n'ai ni trésors, ni bijoux ;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts ; les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous ;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher :
Ces échappés de l'indigence,
Ces fils de leurs heureux forfaits,
Si durs avec tant d'opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands palais.
Oh ! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,

Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit, pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim!
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vîte et porte et fenêtre;
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux!

DUCIS.

A UN JEUNE CULTIVATEUR

NOUVELLEMENT ÉLU DÉPUTÉ. (1)

Nouveau Cincinnatus, à la glèbe enlevé,
Au poste des honneurs par le peuple élevé,
Sa voix à la tribune en ce moment t'appelle.
Tu vas quitter, Cléon, ton épouse fidèle,
Et ta jeune famille, et ce bon serviteur
Qui, seul de tes troupeaux assidu conducteur,
Content de gouverner les brebis qu'il fait paître,
Partage avec son chien sa puissance champêtre.
Quel exemple! plus sage et plus heureux que toi,
Renfermé dans les soins de son modeste emploi,

(1) La première édition de cette épître parut en 1798; la seconde [illegible] publiée en 1818. Son but est de prouver que les demi-connaissances, si dangereuses dans tous les arts, le sont surtout dans l'art de la législation; que le simple bon sens y est préférable au faux savoir. Il s'agit donc de détourner des fonctions législatives un jeune et simple agriculteur, qui, sans connaître les hommes, a l'ambition de les gouverner; de le rappeler à ses champs, où il peut être utile, et de l'écarter du sénat, où son inexpérience pourrait le rendre dangereux.

Sans songer au bonheur, le vieux Thomas le goû
Thomas, des dignités ne suivant point la rout
Ne verra point son nom, dans nos journaux fê
Voler de feuille en feuille à l'immortalité.
Son destin moins brillant en sera plus tranquill
—Est-ce un tort, diras-tu, de vouloir être uti
Quand nos corps assemblés, d'une commune v
M'appellent à l'honneur de vous faire des lois,
Dois-je, oubliant l'État au sein de mes prairie
Promener vaguement mes douces rêveries?
Vous aimez la paresse; eh bien! suivez vos goû
Mais permettez du moins qu'on travaille pour v
—J'entends: jusqu'à ce jour, nos lois, mal réd
N'attendaient plus que toi pour être corrigées
Et, quoique dans nos champs Mars soit toujour
L'État serait perdu si l'on ne t'eût nommé!....
Il m'en souvient; c'est toi qui jadis, dans nos
Des Phillis du canton célébrais les défaites;
Et, rustique Chaulieu, dans tes vers inégaux,
Soupirais, en plein air, d'amoureux madrigau
Des divertissemens composais les programme
Aiguisais maint couplet, où, faute d'épigram
Comme pour tel auteur, venaient à ton secour
Les jeux de mots savans, les profonds calemb
C'était toi.... Mais je lis sur ton front, qui s'al
D'un dépit concentré le trouble involontaire:
Du sarcasme entre nous laissons le ton moque
Et des jeux de l'esprit n'affligeons pas le cœur.

Je rends justice au tien, que je crois bien connaître :
Ce que tu fus, ami, tu sauras toujours l'être.
Toujours digne de toi, dans ton état nouveau,
Tu m'offriras encor le Cléon du hameau.
Je ne te verrai pas, dans de viles enchères,
Mercenaire tyran, trafiquer de tes frères,
Immoler sans pudeur la justice à Plutus,
Et, pour t'enrichir d'or, t'appauvrir de vertus.
Jamais, déshonorant cette terre affranchie,
Tu n'y rappelleras la sanglante Anarchie,
Ce monstre qui, naguère entouré d'échafauds,
Commandait à la Mort et fatiguait sa faux ;
Qui, partageant la France en bourreaux, en victimes,
De toutes nos cités fit de vastes abîmes ;
Où l'ami des vertus, le favori des arts,
Les timides enfans, les femmes, les vieillards,
Expiant leurs talens, leurs trésors, leur naissance,
Tombaient tous, convaincus de la même innocence....
Mais, Cléon, suffit-il, pour mériter un rang,
De n'être ni fripon, ni bourreau, ni tyran ?
C'est là de ces devoirs qu'on remplit pour soi-même.
Connais d'autres secrets : l'homme est partout le même,
Impatient du joug que l'on veut lui donner :
Il faut donc vers le bien, malgré lui, l'entraîner :
Sans offenser ses droits, maîtriser ses caprices,
Et faire à ses vertus servir même ses vices.
Est-ce auprès des bergers, au bruit de leurs chansons,
Que tu pris de cet art les augustes leçons ?

Je suppose en tes mains l'autorité suprême :
Comment résoudras-tu ce vaste et beau problême
De l'homme à l'homme égal, libre et de fers charg
De l'homme protégeant pour qu'il soit protégé,
Pour qu'il règne soumis, donnant pour qu'il possède
Et n'usant de ses droits que parce qu'il les cède?
Sauras-tu rendre ainsi, par un traité commun,
Chacun l'appui de tous, tous l'appui de chacun;
Au sein du trouble même appelant l'harmonie,
Faire d'enfans rivaux une famille unie;
Et, lorsque l'intérêt vient de les détacher,
Au nom de l'intérêt encor les rapprocher;
Régler jusqu'au pouvoir où je te vois prétendre,
Ne pas trop le restreindre, et ne pas trop l'étendre?...
Vois-tu ces fils légers que l'art n'a point tissus,
Humbles débris du chanvre et de sa tige issus,
Pareils dans leur faiblesse à ces piéges fragiles
Que la vive Arachné tend sous ses doigts agiles?
Frêles comme la feuille errante dans nos champs,
Ils voltigent comme elle au caprice des vents:
Mais attendons, ami, que l'art qui les rassemble,
En câbles, dans nos ports, les arrondisse ensembl
Bientôt tu les verras, jusqu'aux cieux élancés,
Lever les rocs pesans dans les airs balancés,
Soutenir, promener sur les mers blanchissantes
Le poids des mâts tremblans, des voiles frémissante
Et, robustes jouets de l'orage et des eaux,
D'un hémisphère à l'autre emporter nos vaisseaux.

L'art qui sut de ces fils diriger l'alliance,
Des grands législateurs t'explique la science :
Mais, sans avoir sondé ces mystères profonds,
Observateur frivole, homme d'esprit sans fonds,
A peine entrevoyant quelques clartés premières,
Tu te crois inspiré des plus vives lumières!
Tel livre ne fait pas qu'on soit un bon auteur,
Ni tel code de lois un bon législateur.
Tu veux servir l'État? suis mon conseil; renferme
Ton zèle, ton savoir et tes plans, dans ta ferme.
Tu me réponds: — Je sais que Voltaire et Rousseau
Auraient pu mieux que moi porter ce grand fardeau:
Mais, au fond de mes bois, dévorant leurs ouvrages,
N'ai-je pas médité ces immortelles pages
Où leur plume, réglant le sort de l'univers,
Rassemble de nos droits les élémens divers;
Où, sous leur main savante, est posée, est décrite
La borne qu'aux mortels la raison a prescrite?
Guidé par ce flambeau que d'eux j'aurai reçu,
Je veux réaliser le bien qu'ils ont conçu,
Et du bonheur public.... Ce plan vous fait sourire!
Y trouvez-vous encor quelque chose à redire?
—Ton projet est louable, et, pour l'exécuter,
S'il ne faut en effet, Cléon, que le tenter,
Bien coupable ou bien fou qui voudrait t'en distraire!
Cléon a médité son Rousseau, son Voltaire?
Entendons-nous, Cléon: à-peu-près feuilletés,
Ces écrivains fameux, par toi tant médités,

Peut-être t'ont laissé la mémoire remplie
Des doux baisers d'Agnès et de ceux de Juli
Mais passons; ils t'ont fait publiciste achevé
Je cherchais un Solon, et le voilà trouvé.
Que sert de réfléchir, puisqu'au défaut des n
Brillent pour nous guider les lumières des a
Avec de la mémoire on peut se dispenser
Du travail de produire et du soin de penser ;
Et, sans se fatiguer à conquérir la gloire,
S'en faire une d'emprunt avec de la mémoi
Cependant, n'en déplaise à tous les morts fa
Tu pourrais te tromper, même en prêchant co
Dans l'art du médecin, dans l'art du politiqu
Le précepte est fort bon, mais moins que la
Or, j'entends par ce mot cet utile savoir
Que tu n'as pas, Cléon, que tu ne peux av
La science des cœurs! instruction profonde
Qu'on n'obtient pas aux champs, qu'on acquiert d
Quand, riche des trésors de nos grands écriv
Tu me réciterais leurs chefs-d'œuvre divins,
Je combattrais encor l'espoir où tu te livres
Convaincu que le monde instruit mieux que
Ecoute ce docteur: il est sûr de guérir
Tous ceux que dans ses mains chaque jour v
Du reste, fort savant, tout gonflé d'aphoris
Analysant la fièvre et tous ses paroxismes,
Dissertant dans son livre, où tout est défini,
Sur la digestion mieux que *Spallanzani ;*

Esculape infaillible, au fond de sa retraite,
Il connaît tout, sait tout... c'est dommage qu'il traite.
Cet homme est ton portrait. Soit dit sans t'affliger,
Je préfère à cet homme, à toi, ton vieux berger,
Qui n'apprit jamais rien et sait à peine lire.
Je lui donne ma voix et consens à l'élire.
Le vieux berger, du moins, patriote tout bas,
Ecoutera toujours et ne parlera pas.
Fidèle à ce droit sens qui toujours le conseille,
Si quelque bon décret vient flatter son oreille,
De sa modeste place il saura l'approuver,
Sans user ses poumons, par *assis et lever;*
Peu jaloux de l'honneur d'une docte remarque,
Il n'ira pas chercher dans la Grèce Plutarque,
Thucydide, Hérodote, Aristote, Platon:
Pour citer un auteur il faut savoir son nom.
Aussi, ne craignez pas que sa docte importance,
Attachant nos destins au sort d'une sentence,
Sur ces Grecs, que souvent l'on voit estropier,
Rejette ses erreurs pour les sanctifier.
S'il se trompe, jamais sa rustique malice
N'ira troubler un mort pour s'en faire un complice;
Par lui, des demi-dieux, dans leur gloire endormis,
Jamais les noms sacrés ne seront compromis.
Ah! du moins si le Temps eût, de ses mains prudentes
Calmé dans toi le feu des passions ardentes,
Je pourrais espérer. C'est dans cette saison
Que l'homme a recueilli les fruits de sa raison;

Et que, pilote instruit aux leçons des naufrages,
Il devine les vents, annonce les orages,
Marque tous les écueils, et peut de leur danger
Garantir l'imprudent et jeune passager
Qui, sur la foi d'une onde et paisible et limpide,
Fait courir sur les flots son aviron rapide.
Ne crains pas que, séduit par de trompeurs attrait
Cet Ulysse nouveau, respirant à longs traits
L'harmonieux poison qu'exhalent les Syrènes,
De ses sens égarés laisse échapper les rênes.
De ces monstres charmans, qu'il juge enfin du port;
Le souris est un piége, et le chant est la mort.
Ah! lorsqu'à ses dépens l'homme, devenu sage,
Vers les illusions qui bercent le jeune âge
Tourne avec un soupir son regard consterné,
De ses folles erreurs le rêve est terminé.
Des dehors mensongers le prestige s'efface;
Pour ses yeux exercés il n'est plus de surface.
Ces cœurs gonflés d'orgueil et de vices remplis,
S'enveloppent en vain de leurs mille replis;
Par le sage bientôt leur retraite est forcée;
Dans ces tombeaux vivans il poursuit la pensée:
Le méchant de ses traits veut en vain le percer;
Comme il sut les prévoir, il peut les repousser.
Mais toi qui n'as rien vu que ton monde champêtr
Saurais-tu seulement te méfier d'un traître!
Par l'esprit éclairé, mais par le cœur conduit,
Si tu n'es pas trompé, tu peux être séduit.

D'une pitié funeste écoutant le langage,
Souvent, par probité, dans le crime on s'engage;
Et, complice innocent des larcins d'un fripon,
Sans avoir ses profits l'on gagne son renom.
Qui sur les seuls dehors juge l'homme et le prise,
Doit s'attendre au regret qui suivra sa méprise.

Dans tes champs, où le pâtre, ami de ses rivaux,
Suit l'uniformité de leurs simples travaux,
Où, libre de désirs, étranger à l'envie,
D'un cours toujours égal il laisse aller sa vie,
Tu pourras, à des cœurs jaloux de leur devoir,
Faire aimer de tes lois le modeste pouvoir.
Mais d'après tes bergers ne juge pas les hommes;
Laisse là tes coteaux, et descends où nous sommes.
Vois comme en un instant, Cléon, tout a changé!
Vois de nos passions le tableau mélangé!
Ce sont nouvelles mœurs, nouvelles habitudes;
C'est un autre univers qui veut d'autres études.
Dans les champs rien n'est faux; ici tout est masqué;
Dans les champs tout est simple, ici tout compliqué;
Chez toi tout est réel, et chez nous tout est songe;
Notre existence même est presque un long mensonge.

Ainsi que dans Platon, dans tes portraits flatté,
L'homme ne s'offre à toi que du plus beau côté.
Tu penses, caressant d'aimables impostures,
Que tu pourras en lois convertir tes lectures:
Abjure ton erreur: persuade-toi bien
Qu'ici surtout, le *mieux* est l'ennemi du *bien*.

Il faut qu'ici Platon se ploie à nos usages :
Fais des lois pour des fous que tu veux rendre sages.
Ne vas pas chercher l'homme en des rêves charmans ;
C'est l'homme de l'histoire, et non pas des romans,
Que tu vas gouverner... Comment charger de chaînes
Tout ce cortége impur de passions humaines ;
L'Egoïsme insensible et sourd aux maux d'autrui,
Qui n'a d'oreilles, d'yeux, d'entrailles que pour lui ;
La douce Hypocrisie, innocemment perfide,
Glissant sous vingt baisers son poignard homicide ;
Le farouche Intérêt, armé d'un cœur d'airain ;
La Prodigalité, que suit toujours la faim ;
L'Ambition, de gloire et de meurtres avide ;
L'Envie, au teint malade, à l'œil creux et livide,
Effroyable squelette aux vivans attaché,
Versant sur eux le fiel dont il est desséché ;
L'Avarice aux cent yeux, hideuse sentinelle
Gardant de vains trésors qui ne sont pas pour elle ;
La Luxure hardie, aux regards effrontés ;
La Mollesse indolente, aux regards hébêtés,
Qui, sur la plume assise, et d'ambre parfumée,
Respire en paix la fleur qu'elle n'eût pas semée,
Et, pourvu que nul soin ne trouble ses loisirs,
Consent que l'univers travaille à ses plaisirs ;
L'Orgueil, père des arts, d'abord père des crimes ;
Le Luxe, au sein des ris s'entourant de victimes ;
Et l'impure Débauche, et la Fureur sans frein ;
Et la Licence impie, une torche à la main,

Bacchante échevelée, avec des cris sauvages,
Le pied sur un cadavre, appelant les ravages?...
Les siècles sont toujours avares de vertus :
Où l'on voit un Socrate, il est cent Anitus.
Interroge l'Histoire : as-tu, dans ses annales,
Lu du crime effréné les sombres saturnales?
Lève le voile, ami : d'un monde ensanglanté
Contemple, si tu peux, l'affreuse nudité.
Vois-tu dans ce lointain, tout semé de décombres,
Confusément errer ces innocentes ombres?
L'homme fut leur bourreau! Dans ces murs saccagés,
Pourquoi tous ces vieillards, ces enfans égorgés,
Près de ces corps meurtris ces femmes éplorées,
Ces autres sous leurs toits par le feu dévorées?
L'homme fut leur bourreau! Vois ces fameux Romains,
D'homicides plaisirs ensanglanter leurs mains.
Dans les cirques fumans de l'implacable Rome,
Qui fit couler ce sang?... L'Histoire répond : « L'homme !...
Tu frémis ?... Mon crayon s'est à peine essayé.
Oh ! si je présentais à ton œil effrayé
Ces cachots gémissans, mystérieux abîmes
Où l'homme, affreux despote, engloutit ses victimes,
Du fanatisme ardent les bûchers révérés,
Ces Teutatès sanglans et leurs crimes sacrés;
Ces chaînes, ces verroux, ces bourreaux, ces tortures;
Et si, pour achever ces terribles peintures,
Du sang des nations composant mes couleurs,
J'offrais à tes regards leurs crimes, leurs malheurs,

Que dirais-tu, Cléon?... Eh bien, ces maux, ces crimes,
Ces flots de sang versé, ces bourreaux, ces victimes,
Ces pieux assassins, fléau de l'univers,
Ces générations d'hommes vils ou pervers;
Voilà les fruits mortels qu'au sein de l'ignorance,
Mère du fanatisme et de l'intolérance,
Ont fait naître en tout temps la folle ambition;
Voilà ce qu'ont produit et la présomption,
Et l'altier faux-savoir, toujours plein de soi-même,
Tyran plus dangereux que l'ignorance même;
Et ces esprits si vains, si prompts à s'exalter,
A qui Bayle jamais n'eût appris à douter!....
Voilà.... Mais tu te rends.... Sur ton visage empreinte,
Je lis de la vertu la généreuse crainte;
Déjà je te vois fuir à l'aspect désastreux
De ces anges si doux... qui s'égorgent entre eux!
Dans ta fuite déjà, plein d'effroi, tu t'écries:
« Ah! rendez-moi mes champs, mes vergers, mes prairies;
» C'est là que, tout le jour, d'heureux environné,
» J'essaîrai de mes lois le code fortuné,
» Soumettant sans contrainte à ce code facile
» De mes cultivateurs la peuplade docile.
» Que sans moi, j'y consens, de plus habiles mains,
» Pour les rendre meilleurs, imposent aux humains
» D'un invisible joug la chaîne héréditaire;
» Leur ouvrent des vertus le sentier salutaire:
» J'admirerai de loin ce courageux effort;
» Mais, pour moi, dans ma ferme, ainsi que dans un fort,

» Je cours me retrancher, content de mon partage ;
» Législateur paisible en mon simple ermitage,
» Du modeste Candide admirant le destin,
» Et vivant, comme lui, des fruits de mon jardin ».

LAYA, *de l'Académie Française.*

A UN AMI. (1)

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

Risu inepto res ineptior nulla est.
CATULLE.

AMI, dont le goût pur, l'esprit solide et fin
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule,
Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace ?
La Fontaine a dit vrai : Le ciel fit pour les sots
Tous les méchans diseurs d'insipides bons mots.

---

(1) Cette épître fut faite à l'occasion d'un misérable bouffon de société qui, à la honte du bon sens, était accueilli alors par les gens du bon ton.

O le fâcheux plaisant, qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!
Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades,
Et même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!
Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les Ris et bannir l'art de plaire,
Ou, de l'aménité vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits!
Je connais trop le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembourgs, ses burlesques accens.
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal l'un prend l'air hypocondre;
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre:
Mais quelque nom qu'il prenne, ou baron ou milord,
Un sot est toujours sot, et l'on reconnaît *Goord* (1).

---

(1) Impertinent bouffon de société, connu sous le nom de milord Goord.

Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête...
Qu'un monsieur Turcaret savoure en se pâmant
De ces mots à gros sel le stupide enjoûment;
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise.
Le véritable esprit jamais ne se déguise :
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage;
La feinte avilit l'âme; et dans les moindres jeux,
Le vrai de nos plaisirs est le principe heureux.
Voyez près de Bacchus la Feinte disparaître :
Des flots de son nectar la Vérité va naître.
L'aimable Vérité rit dans les coupes d'or;
Tout le cœur se dévoile et prend un doux essor.
Une gaîté piquante est l'âme de la table :
L'usage en est charmant; l'abus seul est blâmable.
Tels la Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins.
La raison s'éclairait du feu de leurs saillies;
Minerve applaudit même à leurs sages folies;
Et les Grâces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'ambroisie, et soupaient avec eux.
De là ces vers légers, enfans de la Toscane (1),
Non ces lourds quolibets d'un Trivelin profane,

(1) Vin de primeur, célébré par Chaulieu.

Qui verse avec le vin ses rébus à foison,
Fait rougir la Pudeur et bâiller la Raison.
Il est un art charmant d'amuser et de rire :
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer ;
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.
Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédan
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous ce pesant adage il vous croit terrassé.
Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir par-tout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi contre Dacier les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils (1).
Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse.
Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse ;

---

(1) On connaît le petit duel littéraire du marquis de Sévigné et Dacier. Ce fut le combat de la grâce et du pédantisme.

Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la noirceur le coloris des grâces.
Vices du bon ton, quoique doux et charmans,
Ont bientôt fatigué leurs coupables amans.
La bonne compagnie est parfois détestable;
Et le vaisseau que presse un corsaire implacable,
Et le bois le plus noir, tout peuplé d'assassins,
Sont plus sûrs, mes amis, que vos cercles divins.
D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence:
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères;
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets.
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite:
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du cyclope difforme
Qui, sur l'aimable Acis, jette sa roche énorme:
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.
Jadis Vulcain forgea d'invisibles réseaux:
Tels sont les rets subtils d'un railleur socratique.
On aime un bon plaisant; on abhorre un caustique.

On fuit ce persiflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la fatuité.
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle,
Que le froid enjoûment de ce jargon frivole.
Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un art badin.
Par cet art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot :
Gardez-vous d'un sot rire ; il n'est rien de plus sot.
Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait ?
La nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle alors veut être illustre.
On prodigue l'esprit ; les bons mots font un nom ;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.
N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des impromptus qu'on lui prêtait la veille ?
Tel de Pasquin dans Rome on voit le marbre usé
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.
Souvent la jeune Églé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.
L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces.
L'invective jamais ne fut le ton des Grâces.

La politesse aimable et sage en sa gaîté
Est le plus doux lien de la société.
Eh! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne?
Sexe né pour l'amour, pourquoi chercher la haine?
Vous qu'attaque une belle, ah! n'oubliez jamais
Les égards indulgens qu'on doit à ses attraits.
Fuyez l'aigre dispute; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent;
C'est un art de savoir triompher en cédant!
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie:
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.
Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe:
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.
Tel lance un trait plaisant, qui n'eût pas su l'écrire;
Tel écrit un bon mot, qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant (1) qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur (2) de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.

---

(1) Montesquieu, dans ses Lettres Persanes.
(2) Pradon.

Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talens; tout homme a ses limites;
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites.
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan, qui se croit quelque chose (1):
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron,
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton :
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?
Le dépit raille mal; ses jeux sont des querelles:
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.
De Lah*** (2), a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet (3) : ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.

---

(1) Qui ne sait le vers

Et l'ami Pompignan croit être quelque chose?

(2) La Harpe.

(3) Ce mot connu est de Piron.

Dites : ce froid rimeur se caresse lui-même ;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime ;
Il s'est signé grand homme, et se dit immortel
Au Mercure ! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine :
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude ; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat ! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.
Un jour, certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous.
L'avez-vous lu, Piron? Oui, monseigneur ; et vous?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.
Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, des rois empesés raillant la confrérie (1),
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots :
Le poëte railleur coûta cher au héros :
Il siffla de Bernis la stérile abondance,
Et Bernis (2) sut armer Pompadour et la France.

---

(1) Voici le vers du roi de Prusse :
Et des rois empesés la lourde confrérie.

(2) On connaît ce vers d'une épître du même roi :
Evitez de Bernis la stérile abondance,

et comment ce poëte, devenu ministre, s'en vengea par le

Dans la bouche des rois le rire est trop amer :
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.
D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle (1) en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux :
Que te semble? dit-il au généreux Lahire.
Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

LEBRUN, *de l'Académie Française.*

---

traité de Vienne, qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.

(1) Charles VII dans Orléans.

A MON AMI.

L'ESSAIM frivole des mensonges
Vient-il encor troubler mes sens?
Ce tumulte, ces cris perçans
Ne seraient-ils que de vains songes?
Mais, non : loin de moi le sommeil
A fui sur son aile légère :
Mon œil s'entr'ouvre à la lumière,
Et tout m'annonce le réveil.
Il semble, à ma vue incertaine,
Que l'astre superbe du jour,
Qui fait étinceler la plaine,
Ne voit qu'à regret ce séjour,
Et ne l'éclaire qu'avec peine.
Quel amas confus de palais
Vient me dérober son image,
Et cache à mes yeux ces bosquets
Où mille oiseaux, par leur ramage,
Sous le dais d'un naissant feuillage,
Annonçaient l'aurore et la paix?
Quelle vapeur lourde et grossière
Remplace cet air épuré
Que dans ma grotte solitaire

J'ai tranquillement respiré ?
Au murmure de la colombe
Soupirant tout bas ses amours,
Au bruit de ce ruisseau qui tombe
Et se replie en cent détours,
Au chant et naïf et rustique
Du paysan laborieux,
A ce repos philosophique,
Quel fracas succède en ces lieux ?
Ne suis-je plus dans cet asile
Où, dans un calme studieux,
Chaque matin, pur et tranquille,
M'annonçait un soir plus heureux ?
Ariste, mes yeux s'éclaircissent ;
Ariste, le charme est détruit :
Loin de moi le calme s'enfuit,
Et déjà ces beaux jours finissent.
Ici tout s'achète et se vend :
J'entends l'écho qui s'épouvante,
Repousser la voix glapissante
Qui nous propose, à prix d'argent,
Tous ces biens que la terre enfante,
Ces végétaux, ces alimens
Que destinait à ses enfans
Cette mère compatissante.
Tilleuls que mes mains ont plantés,
Quand reverrai-je vos ombrages ?
Ah ! si mes vers sont écoutés,

Si Palès reçoit mes hommages,
Pour vos fleurs et pour vos feuillages
Les vents ne sont plus redoutés :
Des jours sereins et sans nuages
Viendront raffermir vos rameaux,
Et les tourbillons des orages
N'insulteront pas vos berceaux.
Que je vous regrette et vous aime,
Lieux fortunés, simples réduits,
D'où la main du plaisir lui-même
Ecarte les sombres ennuis !
Où, près d'une sensible mère,
Contre le sien pressant mon cœur,
Toujours tendre et toujours sincère,
Je versais les pleurs du bonheur !
Où mon ivresse toujours pure,
Où ces baisers de la nature,
Que j'obtenais à tous momens,
Sans nuls remords et sans contrainte,
Livraient et mon âme et mes sens
Aux vertueux épanchemens
De la volupté la plus sainte!....
De ton front ridé par le temps
Le bonheur réparait l'outrage,
O cher objet de mon hommage !
Chaque regard de tes enfans
Du Temps effaçait un ravage,
Et les beaux jours de leur printemps

Semblaient dissiper le nuage
Et les langueurs de tes vieux ans.
Jamais, jamais de ma mémoire
Ne sortiront ces heureux jours:
Hélas ! ils ont été trop courts
Pour mon bonheur et pour ma gloire.
Rien ne manquait plus à mes vœux,
Et, bénissant la destinée,
A chaque instant de la journée
Je faisais presque des heureux.
Quelquefois, parcourant les plaines,
Mêlant la fatigue à mes jeux,
Je rencontrais un malheureux;
Soudain je soulageais ses peines.
Eh quoi! me disais-je en secret,
Si peu de chose est un bienfait !
Quoi! d'un membre de la patrie,
Et d'un être semblable à moi,
Je viens de racheter la vie !
Ah! que de bien peut faire un roi!
Au sein d'une mère éplorée,
Dans une chaumière, souvent
Je voyais un débile enfant,
A la mamelle déchirée,
Sucer le lait avec le sang,
Tandis que, renversés par terre,
Livrés aux besoins dévorans,
Cinq ou six êtres languissans

Offraient aux cieux, pour leur prière,
Leurs lugubres gémissemens.
Hélas! si mes mains impuissantes
Ne ramenaient pas le bonheur,
Au moins je suspendais l'horreur :
Quelque temps mes mains bienfaisantes,
Dans ces demeures désolantes,
Semblaient enchaîner la douleur.
Touché de ces cris lamentables,
Je désirais des monceaux d'or :
Le seul aspect des misérables
Doit faire envier un trésor !
Vous, dont la peine est le partage,
O vous! enfans laborieux
Qui cultivez mon héritage,
Quand pourrai-je accomplir mes vœux,
Et, ministre de l'être sage
Dont la splendeur rémplit les cieux,
Ramener dans votre village
Le calme, l'aisance et les jeux ?
Tant que la voix de l'indigence
De vos solitaires coteaux
Epouvantera le silence,
Loin de moi fuira le repos;
Il fuira loin de ma paupière,
Tant que l'effrayante misère
Pourra vous faire envisager
Comme le plus cruel danger

Le plaisir si doux d'être père,
De la nature auguste loi
Qu'il est affreux de ne pas suivre.
Ah! quand verrai-je autour de moi
Des mortels satisfaits de vivre?
Qu'il est cruel de voir des yeux,
Où l'amour tendre et vertueux
Eût peut-être choisis des armes,
A force de verser des larmes,
Perdre tout l'éclat de leurs feux!
Quelles images effrayantes,
Que la faiblesse et la laideur
De l'indigence et du malheur,
Filles tristes et languissantes,
Remplaçant les roses brillantes
De la jeunesse et du bonheur!
O réflexion trop amère!
Sous le chaume et sous les lambris,
Tout offre à mes yeux attendris
L'affreux tableau de la misère.
Dans le fracas de la grandeur,
Dans le silence de nos plaines,
Je vois les rêves du bonheur,
Et la réalité des peines.
Toi, dont l'Amour est l'Apollon,
Qui, pour luth, prends une musette;
Toi, dont Vénus souvent répète
Les jolis vers et la chanson;

›i, dont les douces folies
nomens changent tous mes jours;
›i, qui toujours te varies,
[ui te ressembles toujours;
i fidèle, amant volage,
désire sans soupirer;
osophe sensible et sage,
sais rire et qui sais pleurer;
tous les amis le plus tendre
les cœurs le plus généreux,
r Ariste, ah! daigne m'apprendre
ȷui pourra me rendre heureux!
st-ce l'idole de la Gloire?
ce l'aveugle Ambition?
s être heureux, on voit son nom
:rit aux fastes de mémoire.
rd aux cris de l'humanité,
dra-t-il, farouche et sauvage,
ıs les champs fumans du carnage,
rir à l'immortalité?
: dis-je? superbe immortelle,
m'offres ta noble faveur:
ire, ta couronne est trop belle
ır perdre ses droits sur mon cœur.
ıs cet art brillant et terrible,
nul mortel n'est invincible,
l'on a la mort à braver,
'autres ont vu l'art de nuire,

De massacrer et de détruire,
J'y vois celui de conserver.
Le talent du grand capitaine
N'est pas d'épouvanter l'arène
Des cris de l'inhumanité:
La palme la plus estimable,
Le laurier le plus honorable
N'est pas le plus ensanglanté.
Gloire, le feu qui t'environne,
Ces éclairs, ces nobles ardeurs
Dont tu consumes tous les cœurs
Dans les champs poudreux de Bellone;
La resplendissante couronne
Dont tu ceins le front des vainqueurs;
Cet élan fougueux et superbe
Du coursier bondissant sur l'herbe
Aux premiers accords du clairon;
L'oubli du péril qu'on affronte;
Cette terreur soudaine et prompte
Qui suit et précède un grand nom,
Tout montre la flamme divine,
Tout montre l'immortel rayon
Où tu puisas ton origine.
Tous les objets, quand ils sont grands,
Pour mon cœur ont toujours des charmes:
Au sein du tumulte et des armes,
Ariste, il est de beaux momens.
Ces machines inconcevables,

Qu'une seule voix fait mouvoir ;
Ces corps aveugles, innombrables,
Dont l'union fait le pouvoir ;
Ce mystère utile et terrible
Qu'exigent tous les mouvemens ;
Cette fougue noble, invincible
Qui fixe les événemens ;
Cette image vaste et puissante
Embrase le cœur indompté :
L'imagination brûlante
Se plaît dans cette immensité.
Qu'avec transport je me rappelle
Et me représente ce jour
Où mon âme, avide et nouvelle,
S'élançait au son du tambour!
Où cette âme, jeune, enflammée,
Vive et facile à s'émouvoir,
Parvint enfin à concevoir
La grande énigme d'une armée!
Mais quelle folâtre vapeur,
Et quel feu passager m'inspire ?
Où m'emporte un fougueux délire ?
Où vais-je chercher le bonheur ?
Amitié, toi qui nous enflammes,
Des dieux consolantes faveur,
Aliment sacré de nos âmes ;
Toi qui soulages la douleur ;
Heureux, quand on porte tes chaînes

Sans langueurs, sans fougueux désirs!
On n'a que la moitié des peines,
On a le double des plaisirs!
Ariste, aux rives du Permesse,
Toujours amis, toujours rivaux,
D'un amant et d'une maîtresse
Nous avons les biens, sans les maux.
Les charmes de la confiance
Sans cesse embellissent nos jours,
Et jamais l'altière exigence
Ne vient en altérer le cours;
Mais, bien sûrs de notre indulgence,
Nous nous disons tout sans détours:
Nous chassons ces viles souplesses,
Et ces subtiles petitesses
Faites pour l'orgueil et les sots.
Nous connaissons tous nos défauts,
Et nous pardonnons nos faiblesses.
Si quelquefois la passion,
Si quelque vapeur passagère
Du flambeau de notre raison
Obscurcit la faible lumière,
Ce n'est point une main sévère
Qui vient déchirer le rideau;
Mais la Sagesse, pour nous plaire,
Sait éclaircir son front austère,
Et, quittant son triste manteau,
D'une main douce et salutaire

Détache, en riant, le bandeau.
Ariste, hélas! quand la nature
Nous eût tirés des mêmes flancs,
Nos cœurs seraient-ils plus constans,
Et notre tendresse plus pure?
Va, nos liens sont affermis;
Va, nos chaînes nous sont plus chères :
C'est le hasard qui fait les frères,
Et la vertu fait les amis.

PÉZAI.

A MON AMI

REVENANT DE L'ARMÉE.

Ainsi donc la terre respire!
De concert, vainqueurs et vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le temple de Janus;
Et la Paix revient nous sourire.
Louis, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage;
Tu vas, regagnant ton village,
Au pas tardif d'un vieux coursier,
Et, fatigué, comme on peut croire,

Des maux que cause à ses amans
Cette déesse de mémoire,
Tu rapportes après cinq ans
Quelques dettes et de la gloire.
Enfant chéri de tes parens,
Aujourd'hui leur bonheur commence.
Ils ne craindront plus désormais
Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès.
En bénissant la destinée,
On dit chez eux chaque matin:
« Nous le verrons dans la journée ».
Le jour passe: on attend en vain
L'heure qu'on avait espérée,
Et l'on s'attriste la soirée
En désirant le lendemain,
Qui fuit de même... Mais enfin
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils, si long-temps attendu,
Il s'approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi quelle allégresse!
Quel doux moment que ce retour!
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton ivresse;
Ta joie... est aussi dans mon cœur:
Elle m'anime, elle m'inspire,

Et, m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.
L'ombre de ses voiles épais
Couvre encor l'étendue immense ;
La nuit au loin règne en silence ;
Toute la nature est en paix ;
L'avarice même sommeille :
En proie aux désirs inquiets,
Toi seul crois que le jour est près,
Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
« Eh ! mais, monsieur, on n'y voit goutte ;
» Le coq n'a pas encor chanté.
— N'importe... » Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
En vain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi ;
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'Aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois piquant des deux,
De temps en temps levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galoper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.

De là ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faîte
Du séjour de tes bons aïeux,
Et, pétillant d'impatience,
Confondant les objets entre eux,
Voudrait calculer la distance,
Et la juger d'après tes vœux :
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Ithaque
Fuit devant un fils malheureux.
Mais quel est ce pin sourcilleux
Qui jette sont front dans la nue,
Et semble menacer les cieux?...
Tu le reconnais: à sa vue
Tu sens ton âme tressaillir;
Ta joie éclate; de plaisir
Ton œil se mouille; tu t'écries:
« Ah! ce n'est plus un vain espoir;
» Lieux charmans, campagnes chéries,
» C'est vous, c'est vous que je vais voir! »
Ton attente n'est point déçue:
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que, dans l'étendue,
Tes yeux errans allaient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paraît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières

Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grands-pères.
A leur aspect quels mouvemens
Dans ton cœur s'empressent d'éclore!
C'est là que ta première aurore
Fit le bonheur de tes parens;
C'est là que les soins caressans
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton âme naissante
Germer les plus doux sentimens;
C'est là que depuis ton absence
Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance?
Ils t'appellent; tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but, et reprend vigueur.
On se range sur ton passage;
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit: C'est monseigneur!
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain tu leur diras bonjour.
On parle; tu fuis; on s'étonne.
Le pont-levis sous toi résonne:
Te voilà dans la grande cour.
Dans un salon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer:

Les dames sont à leur ouvrage ;
Quelques amis du voisinage,
Et le bon curé du village,
Assis près du feu sans façon,
Règlent l'état, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre ;
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire :
Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère :
« C'est lui! le voilà! c'est Valfort! »
Tous volent à toi, père, mère,
Avant eux ton aimable sœur :
« C'est toi, mon fils!... C'est toi, mon frère!...
» Nous parlions de toi ; j'avais peur...
» Ah! mon fils, enfin je t'embrasse!
» Dit ton père ; je te revoi!
» Quoi! cinq ans!... Mais tu tiens ma place,
» Et je te devais à mon roi!
» Mon fils, je suis content de toi :
» Tu seras digne de ta race ;
» Poursuis... » Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace ;
En te parlant sa noble face
Brille du feu de la valeur :
C'est l'œil fier du dieu de la Thrace ;

D'un père heureux c'est la douceur.
Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère, te fixant sans cesse,
Soupire, rit, pleure à la fois :
« Est-ce un rêve de ma tendresse?
» Dit-elle, est-ce lui que je vois? »
Voisins, amis, chacun s'empresse;
Et, se livrant au sentiment,
Te disant tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras ; elle le serre
Contre le sien.... « Ce pauvre frère!...
» Qu'un jour de l'autre est différent!
» Que j'étais triste d'ordinaire,
» Et que je suis aise à présent!
» Es-tu bien las?... te suis-je chère?...
» A propos, tu ne m'écris guère;
» C'est mal; à moi qui t'aime tant!... »
On entre, on s'assied, on te presse;
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse:
Tu ne réponds ni non, ni oui;
Ton cœur, rempli par la nature,

Est pénétré de tous ses droits ;
Il jouit... Sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive ce valet fidèle
Qui prit soin de tes premiers ans :
Le rire en ses yeux étincelle ;
Il hâte ses pas chancelans :
« Quoi ! c'est monsieur ! que je le voie !
» Qu'il est grand ! qu'il était petit !
» Béni soit Dieu qui le renvoie !
» Qu'il est bien avec cet habit !
» Ah ! combien madame a de joie !
» Combien j'en ai ! » Nœuds enchanteu
Amitié, nature, patrie,
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs !
Régnez sur mon âme attendrie :
Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui, sans être ému,
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père !

BONNAR

A MADAME DU BOCCAGE,

SUR L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LES MOEURS.

Loin de ces villes musulmanes,
Où le beau sexe infortuné,
A la sagesse condamné,
Gémit sous des tyrans profanes,
Il est, sur des bords plus heureux,
Une ville immense et polie,
Séjour des beaux-arts et des jeux,
Ouvrage bizarre et pompeux
De Minerve et de la Folie.
C'est là qu'arbitre souverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le sort incertain
D'un monde dont il est l'idole,
Et gouverner le genre humain.
O toi, qu'on redoute et qu'on aime,
Beauté! l'éclat du diadême
Cède à l'éclat de tes attraits.
Les rois ont un pouvoir suprême :

O Beauté! tu n'as que toi-même;
Les rois sont tes premiers sujets.
Des rubans forment sa couronne;
Des sophas lui servent de trône;
Elle a pour sceptre un éventail,
Pour trésor son cœur et ses charmes,
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.
Ces fiers vengeurs de nos états,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide;
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide,
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de la Beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Vénus a leurs derniers momens;
Ils feignent des empressemens
Même au-delà de leur automne.
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes;

Et, pour Chaulieu quittant Follard,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes et des coquettes.
Nos magistrats impérieux,
De qui les âmes peu communes,
Partageant le pouvoir des dieux,
Règlent d'un ton sentencieux
Et nos destins et nos fortunes;
Ces sénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode
Au ton empesé des arrêts.
Aux dames, par eux encensées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs et flottans,
Et de leurs phrases compassées
Les insipides agrémens,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence;
Ils plaisantent à l'audience,
Ils opinent dans un soupé.
Que dis-je? un Crésus imbécille

Qui ne sait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels:
Il s'empresse à soumettre aux belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a vernissés Martin,
Ses gros galons et ses dentelles,
Les bijoux qu'étale sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses architectes, ses brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs,
Toutes ses risibles hauteurs,
Ses amis que son or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et ses ancêtres de la veille.
Ainsi, maître absolu des cœurs,
Le beau sexe, avec un sourire,
Commande tout ce qu'il désire;
Par des danses, des chants vainqueurs,
Par des caprices séducteurs,
Il sait régler, il sait prescrire
Les modes, les goûts et les mœurs;
Pour lois il donne des erreurs,

N'aime, ne répand que des fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole et le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les grands, les sages et les sots.
Mais je vois des maisons riantes,
Temples de ces divinités;
Que leurs douces voix sont puissantes!
On vole aux ordres respectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or, qui le cède à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin, sur la toile docile,
Dans un salon voluptueux,
De Boucher le pinceau facile
A des Amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Persans,
Les marbres et la porcelaine
Décorent ces appartemens;
Et le cristal poli des glaces
Des belles répètent les grâces,
Et l'éclat de mille ornemens.
Tout respire ici l'abondance,
La parure, le doux loisir.

Ah! sans doute on ne voit qu'en France
Les dieux du goût et du plaisir
Amis du dieu de l'opulence.
L'espoir de la félicité,
A l'aspect de tant de merveilles,
A saisi mon cœur enchanté :
J'ouvre les yeux et les oreilles.
Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnaître un caractère ;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministère ;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson ;
Immoler les mœurs aux manières,
Et le bon sens à de bons mots ;
Dire gravement des misères,
Et plaisanter sur des fléaux ;
Siffler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légères ;
Se flétrir dans la volupté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie ;
Paraître poli par fierté,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par désir d'être flatté ;
Médire par oisiveté,

Quelquefois par méchanceté,
Plus souvent par coquetterie;
Quitter Cléon par fantaisie;
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie:
Tel est ce monde tant fêté;
Telle est la bonne compagnie.
Quoi! faut-il chercher le bonheur?
Sans cesse éloigné de nous-même,
Ignorer le plaisir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur?
Quoi! sur le théâtre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un sage aimable est-il si rare?
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du Français premier apanage,
Serait-il l'unique avantage
D'un sexe enchanteur et puissant?
Non: Paris voit une mortelle,
Simple par goût, belle sans fard,
Fine sans air, vive sans art,
Et toujours égale et nouvelle.
Comme Vénus elle sourit,
Comme l'Amour elle nous blesse;
De Minerve elle a tout l'esprit,
Hélas! et toute la sagesse.
Mais elle unit à des appas

Une âme sensible et sublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits saillans ou délicats.
C'est elle dont la voix touchante
A fait retentir sur nos bords
Les sons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglais vante;
Elle qui, dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'Homère,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui, d'un vaste et riche hémisphère,
Agrandit pour nous l'univers.
Ainsi, dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de son héros,
Gênes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrtes d'Idalie,
A formé des festons nouveaux;
A son aspect, des cardinaux
L'âme altière s'est adoucie;
Enfin le pape l'a bénie.
Mais, vingt siècles auparavant,
Le doux Tibulle, en la voyant,
Eût, je pense, alarmé Délie;
Virgile eût mieux peint Lavinie;
Et son Auguste, assurément,
N'eût jamais couronné Livie.
Chère aux savans, chère à Cypris,
Illustre et belle Duboccage,

L'honneur et l'amour de Paris.
Jouissez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au sein des ris.
  Les grands poëtes et les belles
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux esprits,
Vous faites mille amans fidèles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre sexe, qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillans;
Tandis qu'en faveur de ces charmes
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talens.

BARTHE.

A LA SOLITUDE,

OU

LA PROMENADE D'UN PHILOSOPHE.

QU'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés!
Que je me plais sous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés!

Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer!
De ma triste et lente carrière
Rien n'adoucirait la misère,
Si je cessais de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asile,
Fuyez de mon âme tranquille,
Vains et tumultueux projets;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir?
Et si le temps coule si vite,
Au lieu de retarder sa fuite,
Faut-il encor la prévenir?
Oh! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence
Font des heureux à peu de frais!
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage
Tout ses désirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de vigilance
Sont moins des fruits de la prudence,
Que l'effet de l'ambition:
L'homme, content du nécessaire,

Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices,
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix serait dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable
Qui, dans son âme insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or!
Que, du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor!
Malheur à l'âme ambitieuse
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains!
Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abîme, apprêté pour sa chute,
Soit creusé de ses propres mains!
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve, dans sa misère,
De la part de son propre frère,
La même insensibilité!
Sans doute, un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime

De ces affreuses passions;
Mais, jamais du ciel condamnée,
On ne vit une âme bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à se faire entendre,
En faisant taire la raison:
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables lois:
La haine et ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus?
Nous les mettons au rang des crimes;
Ils devraient être des vertus!
Pourquoi de ces penchans aimables
Le ciel nous fait-il un tourment?
Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévèrement!
O discours trop rempli de charmes!
Est-ce à moi de vous écouter?
Je fais, avec mes propres armes,
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour;

J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y songe à l'Amour.
Je sens qu'une âme plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre, en ce charmant asile,
Philosopherait beaucoup moins.
Ainsi, du feu qui me dévore,
Tout sert à fomenter l'ardeur.
Hélas! n'est-il pas temps encore
Que la paix règne dans mon cœur?
Déjà, de mon septième lustre
Je vois le terme s'avancer;
Déjà la jeunesse et son lustre,
Chez moi, commence à s'effacer.
La triste et sévère Sagesse
Fera bientôt fuir les Amours;
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie,
Chassant l'aimable Volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité;
On me verra, par jalousie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et souvent blâmer, par envie,
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais, malgré les glaces de l'âge,
Raison, malgré ton vain effort,

Le sage a souvent fait naufrage
Quand il croyait toucher au port.
O Sagesse! aimable chimère!
Douce illusion de nos cœurs!
C'est sous ton divin caractère
Que nous encensons nos erreurs.
Chaque homme l'habille à sa mode:
Sous le masque le plus commode
A leur propre félicité,
Ils déguisent tous leur faiblesse,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la Jeunesse étourdie,
Le Vice, instruit par la Folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de Philosophie,
Tend des piéges à la Vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique austère
En guerre avec tous ses désirs,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie et les plaisirs.
Ah! s'il existait un vrai sage,
Bien différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une Sagesse plus aimable,

D'une Vertu plus sociable
Il joindrait le juste milieu
A cet hommage pur et tendre
Que tous les cœurs auraient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu.

J.-J. Rousseau.

AU SOMMEIL.

Sommeil, divinité chérie,
Qui, sur ton aile rembrunie,
Nous portes les songes légers,
Tu suspens dans l'âme assoupie
Les autres rêves mensongers
Qui nous occupent dans la vie;
Viens, accours, verse tes pavots
Sur ma paupière appesantie;
Mes sens ont besoin de repos.
La Nuit règne, tout est tranquille;
Tu n'entendras dans mon hameau
Que le murmure d'un ruisseau
Qui coule autour de mon asile.
D'auprès de moi rien ne t'exile:
Pourquoi fuirais-tu mon rideau?

Fuis cet ambitieux qui brigue
Quelque place ou quelque brevet;
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne sonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'infamie
Ce lâche Zoïle, tombé
Dans le marasme de l'Envie;
Et cet avare au teint plombé,
Que son inquiète manie
Sur des monceaux d'or tient courbé.
Mais moi, moi qui te sollicite
Après un innocent travail;
Qui sur ma porte, où je t'invite,
N'ai point pour toi d'épouvantail,
J'ai quelques droits à ta visite.
Je sens que l'air se rafraîchit;
La Nuit va replier ses voiles;
Déjà pâlissent les étoiles
Devant l'Aube qui les blanchit.
Dieu charmant, quels lieux te retiennent?
Quels soins t'occupent loin de moi?
Quoi! des heures qui t'appartiennent
Vont-elles s'écouler sans toi?
Me suis-je trompé? le coq chante;
Il recommence, je l'entends:
Le jour va poindre, et je t'attends!
Quoi! ma prière est impuissante,
Et j'ai jeté ma plainte aux vents!

Je t'invoquais, fils des ténèbres;
Toi, dieu! j'ai profané ce nom;
Reste avec tes vapeurs funèbres
Sur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres,
Les vampires, spectres volans,
Tous les fantômes des bords sombres;
Voilà ta cour et tes suivans.
A des épouses meurtrières
Tu livrais les fils d'Egyptus,
Et de l'incorruptible Argus
Tu fermas les deux cents paupières.
L'habitant des murs de Paris,
En des temps de trouble et de schisme,
Dans ton lâche sein fut surpris
Par la dague du fanatisme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi!
Tu ne fais qu'abréger la vie,
Et je puis reposer sans toi!
Le méchant seul craint l'insomnie:
Il entend trop distinctement,
Dans la nuit et dans le silence,
Cette voix de la conscience,
Qui l'agite même en dormant:
Mais le mortel irréprochable,
S'il veille seul lorsque tout dort,
Goûte la paix inaltérable
D'un cœur à l'abri du remord;

Et cette tranquillité pure,
Ecartant les sombres ennuis,
Rafraîchit son sang à mesure
Dans la marche lente des nuits.
Mais quelle douce rêverie,
Par ses charmes assoupissans,
Brouille ma pensée obscurcie,
Et laisse défaillir mes sens?
Quel baume lentement circule
Et s'insinue en tout mon corps?
A peine ma voix articule,
Mon œil se ferme.... je m'endors.

LEMIERRE.

A UN AMI

HABITANT DE LA COUR.

Te voilà chez les demi-dieux,
Et me voilà dans ma chaumière!
Quelle distance entre nous deux!
A présent tu cherches à plaire
A quelque riche atrabilaire,
A quelque grand bien dédaigneux;

Ou peut-être qu'à la toilette
D'une laide et vieille coquette,
Qui par hasard est en faveur,
Courtisan plein d'art et d'adresse,
Tu profanes l'encens flatteur
Que l'on ne doit qu'à la jeunesse!
Mais quel doit être ton tourment!
Car tu n'es pas né pour la feinte.
Ici tu vivrais sans contrainte,
Et nous plairais bien aisément.
Tu n'oses donc être sincère?
Je te plains; c'est un vrai malheur.
Dans nos hameaux, tout au contraire,
On n'oserait être trompeur.
Chez vous, tout est de conséquence;
Souris, regards, propos, maintien.
Chez nous, l'on ne prend garde à rien,
Si ce n'est à l'indifférence.
Notre plaisir simple et sans fard,
Mieux que le vôtre, se varie;
Comme la fleur de la prairie,
Il renaît sans peine et sans art.
Je vis un jour tout l'étalage
Du séjour pompeux de tes grands:
Tout en ce lieu sent l'esclavage;
Je n'y trouvai que l'avantage
De n'y pas être pour long-temps.
Lasse de voir clinquant, dorure,

Sans regret je fis mes adieux,
Et je vins reposer mes yeux
Sur un beau tapis de verdure;
Je préférai musette, hautbois,
Aux aigres et perçantes voix
Des Amphions de vos chapelles,
Qui sont réduits au seul honneur,
Ne pouvant chanter pour les belles,
De chanter pour le Créateur.
J'aimais mieux la course légère
De nos frais et joyeux pasteurs,
Qui veulent joindre leur bergère,
Que la démarche noble et fière
De tous vos importans seigneurs.
Ici je revis la nature
Dans toute sa simplicité;
Gaîté, franchise, égalité,
De ces beaux lieux sont la parure.
On y danse au son du pipeau,
Ou l'on partage sous l'ormeau
Les dons de la bonne Cybèle.
Les amans y briguent l'honneur,
Non de surprendre quelque belle,
Mais d'obtenir, par leur ardeur,
Femme aussi tendre que fidèle;
Car du vieux temps de l'âge d'or,
Chacun y conserve l'usage
D'appeler l'amour le trésor,

Le vrai trésor du mariage.
Enfin, auprès de ce hameau,
Je revis paître mon troupeau:
Combien mon âme fut ravie!
Ah! je jurai que de ma vie
Je ne quitterais ce séjour.
Ce serment, fait devant la cour
De nos divinités champêtres,
On le grava sur de vieux hêtres;
Et moi, j'écrivis à mon tour:
Hélas! n'est-il pas grand dommage
Qu'un ami digne d'être heureux,
Habite un pays dangereux,
Et soit si loin de mon village?

M.me la Marquise DE LA FÉ***

A MADAME DE MAINTENON.

oi dont la piété, la vertu, la sagesse,
nt les fruits d'un espoir et d'un cœur sans faiblesse,
ie sans étonnement on ne peut regarder;
ɪi que le ciel conduit et traite en favorite,
ɪintenon, pour qui vient de se raccommoder
La fortune avec le mérite;

Daignes, par tes divins regards,
Rassurer mon âme éperdue.
La carrière où je cours ne présente à ma vue
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux-esprits entendons-nous se plaindre
De n'avoir encor pu, malgré tout leur savoir,
Arriver à ce but où je voudrais atteindre !
Mais cependant qu'aurais-je à craindre,
Si tu soutenais mon espoir?
N'es-tu pas en ces lieux l'arbitre souveraine
De la gloire où nous aspirons?
Hélas! sans ton aveu, follement nous courrons
Après cette chimère vaine.
Ainsi Rome vit autrefois
Un de ses citoyens, sorti du sang des rois,
Sous un prince moins grand, moins aimé, moins habile
Que le héros dont nous suivons les lois,
Décider des chansons d'Horace et de Virgile.
Mais tandis que Mécène était leur ferme appui,
Son esprit vaste et fort, à tout pouvant suffire,
N'en soutenait pas moins le fardeau de l'empire:
Il partageait d'Auguste et la joie et l'ennui.
Encor que le ciel t'ait fait naître
D'un sexe moins parfait peut-être,
Il t'a fait un destin plus beau, plus grand qu'à lui.
La plus entière confiance,
Louis ne l'a-t-il pas en toi?
Par ce qu'il commet à ta foi,

N'a-t-il pas raccourci l'effroyable distance
Que met la suprême puissance
Entre une sujette et son roi?
Mais, par le vif éclat des vertus les plus pures,
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux sentir tous leurs malheurs.
Tes soins ont prévenu les tristes aventures
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.
Ah! que ces soins pieux, chez les races futures,
T'attireront d'adorateurs!
Contre la cruauté des fières destinées
Ils donnent, ces soins généreux,
Un asile sacré, vaste, durable, heureux,
A d'illustres infortunées.
Quelle gloire pour toi, modeste Maintenon,
Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide
A ce grand roi, qui vient d'éterniser son nom
Par une piété solide!
Souvent cette vertu n'est pas avec ses sœurs:
Elle fuit de la cour la pompe et les douceurs;
Mais son fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle:
La naissance, l'esprit et la valeur, sans elle,
Ne conduisent plus aux honneurs.
Maintenon, dans ces vers c'est mon cœur qui s'explique;
A tes grands destins j'applaudis.
Loin de savoir flatter, apprends que je me pique
De cette candeur héroïque

Qu'au nombre des vertus on recevait jadis.
Triste jouet du sort, mais désintéressée,
Par un solide espoir je ne suis point poussée;
Et je t'admire enfin, puisque je te le dis.
Non, depuis que des dieux je parle le langage,
Je n'ai point (on le sait) prodigué mon encens.
Je n'avais avant toi jamais rendu d'hommage
    Qu'à Louis seul, pour qui je sens
    Toute la tendresse où s'engage
    Un cœur respectueux et sage
Qui s'est mis au-dessus du commerce des sens.
Goûtes donc un plaisir que ne connaît personne,
    Hors le héros que je chéris.
    Les louanges sont d'un grand prix,
    Lorsque c'est le cœur qui les donne.

M.me Deshoulières.

A NINON DE LENCLOS;

PAR LE COMTE DE SCHOWALOFF. (1)

PHILOSOPHE folâtre et catin honnête-homme,
Qui savouras la vie en te moquant de Rome,
Des prudes, des fripons, des sots et des pervers,
Ninon, reçois l'encens que je t'offre en mes vers:
Ton nom, vainqueur des temps, passera d'âge en âge,
Détesté du bigot et révéré du sage (2).
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Il *déchira* toujours ton esprit et ton cœur (3).
Sans doute que le ciel fait grâce à ton erreur

(1) Cette épître fut publiée en 1773. Ninon mourut le 17 octobre 1705, âgée de quatre-vingt-dix ans.

(2) Il manque ici quatre vers, qu'on n'a pu retrouver, et qu'on ne se permettra pas de suppléer.

(3) Nous laissons ce vers tel qu'on a eu la maladresse de l'imprimer; nous ne savons pas comme il était dans l'original.

(Si c'en est une encor de suivre la nature.)
Un docteur sur les bancs peut damner Epicure :
Sous un bonnet carré le plus sage cerveau
Des plus vils préjugés respecte le bandeau ;
C'est l'usage à Paris, à Madrid, à Lisbonne,
Et l'Inquisition est sœur de la Sorbonne.
Mais Dieu, père indulgent, nous voit d'un œil plus doux
Il aime ses enfans et veut les sauver tous ;
On ne l'offense point par d'aimables faiblesses.
Que lui font nos soupers, nos bals et nos maîtresses
Il nous donna des sens ; pourrait-il nous punir
Quand d'un présent si beau nous cherchons à jouir?
Pourrait-il nous livrer à d'éternels supplices,
Quand nous le bénissons dans le sein des délices?
Ainsi tu raisonnais au fond de ce Marais
Où tu sus réunir les plaisirs et la paix,
Les arts, la volupté, le goût, la politesse,
L'élégance des mœurs et la délicatesse ;
Où la sainte Amitié, compagne de tes pas,
D'un amour enjoué relevait les appas.
Le héros, le savant, le grand seigneur frivole,
La beauté, tout courait à ta charmante école ;
Tu séduisais d'Enghien ; la fougère à la main,
Chapelle à tes côtés fredonnait un refrain ;
La Suze soupirait ses douces élégies ;
D'Olonne te contait ses aimables folies ;
L'astronome Huyghens, frappé de tes attraits,
Pour plaire à tes beaux yeux, faisait des vers français

Il t'observait bien mieux encor qu'une planète.
A tes pieds Richelieu déposait sa barette ;
La veuve de Scarron, au sortir de chez toi,
Débusqua Montespan et captiva son roi :
Elle réussissait en suivant ces modèles.
Mais Louis valait-il les amis des Tournelles?
Un monarque nous gêne ; et la félicité
Redoute l'étiquette et fuit la majesté ;
Le souci dévorant s'assied au pied du trône.
Hélas ! ces demi-dieux, que la crainte environne,
Rassasiés d'encens et pleins de leur grandeur,
Ont le rire à la bouche et l'ennui dans le cœur.
Quel tourment d'alléger le poids qui les accable,
D'amuser un esprit qui n'est plus amusable !
Maintenon le disait ; son cœur désespéré,
D'un fardeau si brillant paraissait atterré.
Mais bien plus sage qu'elle, ou du moins plus heureuse,
Tu ne vis que de loin cette enceinte orageuse
Où domine l'intrigue, où des essaims de fous
Echangent leur repos contre tous les dégoûts.
Que t'importait Versaille au sein de ta retraite?
Tu plaignais ton amie et voyais la Fayette.
Ce pasteur ingénu, ce bon Des-Yveteaux,
Saint-Evremont, Gourville et la Rochefoucault,
Ecoutaient tes leçons, pratiquaient tes maximes.
Que de mortels enfin, paisibles et sublimes,
Choisissant à ta voix des sentiers peu battus,
Te durent leur bonheur et même leurs vertus !

On se formait chez toi : les grâces naturelles
Distinguèrent toujours tes courtisans fidèles ;
L'atticisme vanté se mêlait à leurs jeux,
Et la gaîté française étincelait en eux.
Ils plaisaient, ils savaient tous les moyens de plaire ;
On aimait leur esprit, leurs mœurs, leur caractère,
Ce charme, ce liant, cette facilité
Qui produit l'indulgence et naît de la bonté.
Leur sagesse au front pur, à la démarche unie,
Reposait dans les bras d'une molle incurie ;
Paisible, souriant au milieu des amours,
Des plaisirs les plus vifs elle marquait leurs jours ;
Et même sa présence, aux momens les plus sombres,
De la mort à leurs yeux éclaircissait les ombres.
L'honnête homme est tranquille en ses derniers instans:
Hélas ! pour la vertu serait-il des tourmens ?
Fuyez, tristes erreurs dont l'univers abonde !
Heureux qui, comme toi, dans une paix profonde,
Sur l'emploi de la vie a sainement pensé !
S'amuser ici bas est le parti sensé.
C'est ainsi qu'à Ferney j'ai vu ton légataire, (1)
Socrate le matin, et le soir Saint-Aulaire,
N'offrir à nos regards qu'un mortel enchanteur,
Qui tour à tour sait peindre et goûter le bonheur ;
Un ton délicieux, la légère saillie
Amoncelaient des fleurs sur l'hiver de sa vie.

---

(1) Voltaire avait onze ans environ, lorsque Ninon lui légua sa bibliothèque, et trois mille francs pour la compléter.

Quel convive jamais put s'égaler à lui?
Entouré des beaux arts, dont il fut seul l'appui,
Il penche sur leur sein sa tête octogénaire;
Sa muse, en cheveux blancs, paraît toujours légère.
Pour moi, dans ces climats, où le fils d'Alexis
A réformé les mœurs, a poli les esprits,
A protégé Thémis et la docte Uranie,
Aux bords de la Neva, dans sa cité chérie,
Où ses mains soutenaient, en traçant des remparts,
Le trident de Neptune et le glaive de Mars;
Satisfait de mon sort et de ma nonchalance,
Dans le sein du repos je m'amuse et je pense.
Je ne perds point mon temps dans le palais des rois,
A trouver des noirceurs, à briguer des emplois,
A poursuivre de loin quelques vaines chimères.
L'homme exempt de remords a seul des jours prospères.
Les titres au bonheur sont toujours superflus;
Leur éclat nous amène un embarras de plus;
Ces hochets fastueux d'une caduque enfance,
Ces clés d'or, ces rubans qu'un souverain dispense,
Et que l'ambition mendie à deux genoux,
Perdent, dès qu'on les a, leurs charmes les plus doux.
Je le sais, ma Ninon; et, devenu plus sage,
A l'altière faveur je n'offre point d'hommage;
Je cultive mes goûts, ils me rendent heureux.
Au pied de l'Hélicon mes travaux sont des jeux.
Elagant les erreurs dont le joug humilie,
Des imposteurs mitrés je brave la furie.

S'il est vrai que les fleurs naissent peu sous nos pas,
Si la nature ici voit flétrir ses appas,
Si l'astre des saisons de sa flamme éthérée
N'anime qu'à regret cette immense contrée,
Et resserrant six mois ses utiles trésors,
Jette de froids rayons sur nos stériles bords;
Nous n'éprouvons jamais l'horrible maladie
Qu'un monstre de l'enfer soufila dans ta patrie.
Un Calas (1), un la Barre eût vécu parmi nous.
Du salut du prochain nous sommes peu jaloux;
On n'entend point parler ici de molinistes,
De pieux directeurs et de controversistes;

---

(1) On attribua cette épître à Voltaire; il répondit: « J'admire cette épître; je donne un nouveau démenti à ceux qui osent dire que j'y ai quelque part. Cet honneur inoui que les Russes font à notre langue, doit nous convaincre de l'énergie avec laquelle ils écrivent dans la leur, et nous faire rougir de tous les fades écrits dont nous sommes inondés dans ce siècle des abominations et des fadaises.

» La frivolité qui succède chez nous si rapidement à la barbarie, cette foule d'écrits insipides en prose et en vers qui nous accable et qui nous déshonore; ce déluge de nouvelles et d'années littéraires; ces dictionnaires de mensonges dictés par la faim, par la rage, par l'hypocrisie; tout doit nous faire voir combien nous dégénérons, tandis que des étrangers nous instruisent, en se formant sur nos bons modèles. Ce n'est pas là la seule leçon qu'on nous donne dans le Nord. Si on lisait les letrres de l'impératrice de Russie, du roi de Prusse, du feu comte du Tessin, etc., on apprendrait à penser, supposé que cela puisse s'apprendre. Il semble que ces génies n'aient cultivé notre langue que pour nous corriger; mais nous ne nous corrigerons pas. »

Notre clergé soumis n'a qu'un pouvoir légal ;
Les chiens de saint Médard ne nous font point de mal ;
Notre archevêque est doux, et doit rester tranquille;
Ici Tartuffe est bon, sa rage est inutile.
Un curé vétilleux passerait pour un fou,
Et l'athlète Chaumeix meurt de faim à Moscou.
Ce n'est point le pays des monacales haines,
Des caffards, des bigots et des énergumènes ;
Notre argent ne va pas chez des ultramontains:
Notre synode est sage, et nos jours sont sereins.
Mais le souper m'appelle ; adieu la poésie :
Je bois à toi, Ninon, à ta philosophie ;
Si j'ai des ennemis, je plains leur vain souci ;
Mon front par l'enjoûment est toujours éclairci :
Une douce gaîté dispose à l'indulgence ;
Je sable du champagne et pardonne d'avance.

Le comte DE SCHOWALOFF, *chambellan de l'impératrice de Russie, et président de la légation.*

RÉPONSE

DE NINON DE LENCLOS.

J'avais de tes talens pressenti l'excellence,
V......; et tu me plus dès ton adolescence (1);
Tes succès, tes malheurs ont frappé mes esprits,
Et je m'en entretiens dans les champs où je suis.
Tu m'as vue autrefois obligeante, sincère,
Et je conserve encor mon même caractère.
J'ai cent fois admiré ton histoire et tes vers;
Mais je n'ai pas toujours approuvé tes travers.
De nos voluptueux la cohorte profane
Te vante quelquefois et souvent te condamne:
Le bon Des-Yveteaux te juge avec rigueur,
Et la Rochefoucault te blâme avec aigreur.
Par quel acharnement, disent-ils, ce grand homme
Assiége-t-il toujours Jérusalem et Rome?
Pourquoi sur ses lauriers ne pas se reposer?
Pourquoi rimer encor pour mordre et pour gloser?

(1) Nous ignorons le nom de l'auteur de cette réponse, lequel suppose encore que l'épître précédente est de Voltaire, malgré la lettre que l'on vient de lire.

D'écrits bons et mauvais quel bizarre mélange!
Sa tête est dans les cieux, ses pieds sont dans la fange:
Que ne s'occupe-t-il à goûter dans la paix
Les tranquilles plaisirs de notre ancien Marais!
Un langage brillant, une heureuse mémoire,
Donnaient un nouveau lustre au cadre de ta gloire.
Mais les plus grands talens sont voisins des abus;
Tu déclaras la guerre aux préjugés reçus;
Et ta plume, féconde en pompeuses maximes,
Colora tour à tour les vertus et les crimes.
Déchirant le bandeau de la crédulité,
Tu lui substituas l'extrême liberté:
Le dévot attaqua ton zèle téméraire,
Et d'avance on punit ce que tu pouvais faire.
L'on rachète souvent les trésors de l'esprit
Par la perversité du soupçon qui le suit;
Mais sitôt qu'on a pris la gloire pour idole,
Son fantôme éblouit, encourage et console.
Œdipe avait capté le public étonné;
De palmes, de lauriers, ton front fut couronné;
Et la prévention, dont la voix nous domine,
Te décerna le pas sur Corneille et Racine.
A ta facilité donnant un libre cours,
Du théâtre français tu réglas les beaux jours;
Et, jaloux de dompter l'erreur et l'ignorance,
Tu ne fis qu'allier la gloire et la licence.
Ta muse s'égara: mais de justes censeurs
Voulurent prévenir le poison des erreurs;

Et tu fus révolté qu'un auteur véridique
Osât sur tes écrits exercer sa critique;
L'amour-propre nuisit à ta félicité,
Et tu devins méchant par sensibilité;
Tous les arts, tous les goûts dévorèrent ton âme :
Les drames, les chansons, les contes, l'épigramm
Rien ne put échapper à ton brûlant transport;
Et, jusqu'à l'opéra, tout fut de ton ressort.
Mon âme est disposée à prendre ta défense;
Mais la Vérité parle et m'impose silence.
Je gémis en secret : au lieu de me vanter,
Que ne t'occupes-tu du soin de m'imiter!
Dans le recueillement, dans le sein de la gloire,
Prépare les regrets qu'on doit à ta mémoire.
Je t'ai donné l'exemple; et, d'après ma raison,
Pour ton propre intérêt, j'y joindrai la leçon.
J'étais à mon couchant, et je ne vis éclore
Que les premiers rayons de ta naissante aurore;
L'éclat en fut précoce, et dans mon testament
Je t'honorai par goût et par discernement.
L'influence du dieu qui répand la lumière
Ouvrit à tes travaux une vaste carrière;
Et, par d'heureux essais noblement annoncé,
Au rang des grands auteurs tu fus bientôt placé.
Des sujets, esquissés par le feu du génie,
Des tableaux imposans, d'une touche hardie;
Des incidens choisis; l'enjoûment, les portraits
Le dessin, le vernis, les teintes, les reflets,

Et, pour les brillanter, l'élégance du style,
Consacrèrent ton nom à la cour, à la ville;
Et le Français, sujet à l'ivresse des sens,
T'accabla de vapeurs, de fumée et d'encens.
Tu ne sentis que trop la valeur de toi-même,
Et tu voulus du Pinde avoir le diadême.
La nouveauté séduit; et d'illustres amis
Dans leurs cercles brillans t'eurent bientôt admis;
Villars, Maisons, Lafaye, et le héros des belles,
Pour enhardir ton vol, étendirent leurs ailes;
Et, sans honorer plus le prêtre que l'iman,
Tu balalanças le zend, la bible et l'alcoran.
Echauffé des élans du dieu de la victoire,
Du héros des Français tu retraças la gloire.
Tu peignis les vertus, et de la même main
Tu remis sous nos yeux Bocace et l'Arétin.
La terre à tes désirs parut trop resserrée,
Tu portas tes regards vers la route éthérée.
L'immensité des cieux, la profondeur des mers,
Le mécanisme obscur de ce vaste univers
Ne rebutèrent point ton âme impatiente
De pénétrer des corps la puissance agissante;
Et, sans approfondir des faits minutieux,
Tu connus tous les temps, les hommes et les lieux.
Mais la France, en blâmant ta raison disparate,
Ne fut plus, à tes yeux, qu'une patrie ingrate:
Tu devins philosophe; et, pour moraliser,
Londres fut le foyer où tu fus t'attiser.

Tu lus Schafbury, Lock; et ton espoir frivole
S'abusa du projet de fonder une école:
Mais, soit par inconstance, ou rebuté d'ennuis,
Tu revins exalter les Anglais à Paris.
Près d'un roi bienfaisant les plaisirs t'appelèrent:
Les Grâces à sa cour en foule s'assemblèrent;
L'on te vit encenser, à l'envi, tous les dieux,
Célébrer Uranie, et chanter ses beaux yeux.
Amusant avec goût, à pleines mains, à table,
Tu répandais les fleurs d'un génie agréable;
Et, si jamais l'humeur ne t'avait déparé,
Au plus aimable dieu l'on t'aurait comparé:
Mais, sans te rendre heureux, tes beaux jours s'éclipsèi
Et sur l'aile des Vents les Amours s'envolèrent:
Tu voulais dominer, et de l'ambition
Tu sentis dans ton cœur pointiller l'aiguillon.

Un roi dont la bonté brillante la couronne,
T'avait orné d'un titre auprès de sa personne:
Mais ton esprit, jaloux de crédit et d'égards,
Prétendait des Français fixer seul les regards;
Et, comptant les remettre encor en pénitence,
Tu pris avec dépit le parti de l'absence.
Un grand roi t'appelait dans un fameux canton,
Dont il est le Minos, le Mars et l'Apollon;
Les arts et les talens tempèrent, par leurs charm
Ses esprits enflammés par la gloire des armes:
Tu fus avec transport t'offrir à ses faveurs,
Tandis que le public présageait tes malheurs.

avans, des auteurs animèrent ta vue,
lès le lendemain, tu vis une revue :
ι tu fus au camp, où tu restas surpris
oncours des soldats avec les beaux esprits.
e lut des traités faits par l'Académie
es vers, la tactique et la géométrie :
onfrères nouveaux t'accueillirent au mieux,
riais tout bas d'en savoir autant qu'eux.
omptais d'un héros devenir le Mécène,
route aux honneurs te paraissait certaine ;
la rivalité, sans cesse auprès des grands,
nd, par des détours, fertile en incidens.
:ès de liberté, l'intrigue ou l'artifice
ıt de tes grandeurs écrouler l'édifice ;
stre qu'au midi l'on encensait d'abord,
berration, s'éclipsa dans le nord.
ut le fruit amer de ton indépendance :
uronne a des droits sur notre complaisance ;
e en s'humanisant, les rois sont toujours rois ;
sprit; quel qu'il soit, est soumis à leurs lois.
ns alors tes maux, et ton œil se dessille.
ésastre s'étend jusques sur ta famille :
ı les dignités, les grâces, les amis.
rds, dans ton malheur, jusqu'aux clefs de Paris.
vie en triompha ; sa langue meurtrière
aisir de railler se livra tout entière.
ıporte à l'univers un poëte outragé ?
ıonarque s'offense, il doit être vengé.

Après l'accablement d'une illustre défa
Il ne te restait plus qu'à chercher la ret
Genève te reçut; sensible à son secours,
Tu fus y méditer sur le danger des cours
Quand une âme se livre à la philosophie
Elle voit le néant des choses de la vie:
Mais ta libre raison, malgré l'adversité,
N'était pas au degré de sa maturité.
L'on vantait en tous lieux le charme des
Le plaisir y régnait sous tes rians auspice
Un spectacle enchanteur, d'agréables re
Attiraient l'étranger des plus lointains cl
Le Français, dans ses goûts aussi changean
Accourait pour te voir, et le Genevois m
Venait se façonner à l'école des mœurs,
Quand la Discorde y vint exhaler ses va
Pour soutenir l'honneur de la scène co
Ton zèle ambitieux choqua la républiq
Et l'efficacité de tes graves moyens
Mit la division parmi les citoyens.
Du ministre alarmé l'austère rigorism
Crut dans tes nouveautés entrevoir l'é
On invoqua les lois contre une vanité
Destructive du ton de la simplicité;
Et le conseil discret, pour demeurer
T'invita poliment à changer ton asil
Te voilà donc réduit encor à délog
Dans l'âge où l'on n'a plus le goût

L'Angleterre te voit avec indifférence :
Ni Berlin, ni Paris n'invoquent ta présence.
Ferney t'ouvre les bras, et devient l'heureux port
Où tu cours affronter les caprices du sort.
Philosophe sans barbe, et toujours ton amie,
J'ose te rappeler les écueils de ta vie,
Pour qu'en réfléchissant, tu n'imputes qu'à toi
Des tourmens qui jamais ne sont tombés sur moi.
Loin des événemens, loin du chaos du monde,
Tu dois couler tes jours dans une paix profonde.
La culture des champs, l'amour de tes vassaux,
Occupent tes loisirs par d'utiles travaux.
Les livres, le savoir, tes bienfaits, la nature
Ont droit de t'inspirer une volupté pure.
Il est un terme à tout; et le dernier trajet
A notre renommée attache le cachet.
Médite, moralise ; et, si tu veux écrire,
Sois grave, sois badin sans fiel et sans satire.
Apollon en disgrâce était simple maçon :
Tu fais, à son exemple, un temple, une maison;
Et, de l'humanité soutenant la défense,
Sans avoir des trésors, tu répands l'abondance.
Le laurier reverdit dessus tes cheveux gris;
Et nous sommes encor enchantés et surpris,
Quand nous voyons sortir de ton laboratoire
Un badinage, un conte, une épître, un mémoire :
J'en conclus que la Parque, attentive à ta voix,
En tenant son fuseau, laisse en suspens ses doigts;

Ou qu'Apollon voudrait t'admettre en survivance,
Après t'avoir conduit du Parnasse à Jouvence.
J'approuve son projet, et vois que les humains
Arrivent à leur but par différens chemins.
Mais ne compare pas ta route avec la mienne;
Ma façon de penser ne fut jamais la tienne.
Les premiers de l'état, du matin jusqu'au soir,
Pour se former l'esprit, s'empressaient à me voir.
Les beaux esprits du temps s'efforçaient à me plaire;
Je rassemblais chez moi le Parnasse et Cythère.
La Fayette, la Suze, et d'autres esprits fins
Dissertaient sur l'amour et sur le choix des vins.
Le jaloux Richelieu, quelquefois moins sévère,
Déridait près de moi son grave ministère;
Mais son cœur, plus sensible aux brigues de la cour,
N'encensait qu'en tremblant les autels de l'amour.
Le vainqueur de Rocroy, l'ingénieux Chapelle,
Puisaient dans mes regards une grâce nouvelle;
Huyghens même pour moi fit des vers assez plats (1)
Je leur tournais la tête et ne la perdais pas.

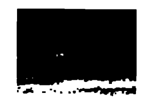
---

(1) Le géomètre Huyghens, voyant qu'il était de mo de faire des vers pour M.lle de Lenclos, voulut se met aussi au rang des versificateurs galans; et il fit en son h neur le quatrain suivant, dont on rit beaucoup :

Elle a cinq agrémens dont je suis amoureux :
Les premiers sont ses mains, les deux autres ses yeux :
Pour avoir le dernier, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant et leste.

Leur encens me flattait; mais j'avais pour système
De me laisser chanter, sans me vanter moi-même;
Et je ne souffrais pas que l'on catéchisât,
Ni qu'on fît des traités sur le dogme et l'état.
Mon âme était sensible, et l'aveugle fortune
Ne me captivait pas sous sa chaîne importune;
Excusant les erreurs et même les défauts,
Je détestais le vice, et je plaignais les sots.
La beauté me suivit jusques dans ma vieillesse,
Et ma décrépitude inspira la tendresse:
Les Grâces, l'Enjoûment faisaient mes ornemens,
Et réparaient en moi les injures du Temps.
Nous nous entretenions de bons livres, de prose,
De vers, d'amour, de vin, et fort peu d'autre chose;
Nous n'étions occupés qu'à rire en liberté:
Le bon Saint-Evremont déployait sa gaîté:
Courville, Châteauneuf, la Fayette et vingt autres
Animaient le propos, sans vouloir être apôtres:
Chacun, selon son goût, pouvait moraliser;
Mais sans s'aventurer jusqu'à dogmatiser,
Et sans interpréter les secrets de l'église.
Nous ne persécutions ni Jésus, ni Moïse.
Un propos délicat distinguait nos repas:
L'on folâtrait tout haut, et l'on pensait tout bas;
Ou si quelque zélé s'armait d'intolérance,
C'était pour exiler le vice et la licence.
De la philosophie amateurs enjoués,
Nous tenions, par principe, à des faits avoués;

Notre morale était plus simple que la vôtre,
Et nous ne voulions pas la changer pour une autre.
Loin de nous ériger en des réformateurs,
Nous faisions du plaisir la règle de nos mœurs;
Soumis aux préjugés, amis de la nature,
Nous suivions bonnement le code d'Epicure;
Et, laissant dominer les papes et les rois,
Nous n'écrivions jamais sur l'abus de leurs droits.
Contens de peu savoir, nous songions à nous-même,
Sans nous alambiquer dans un nouveau système;
Et nous rassemblions des femmes, des prélats,
Des ducs et des robins qui soupaient sans débats.
L'on s'expose toujours dès que l'on veut instruire,
Borner le sacerdoce et réformer l'empire.
Aussi chacun de nous, sans se croire inspiré,
Ne touchait qu'au profane, et jamais au sacré.
Votre gouvernement, sage dans ses maximes,
Craint moins les ignorans que les esprits sublimes;
Et c'est avec raison qu'il attache un filet
A l'organe bouillant d'un prêcheur indiscret.
La modération annonce la sagesse;
Et vouloir tout savoir devient une faiblesse:
Un génie orgueilleux choque par sa hauteur,
Et se rend l'instrument de son propre malheur.
Socrate eût plus vécu s'il avait su se taire:
Son exemple instruisit le galant Saint-Aulaire.
Au milieu des Amours, des Grâces et des Jeux
Il vieillit; on l'aimait, il fut toujours heureux.



Ne sois donc plus surpris d'avoir subi la peine
Qu'un sermon sans pouvoir à juste titre entraîne.
Nous étions circonspects, et nous nous abstenions
D'écrire et de gloser sur les religions.
Nous cherchions l'agrément, et craignions les querelles
Que l'obstination rend souvent éternelles :
Ainsi nous vieillissions sans être inquiétés,
Et sans peser le poids de nos infirmités.
Grâce à ce bon esprit qui console à tout âge,
En cachant sous les fleurs les cailloux du passage,
Rien ne dut altérer le cours de mes plaisirs,
Et l'on me laissa vivre au gré de mes désirs.
J'avais des liaisons aussi douces que sûres ;
L'amour me suscitait de tendres aventures;
Son culte était l'objet de mon ambition,
Et je plaignais le sort de la veuve Scarron.
Le bonheur est le point qui seul nous intéresse ;
Quand on l'ose immoler à sa vaine hardiesse,
L'on brille tristement : hors du sein de la paix
Les éloges ne sont que des biens imparfaits.
Tu fus un Ixion : le plus grand des poëtes
Devait-il chicaner jusqu'aux petits prophètes ?
Mais tel est le travers d'un cœur ambitieux ;
Il voudrait pénétrer jusqu'au conseil des dieux.
Plus modeste et sans fiel, je ne bravais personne,
Fût-il inquisiteur ou docteur de Sorbonne.
Si j'étais trop soumise à l'empire des sens,
Du moins je n'attaquais ni Dieu ni ses agens;

Et, sans livrer d'assaut à la théologie,
Dans mes propres foyers je terminai ma vie,
Au milieu des amis dont la société
Avait été l'appui de ma félicité.
Ton bonheur est moins grand; le trouble et les alarmes
Ont de tes plus beaux jours empoisonné les charmes
L'on aimait ma personne; et j'ai vu contre toi
Le clergé, les dévots, la police et la loi.
L'on ne t'a vu que trop, criant à l'injustice,
Jeter ou ramasser quelque gant dans la lice;
Abaisser tes rivaux, avec eux te brouiller,
Les ridiculiser, même les tenailler.
Tu voulais enseigner, et moi charmer à table;
Ainsi ton sort au mien n'a rien de comparable.
Je cherchais le repos, je le mis à profit;
Et tu fus malheureux pour avoir trop d'esprit.
Des vertus vainement tu traces la peinture;
Jamais tu ne connus le pardon d'une injure,
Et je mettais ma gloire à voir avec mépris
Les traits que contre moi lançaient mes ennemis.
Je fréquentais les grands sans en être l'esclave,
Sans les complimenter, sans me donner d'entrave;
Et l'on t'a vu souvent quitter ton piédestal
Pour encenser les cours et t'en rendre vassal.
Le calme du bonheur vaut mieux que des statues,
Et la vaine vapeur qui se perd dans les nues :
Le renom est flatteur; mais c'est trop l'acheter
Que de passer sa vie à se faire attrister.

De ton sort et du mien connais la différence;
Nous avons tous les deux fait honneur à la France;
Mais ton cœur, envieux de la célébrité,
N'a conquis qu'un éclat sans cesse molesté:
Heureusement sur toi la faux du Temps s'arrête;
Apollon t'aime encore et veille sur ta tête.
Applique les momens dont tu peux disposer
A prévoir le séjour où tu dois reposer.
Etonne-nous encor par des traits de lumière,
Résidus précieux de ta flamme première;
Mais ne te livre plus au goût immodéré
De rallumer les feux dont tu fus dévoré:
Donne un doux aliment à ta muse sensible,
Et ne l'exerce plus sur Rome et sur la bible.
Nos convives charmans t'attendent ici bas;
L'esprit et le savoir ne nous y mènent pas:
Les honneurs, les talens, la vaste renommée,
Sans des secours plus forts, s'exhalent en fumée.
Renonce à la satire; et, par le repentir,
Mérite les bienfaits d'un heureux avenir.
Je veux renouveler avec toi connaissance:
Mais ne te presse pas, pour l'honneur de la France.
Fais-la jouir long-temps de ta fécondité;
Ton hiver vaut encor les beaux jours d'un été.
Malgré tes accidens, je t'admire, je t'aime;
Et, si je t'ai grondé, ce n'est que pour toi-même.

Nota. Quelques personnes attribuent cette épître à SAINT-LAMBERT, d'autres à LA HARPE.

A UNE JEUNE PERSONNE

QUI VEUT SE FAIRE RELIGIEUSE.

C'EN est donc fait, mon aimable Julie ;
Il faut vous perdre au plus beau de vos jours :
Vous renoncez aux plaisirs, aux amours,
Aux agrémens, aux douceurs de la vie.
Quoi ! ce soleil si beau, si radieux,
Va s'éclipser à peine à son aurore ?
Quoi ! cette fleur, qui ne fait que d'éclore,
N'aura brillé qu'un instant à nos yeux ?
Ces yeux charmans, que tout le monde adore,
Seront éteints sous un voile odieux ?
Ce sein, plus frais que n'est celui de Flore,
Fait pour charmer les mortels et les dieux,
Et qui n'a pas son pareil sous l'Olympe,
Enseveli sous une épaisse guimpe,
Ne verra plus la lumière des cieux ?
Ces beaux cheveux, dont le dieu de Cythère
Aurait formé les plus aimables nœuds,
N'orneront plus une tête si chère ?
La liberté, ce don si précieux,
Vous l'immolez aux volontés d'un autre ?
Vous la liez par des vœux indiscrets,
Vous qui saviez triompher de la nôtre
Par la douceur de vos naissans attraits ?
Croyez-vous donc que la Nature sage
De tant d'appas, de grâces, de trésors,
Ait embelli votre âme et votre corps
Pour n'en pas faire un plus aimable usage ?

De tous les dons que le ciel vous a faits,
C'est abuser avec ingratitude,
Que de cacher dans une solitude
Tant de présens, pour n'en user jamais.
Non, je ne puis, sans répandre des larmes,
Voir enterrer tout vivans tant de charmes;
Du moins, avant d'entrer dans le tombeau,
Et de quitter le monde qui vous aime,
Connaissez-le, connaissez-vous vous-même;
Le sacrifice en sera bien plus beau.
Mais, direz-vous, quand je vous abandonne,
Et tous les biens que vous trouvez si doux,
C'est pour Dieu même; à lui seul je me donne:
De ce rival osez être jaloux!
Eh! cher enfant, dans quel coin de la terre
Pourriez-vous vivre, et n'être pas à Dieu?
A son pouvoir rien peut-il vous soustraire?
Est-il ici plus qu'en un autre lieu?
Il est par-tout; son règne est en vous-même;
Tous les sentiers jusqu'à lui sont ouverts;
Il régit tout par sa bonté suprême,
Et nous conduit par des chemins divers.
Croyez-vous donc que, dans un monastère,
Du droit chemin rien ne puisse égarer?
Ce n'est pas tout que d'y savoir entrer;
Jusqu'à la fin il faut qu'on persévère;
Du même pas, sans se décourager,
Il faut aller au bout de la carrière.
C'est présumer, c'est être téméraire,
Que s'y livrer sans prévoir le danger.
Laissez, laissez aux âmes pénitentes
Qui, dans leur route, ont erré mille fois,
Pour réparer leurs fautes imprudentes,
Subir le joug de ces austères lois:
C'est une planche offerte dans l'orage,
Qui peut encor les sauver du naufrage.

Mais vous, hélas! dont le cœur innocent,
Tout neuf encor, même à peine se sent,
Est-ce pour vous que les rigueurs sont faites?
Mais, direz-vous, dans ces saintes retraites
On vit tranquille, et comme dans un port
Où de Satan on peut braver l'effort.
Ce que j'y vois d'exemples m'encourage,
Une princesse auguste, aimable et sage,
Qui m'éleva dès mes plus jeunes ans,
Qui me combla de ses soins bienfaisans,
En fit autant à la fleur de son âge.
Elle eut cent fois plus de dons en partage;
Elle immola grandeur, honneur, beauté,
Sans jusqu'ici les avoir regrettés.
A l'imiter j'entends Dieu qui m'appelle,
Et je le sens aux transports de mon zèle.
S'il est ainsi, je ne vous retiens plus.
Allez, Julie; allez, soyez fidèle;
Suivez toujours un si parfait modèle;
Tous nos conseils deviennent superflus.
Puissiez-vous être heureuse autant qu'aimable
Dieu puisse-t-il vous être favorable!
Puissent vos vœux, que sa main va bénir,
N'être jamais suivis du repentir!

L'abbé DE L'ATTAIGNAN

TABLE

CES CONTENUES DANS CE VII.e VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



Nouvelle encyclopédie poétique

